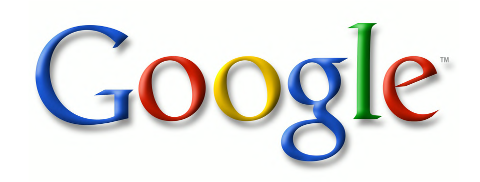
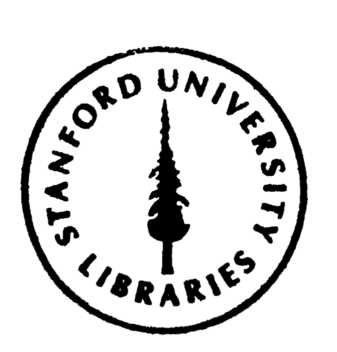








MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

PAR

LOUIS-JULIEN DE ROCHEMOND

TOME II



RÉIMPRIMÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA
RARISSIME ÉDITION DE HAMBOURG, 1809

A AMSTERDAM
chez AUGUSTE BRANCART, éditeur
1887

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

IMPRIMÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

№



Greux inv. & sc.

A. BRANCART - Ed. Imp. A. Salmon.

MÉMOIRES

D'UN

VIEILLARD

DE VINGT-CINQ ANS

PAR

LOUIS-JULIEN DE ROCHEMOND

TOME II



RÉIMPRIMÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA RARISSIME ÉDITION DE HAMBOURG, 1809

A AMSTERDAM
chez AUGUSTE BRANCART éditeur.
1887.



CHAPITRE PREMIER

NOUVELLES AMOURS.

E n'ai pas l'intention, je l'ai dit déjà, de traîner le lecteur à ma suite dans toutes les péripéties de la guerre de Vendée ni de lui en raconter les détails. Aussi bien, n'est-ce point ici le lieu, puis, cette tâche a été remplie par d'autres dont les récits, inspirés par la Muse même de l'histoire, sont encore dans la mémoire de tous.

Il suffira de rappeler ici que les royalistes, écrasés par le nombre et malgré des efforts héroïques, durent finir par renoncer à une lutte impossible. D'ailleurs, les jours les plus sombres de la Terreur étaient passés, on se reprenait à l'espérance de vivre autrement qu'avec la crainte perpétuelle de l'échafaud,

nous fûmes de ceux qui acceptèrent les conditions de la pacification et nous revînmes nous fixer à Nantes, tandis que le duc de Barene ne voulant consentir à aucun accommodement, passait en Angleterre et emmenait sa fille avec lui.

Adieu donc, les camps, la gloire et les batailles, les combats de l'amour vont seuls désormais occuper ma vie et je renonce aux lauriers de Mars pour les myrthes de Vénus. O ma céleste Honorée, que d'infidélités tu pourras encore me reprocher, mais malgré les entraînements passagers d'un tempérament fougueux, mon cœur toujours fut à toi tout entier et n'appartint à nulle autre !

Parmi les personnes que nous retrouvâmes à Nantes, je remarquai tout d'abord Madame Derfeil, cette jeune femme dont j'ai eu l'occasion de tracer le portrait dans les premiers chapitres de cette histoire. J'ai dit que si j'avais paru ne pas lui déplaire, elle n'avait point fait sur moi une impression trop favorable. Mais la distinction flatteuse avec laquelle elle m'accueillit, — un homme n'est jamais complètement insensible aux marques non équivoques de la bienveillance d'une jolie femme — eut bientôt raison des préventions que j'avais tout d'abord manifestées contre Made Derfeil; je lui trouvai, ce qu'elle avait effectivement, de la vivacité, de l'esprit, une imagination ardente et je ne ne fus pas long-

temps sans songer à achever une conquête qui ne paraissait point se présenter avec des obstacles insurmontables. Devenu familier du salon de Clotilde — tel était le nom de Me Derfeil — et assidu auprès d'elle, je n'eus pas de peine à écarter la troupe nombreuse des jeunes élégants qui papillonnaient autour d'elle et je fus bientôt considéré comme maître d'une place qui ne demandait peut-être qu'à se rendre, mais dont je ne m'étais point encore décidé à forcer les derniers retranchements. Parmi les soupirants que j'avais évincés se trouvait au premier rang cet Emilien, l'ami de l'odieux St Clair, de cet homme détestable dont mon épée avait, grâce au ciel, débarrassé la terre. Il est inutile de dire les sentimens qu'Emilien devait nourrir contre moi, et je sentis dès le premier instant, sa haine, que doublait encore la jalousie, attachée à mes pas, mais je me sentais de force à le braver s'il venait à lever le masque et je feignais de croire à la sincérité de l'accueil qu'il me faisait dans sa crainte de déplaire à Made Derfeil.

Les soins que je rendais à cette dernière ne suffisaient point d'ailleurs à occuper mon esprit et à remplir mon imagination. C'est ce dont le lecteur pourra se convaincre s'il veut bien consentir à parcourir avec moi quelques unes des lettres que j'écrivais alors à mes amis d'enfance.

4

PHILIPPE D'ORANSAI À MAXIME DE VERSEUIL.

J'étais hier au théâtre, ne comptant pas m'y divertir plus que d'habitude, on avait annoncé les débuts d'une nouvelle chanteuse et je m'attendais à voir paraître, comme c'est assez l'ordinaire, quelque donzelle bien sèche aux gestes empruntés et à la voix aigre. Mademoiselle Célénie — ainsi s'appelait la débutante — entre en scène. Quelle n'est pas ma surprise! Une taille de déesse, des traits charmants, un teint de lys et de roses, des yeux admirables, pleins de douceur et de feu tout ensemble, tout en elle semblait fait pour inspirer l'amour et exciter les désirs. Mes regards dès-lors ne la quittent plus, et je n'ai plus qu'une idée en tête : entreprendre la conquête de l'adorable Célénie et coûte que coûte m'insinuer auprès d'elle. Mais tandis que ces idées me traversent la tête, elle commence une tendre romance. Au lieu du filet de vinaigre que me faisait craindre une expérience trop souvent répétée, c'est une voix pure et bien timbrée qui vient caresser les oreilles de l'auditoire charmé. Mon enthousiasme ne se contient plus, à peine Célénie a-t-elle fini de chanter que j'applaudis comme un sourd et fais à moi seul plus de bruit que la salle entière. Ma nouvelle flamme, apercevant cet admirateur enthousiaste et expansif, se tourne de mon côté et me remercie par un doux

sourire qui achève de me faire perdre le peu de tête qui me reste. J'ai toutes les peines du monde à attendre la fin du spectacle, et la toile est à peine tombée que je suis déjà au foyer. Célénie était fort entourée, mais je joue des coudes, je parviens à l'atteindre et m'inclinant devant elle je lui exprime toute l'admiration que me font éprouver ses talents et ses charmes. Elle me remercie en quelques mots qui me montrent qu'elle n'est point sotte, et je retourne chez moi, ne rêvant qu'aux moyens de gagner ses bonnes grâces. C'est ce que t'apprendra, je l'espère, une prochaine lettre.

LE MÊME AU MÊME.

Nul besoin de te dire, mon cher Maxime, que depuis ma dernière épître, je n'ai pas laissé passer un jour sans aller applaudir Célénie et lui faire ma cour. Je puis l'avouer, sans être un fat, mes attentions, dès l'abord, n'ont pas semblé lui déplaire, et tandis que je faisais de mon mieux pour lui paraître aimable, je m'arrangeais à faire pleuvoir chez elle bouquets et cadeaux. Célénie demeure avec sa mère, une vieille duègne qui n'est, je crois, redoutable qu'en apparence, et je ne désespère pas de trouver le gâteau qui me permettra de fermer la bouche à ce Cerbère édenté.

Hier au foyer, comme j'étais auprès de

Célénie, et que je me plaignais de n'avoir pu encore obtenir d'elle l'autorisation de lui rendre visite, elle me demanda, avec un tendre regard, s'il était possible de se fier à la sincérité de mes sentimens, et comme je protestais avec véhémence que c'était me faire la plus sensible injure de paraître en douter, elle me glissa dans l'oreille de passer dans sa loge au prochain entre-acte. Tu peux penser, mon cher Maxime, si je fus exact au rendez-vous. A peine les dernières mesures s'étaient-elles fait entendre, que je quitte ma place pour me faufiler dans les couloirs en prenant mes précautions pour n'être pas remarqué ; j'arrive devant la loge de Célénie, je tourne doucement le bouton et je me glisse dans le sanctuaire. Ma nouvelle flamme était occupée devant une psyché à donner la dernière main à sa toilette de ville, car elle ne devait plus reparaître en scène. Comme la glace lui renvoyait mon image, elle tourne à demi la tête et m'accueille par le sourire le plus séducteur. Prompt comme l'éclair, je suis à ses pieds et je couvre de baisers ses belles mains, qu'elle m'abandonne. Adorable Célénie, lui dis-je, dans quel réseau magique m'avez vous enfermé ; je ne m'appartiens plus désormais, je suis à vous tout entier. — Je le voudrais, me répondit-elle, avec cet air qui charme tous les cœurs, et je voudrais surtout vous retenir dans ces liens, bien faibles, hélas, pour un don Juan,

tel que vous. — C'est par le plus ardent baiser que je réponds aux craintes de Célénie, et mes lèvres s'unissent aux siennes dans la plus douce des étreintes. Mais je n'étais point ici, tu le comprends, pour muser à la bagatelle, et tandis que d'un bras j'entoure la taille souple de ma charmante amie en la faisant asseoir près de moi sur une causeuse, je hasarde une main libertine qui commence à gagner pays ; je découvre des rondeurs exquises mais je ne m'y arrête pas, comptant bien y retourner à loisir, et je m'avance hardiment jusqu'à la citadelle dont il me tarde de m'emparer. Malgré une légère résistance de Célénie mon doigt force l'entrée, pousse sa pointe et ne tarde pas à rencontrer la petite éminence qui forme la clé de la position, il l'attaque avec cette habileté que peut seule donner une longue expérience, et je la sens bientôt qui gonfle et se raidit sous l'effet de de mes caresses tandis que Célénie se pâme sur mon épaule en poussant des soupirs voluptueux. — Sentant alors l'instant favorable : Cher ange, dis-je, cherchons ensemble le bonheur et ne perdons pas des moments précieux. — Je le désire comme toi, cher d'Oransai, mais comment faire ? — Agenouille-toi seulement sur cette causeuse, je me charge du reste.— Célénie m'obéit et tandis qu'elle prend la position la plus favorable à nos desseins, il m'est enfin permis de soulever les voiles jaoux

qui me cachaient encore les charmes que je convoitais. Ciel! que de beautés! des jambes faites au tour que dessine un bas de soie rose retenu au dessus du genou par un ruban couleur feu, plus haut, deux piliers d'albâtre d'un galbe exquis et supportant deux globes pétris par la main même des grâces, blancs comme neige, fermes, rebondis, et qui pressés l'un contre l'autre, semblent ne pouvoir se séparer. Leur vue porte au comble mon ravissement et mon trouble amoureux. Je ne puis me lasser de les voir, de les manier et de leur prodiguer les plus chaudes caresses. Mes baisers qui se portent partout ont bientôt amené les sens de Célénie au même diapason que les miens, et c'est d'une voix mourante qu'elle me demande d'achever de la rendre heureuse. Sans retard, mon fier champion se présente à l'entrée du temple et tandis que ma belle le guide d'une main délicate, les miennes ne restent pas inactives; elles écartent d'abord, pour aider à l'introduction, les deux hémisphères arrondis que Célénie me présente, puis se mettent à parcourir tous les charmes qui leur sont abandonnés. Elles visitent à loisir une gorge de déesse qui se raidit à leur contact et descendent ensuite peu à peu; après quelques stations et détours, l'une d'elles vient se fixer à l'endroit sensible et augmente encore les plaisirs de Célénie en excitant d'un doigt agile, l'aiguillon de la volupté, pendant

que l'autre ne se lasse pas de se promener sur des hanches superbes et une chûte de reins admirable. Comment te décrire, mon cher Maxime, ces instants délicieux, la voluptueuse cadence des mouvements de Célénie que transporte les attouchements de mon doigt libertin, et dont la croupe savante varie à chaque instant nos brûlantes sensations, bien différente en cela de ces femmes trop passionnées dont les bonds désordonnés épuisent en un instant la coupe du plaisir et ne vous laissent pas le temps d'en savourer le nectar. Mais tout a une fin, elle est hâtée pour moi par notre posture lascive, par le contact de ces deux fesses voluptueuses qui vont et viennent, en me caressant de leur surface veloutée; bientôt les soupirs de Célénie, les mots qui s'échappent de sa bouche: „moments délicieux... je n'y puis résister... achève, cher d'Oransai... mourons ensemble", m'indiquent qu'elle touche elle même au bonheur. Célénie se laisse aller sur la causeuse, je la serre alors étroitement, j'enfonce le fer jusqu'aux gardes, tandis que je m'étends sur les deux coussins élastiques et moëlleux qui s'agitent sous moi, dans les dernières convulsions du plaisir, et c'est dans cette ravissante position que nous atteignons, au milieu d'un torrent de délices, la félicité suprême.

Inutile de te dire que nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre et nous promettant bien de nous revoir. Dès lors, l'aimable

Célénie fait mon bonheur; ses charmes, son esprit, non moins que sa beauté me retiennent auprès d'elle, mais tu connais ton ami, mon cher Maxime, et il ne faudrait qu'une bonne occasion, je le crains pour lui faire oublier la fidélité promise. Il n'est pas à croire que Célénie vienne à bout de ce que n'a pu faire mon incomparable Honorée.

T'ai-je déjà parlé d'un personnage étrange et singulier dont s'occupe depuis longtemps toute la ville, et qui, si j'en crois mes pressentimens, aura une grande influence sur ma destinée? Il s'appelle Léopold, mais personne ne connaît son vrai nom. D'où vient-il, quel est-il, on ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'il possède un pouvoir extraordinaire et mystérieux que reconnaissent ceux mêmes qui par leur situation sembleraient devoir y échapper. Il a, croit-on, sous ses ordres une véritable légion d'*invisibles*, comme on les appelle, et qui exécute aveuglément ses ordres. Les éléments même lui semblent soumis, mais ce pouvoir effrayant qui le met au dessus des lois, Léopold ne s'en sert que pour combattre le vice et punir les méchants; la vertu n'a rien à craindre de lui, et peut au contraire l'appeler avec confiance à son aide. Léopold, en particulier, est la terreur des *frères et amis*, de cette engeance exécrable qui avait réussi à transformer la France en une vaste boucherie, où il n'y avait plus que des bourreaux et des victimes. Déjà

beaucoup d'entre eux, condamnés par le Tribunal des invisibles, ont expié leurs forfaits par une justice sommaire. L'odieux Emilien lui-même semble redouter particulièrement Léopold; il le hait, mais il le craint encore davantage et je crois que celui-ci le surveille avec attention et ne le perd pas de vue.

Léopold est d'une beauté remarquable, sa taille est élevée, son port majestueux, il semble né pour le commandement, et ses regards, si perçants qu'ils paraissent lire jusqu'au fond des consciences, vous obligent bientôt à détourner les yeux. Il y avait longtemps déjà que je désirais faire sa connaissance, une inexplicable attraction m'attirait vers lui, lorsque l'occasion m'en fut fournie chez Madame Derfeil, car Léopold ne fuit la société pas plus qu'il ne la recherche. Je ne manquai pas de me faire présenter par Clotilde, et comme je venais de lui être nommé. «Le comte d'Oransai, dit-il, n'est point un inconnu pour moi, sa bravoure et sa noble conduite en des temps difficiles lui ont assuré l'estime de tous les hommes de cœur.» Je le remerciai de mon mieux de l'opinion flatteuse qu'il avait conçue à mon égard, puis après avoir pris quelques instants part à la conversation générale, nous profitâmes de l'animation qui régnait dans l'assemblée, pour nous retirer inaperçus. Nous suivions depuis quelques instants les quais de la rivière, lorsque dans un endroit désert, nous

fûmes accostés par un bateau qui glissait sans bruit sur l'eau, et semblait se mouvoir sans le secours des rames. Il était monté par 3 hommes, ou plutôt 3 fantômes, bizarrement accoutrés et dont le visage était exactement caché par un masque. Léopold s'était arrêté en les voyant. Ils s'inclinèrent profondement devant lui pendant que l'un d'eux lui remettait un papier sur lequel se voyaient des caractères étranges tracés en rouge. Après y avoir jeté les yeux „qu'on exécute la sentence, dit Léopold, les Invisibles ont prononcé" Sans proférer une parole les 3 fantômes s'éloignent de la rive et bientôt disparaissent à nos yeux. — Ces choses vous étonnent, ajoute-t-il alors, en voyant ma stupéfaction, un jour, peut-être, ces mystères vous seront expliqués, soyez certain seulement que notre pouvoir et nos décrets ne servent que la justice. En attendant ne manquez pas de me rendre prochainement visite; j'ai plusieurs choses de conséquence à vous communiquer, mais pour l'instant il faut que je me porte au secours d'une personne qui vous est chère et se trouve en grand danger. Il dit et disparait à mes yeux sans qu'il me soit possible de bien comprendre quel chemin il avait pris pour cela.

Comme je revenais chez moi, fort troublé des paroles de Léopold, je vois un attroupement assez considérable au coin d'une rue,

je m'approche et je demande quelle en est la cause, on me répond qu'un homme vient à l'instant d'être tué à cette place. Je regarde et j'aperçois en effet le cadavre, car ce n'était déjà plus que cela, portant encore enfoncé jusqu'à la garde le poignard qui l'avait frappé droit au cœur. L'arme retenait, en même temps, un papier sur lequel se lisaient distinctement ces mots : «Par sentence du Tribunal des Invisibles» Je ne pus douter que ce ne fût l'homme sur lequel Léopold avait statué quelques instants auparavant et faisant presque malgré moi un geste de répulsion, je m'éloignai rapidement de ce lugubre spectacle. En cet instant, et comme si l'on avait deviné les pensées qui m'agitaient, « de quel droit » dit une voix à côté de moi, «condamnez-vous les décrets des Invisibles, sans connaître leurs motifs?» Je me retourne, je ne vois personne et c'est presque stupide d'étonnement et d'une émotion mal définissable que j'arrive à mon hôtel. J'appris le lendemain que l'individu condamné par le mystérieux tribunal était un scélérat chargé de tous les crimes, instrument principal des horribles noyades de Nantes et dont le châtiment fut un véritable soulagement pour la conscience publique.

LE MÊME AU MÊME.

Tu l'as deviné, mon cher Maxime, Clotilde n'a plus rien à me refuser et je suis l'heureux

mortel qui, pour l'instant, règne sans partage sur son cœur. Comment la chose est arrivée, je ne saurais trop te le dire et nous nous sommes trouvés un beau jour dans les bras l'un de l'autre sans presque nous en douter. Ce n'est pas que j'éprouve pour ma nouvelle conquête une irrésistible passion, mais Clotilde me plaît, elle a su m'attacher et me retenir auprès d'elle et je lui suis reconnaissant de m'avoir sacrifié, sans hésitation, les hommages de tous ses adorateurs. C'est, d'ailleurs, une maîtresse fort désirable, et ses charmes les plus captivants ne sont pas ceux qu'il est permis aux profanes de contempler. Elle gagne fort à être vue dans son alcôve, à la douce clarté d'une lampe d'albâtre,

.....dans le simple appareil
d'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil.

Et puis, quelle science du plaisir et de la volupté! Je me croyais quelque expérience en la matière, Clotilde m'a fait voir que je n'étais qu'un novice mais tu peut croire que j'ai su mettre promptement à profit les leçons d'un tel maître. Que de nuits, mon cher Maxime, passées auprès de cette attrayante maîtresse, nuits d'amour et de folie où la variété de ses attitudes, ses mouvements voluptueux, ses caresses et ses paroles ardentes savent tenir allumé jusqu'au jour le flambeau du plaisir! Plus emportée que Célénie, Clotilde

sait cependant se contenir et ne se livrer à ses sensations qu'autant qu'il le faut pour augmenter encore celles de son partenaire. Avec quel art elle sait prolonger les moments trop courts qui vous élèvent jusqu'aux cieux, comme elle sait graduer la jouissance, mais lorsque l'instant suprême approche et qu'il n'y a plus rien à ménager, c'est une bacchante en délire, qui se livre toute entière, vous enveloppe, vous enlace et par les trémoussements de sa croupe élastique qu'elle sait démener, avec un art incomparable, vous plonge dans un torrent de voluptés, tandis que les expressions les plus incendiaires s'échappent de sa bouche et redoublent votre ardeur. Ah, mon cher Maxime, combien de femmes galantes qui ne sont que des écolières auprès de certaines femmes du monde!

CLOTILDE DERFEIL à JUSTINE DE R.

A qui confier le trop plein de mon cœur, sinon à toi, ma chère Justine, ma meilleure, ma plus fidèle, mon unique amie! l'Amour que je bravais, l'Amour devant lequel je n'avais jamais courbé la tête, se venge avec éclat et me conduit maintenant enchaînée à son char. Oui, j'aime Philippe d'Oransai, je je l'aime de toute la passion d'un cœur insoumis jusqu'alors, de toute la force d'un tempérament dont tu connais l'ardeur, et

mon âme suspendue à la sienne ne respire désormais que pour lui.

Tu t'étonnes sans doute et tu te demandes comment ce cœur insensible a pu se laisser donner des lois, comment cette Clotilde, pour laquelle l'amour n'était qu'un mot, éprouve aujourd'hui tous les effets de la passion la plus pure. Que te dire, sinon que Philippe est le plus séduisant des mortels et que je suis à lui pour jamais. Mais hélas, que d'angoisses et de tourments me réserve, sans doute, cette illustre conquête! Léger, volage, aimé de toutes les femmes avant même qu'il les recherche, pourrai-je le retenir à mes pieds? Déjà je sens bouillonner en moi tous les tourments de la jalousie et autant mon cœur serait capable de se régénérer si Philippe me restait fidèle, autant je saurais me venger s'il venaït à me trahir. Tu me connais, tu n'ignores pas qu'il est dangereux de m'offenser et que je n'ai jamais manqué de châtier le coupable. Ne me juge pas trop sévèrement d'ailleurs; douée d'un tempérament de feu, d'un caractère indompté, je n'ai jamais rencontré dans mon existence le frein salutaire qui aurait pu me maîtriser et me contenir. Je perdis ma mère tandis que j'étais encore tout enfant. Mon père, disciple des philosophes, m'éleva dans le plus parfait mépris des préjugés religieux et sociaux, et dans l'idée que toutes les impulsions de la nature étaient légitimes. Aussi

n'avais-je plus grand' chose à apprendre lorsque j'entrai au couvent, et déjà mes sens troublés cherchaient à mettre en pratique des leçons dont je n'avais que trop profité. Je te rencontrai, chère Justine, je devinai en toi les impressions qui m'agitaient moi-même; bientôt nous devînmes inséparables et nous n'eûmes plus de secrets l'une pour l'autre. L'amour, ses mystères, ses joies inconnues furent l'objet de nos ordinaires entretiens, et nous ne fûmes pas longtemps à trouver les moyens de procurer quelque soulagement à la fougue de nos sens embrasés.

Que de fois ne me suis-je pas glissée la nuit dans la petite chambre que tu occupais par faveur spéciale, que de fois, ton lit de pensionnaire n'a-t-il pas été le théâtre de nos nocturnes ébats, que de fois n'avons-nous pas renouvelé les fureurs de Sapho, alors que nues et enlacées l'une à l'autre, nous cherchions à assouvir les feux dont nous étions dévorées. Epuisant les postures les plus lascives que pouvait nous fournir notre imagination enflammée, tantôt étroitement unies, nous laissions nos gorges juvéniles se baiser amoureusement, tandis que je cherchais sur ta bouche ton âme enivrée; tantôt tu me laissais jouir de ces globes rebondis, qui sont une de tes beautés, coussins de l'amour, sur lesquels je me laissais aller et dont le doux contact, les lascifs trémoussements, redoublaient l'ardeur

de mes désirs ; tantôt enfin, je recevais sur mes épaules tes jambes divines et je contemplais à loisir ce réduit charmant, source de toutes les voluptés, pendant que je palpais les contours de deux cuisses d'albâtre. Mais quelle que fût l'attitude choisie, nos mains ne pouvaient se lasser de parcourir nos jeunes appas, nos formes potelées et déjà pleines, sans oublier nos charmes les plus secrets; enfin lorsque notre ardeur ne pouvait plus être contenue, nos corps s'unissaient dans une folle étreinte, tandis que nos doigts libertins, se glissant au siège du plaisir, par leurs attouchements, leurs titillations habiles et rapides déterminaient le spasme suprême et nous aidaient à tromper la nature ; que de fois enfin, nous plaçant dans la voluptueuse posture qui nous permettait de nous rendre un mutuel service, nos langues agiles n'ont-elles pas provoqué l'organe du plaisir; nos lèvres libertines collées sur la fraîche grotte de l'amour recevaient bientôt les preuves palpables des délices que nous ressentions. Oui, ma Justine dans tes bras j'ai connu le bonheur, mais je voulais plus encore, je voulais connaître la parfaite jouissance de l'amour et nos ébats libertins, malgré leur charme, n'en étaient que l'image incomplète. Aussi, lorsque retournée chez mon père, je fus de nouveau laissée à moi-même, ne manquai-je pas de jeter les yeux autour de moi et de chercher le mortel

aimable auquel je réservais dans ma pensée la gloire de m'initier aux mystères de Vénus. Mais hélas! vivant dans une province fort retirée, et ne voyant autour de moi personne de mon rang, je dus bientôt perdre l'espoir d'un mariage qui m'eût tiré de cette solitude tout en répondant à mes secrets désirs. La nature, cependant, parlait en moi trop haut pour qu'il me fût possible d'y résister longtemps· J'avais remarqué dans mes promenades le fils de l'un de nos fermiers, grand garçon bien bâti et dont les vingt ans épanouis, les larges épaules indiquaient assez qu'il devait être un robuste champion dans les combats de l'amour. C'est sur lui que je me décidai à jeter mon dévolu. Je n'eus pas de peine à saisir les occasions de le rencontrer; quelques agaceries et sans doute aussi le langage de mes yeux lui témoignèrent que je n'étais point farouche et que je consentais à franchir la distance qui nous séparait. Je ne te dirai point par quels insensibles degrés je sus lui faire comprendre ce que j'attendais de lui, ni comment, un jour, sur la mousse d'un bosquet, je lui laissai cueillir cette fleur à laquelle un ridicule préjugé attache tant de prix. L'ardeur dont je brûlais transforma bientôt la douleur en plaisir et Pierre devint mon amant. Mais si je connus par lui la volupté, je ne connus point l'amour. Incapable de comprendre la délicatesse d'un tendre

sentiment, ses brutales caresses me dégoûtèrent bientôt et je le jugeai promptement pour ce qu'il était, un rustre méchant et cruel.

Sachant qu'un mot de lui pouvait me perdre, il en profita pour me faire subir ses indignes caprices et de sales fantaisies. Cruel avant tout, il prenait plaisir à me fouetter jusqu'au sang avec une verge bien fournie, après m'avoir couchée sur ses genoux et troussée à nu. Il disait que la vue de mes charmes, mes contorsions et mes cris doublaient pour lui la jouissance de ma possession. Mais tu connais trop ton amie, pour la croire capable d'avoir supporté longtemps un semblable esclavage ; aussi je fus bientôt résolue à le tenir en respect, et je pris l'habitude de porter sur moi un petit stylet dont la lame effilée n'en faisait pas moins une arme dangereuse. Un jour que ses menaces m'avaient contrainte à me rendre auprès de lui, il voulut me forcer à prendre la posture la plus propre à lui permettre de satisfaire la sale volupté dont il avait quelquefois l'habitude. Dans ma haine et mon dégoût je le lui refusai absolument. Ce n'est pas qu'un amant délicat ne puisse nous y faire trouver je ne sais quel étrange plaisir. Célie, la séduisante et libertine actrice, dont je fus quelquefois la Sapho lorsque mon imagination déréglée cherchait à réaliser des voluptés inconnues et nouvelles, m'a souvent avoué qu'elle trouvait dans la célébration des

mystères de Vénus Callipyge les plus âcres jouissances; elle me disait comment, après des assauts successifs, elle se retournait souvent avec une lenteur coquette, une hésitation calculée, pour présenter à son amant, dans une attitude provocante, cette croupe dodue, ces plantureuses fesses que j'ai moi-même bien des fois fouettées et caressées et dont la vue seule suffisait à ranimer l'ardeur de son partenaire, qui, tout en les couvrant de baisers, lui demandait de l'en laisser entièrement jouir. Célie feignait de refuser, pour augmenter les désirs de son amant, mais après les avoir assez vivement claquées, comme pour la punir, il les entr'ouvrait de ses mains avides, malgré quelque résistance, et se présentait à la secrète entrée, en la suppliant de céder à sa fantaisie. Elle consentait alors à le guider elle-même dans le sentier polisson et ne tardait pas à éprouver, mêlée d'un peu de peine, l'unique et indéfinissable jouissance dans laquelle le commun des mortels ne sait voir qu'une perversion des sens. Et puis, comme en parfait galant homme il sait la récompenser de sa complaisance par les plus chaudes caresses! Pendant qu'étendu sur les deux monts arrondis et veloutés que Célie lui abandonne, son amant jouit avec fureur de leur excitant contact et de leurs bondissements lascifs; il n'oublie pas le sanctuaire véritable dont il anime l'intérieur et irrite la sensible éminence pour la dédom-

mager de l'absence de son saint ordinaire. Enfin, ils touchent l'un et l'autre au bonheur suprême, elle sent venir son amant, et tandis qu'il se laisse complètement aller sur les globes amoureux prêts à le recevoir, l'exquise volupté de la tiède rosée dont il lui inonde le derrière, la force de répandre à son tour le flot abondant des larmes du plaisir.

Mais, alors, j'eusse préféré mourir que de subir les violences obscènes du monstre auquel je m'étais follement liée. Furieux de ma résistance, il s'empare de moi, me lie à un arbre, me trousse et m'exposant ainsi nue, me fouette sans pitié. Sa fureur satisfaite, il me détache pensant que ce traitement barbare m'a rendue plus docile. Je parais en effet m'apprêter à le satisfaire, je me place et je lui présente l'objet de ses désirs, mais tandis qu'agenouillé derrière moi, il s'attarde aux bagatelles de la porte, je me retourne à demi et le saisissant d'un bras, prompte comme l'éclair je lui plonge mon poignard dans la poitrine. Il s'affaisse sans prononcer une parole; j'essaie de saisir les battements de son cœur, mais tout était fini; il était mort. J'eus un moment de stupeur et je me détestai moi-même; mais le souvenir des indignes traitements qu'il m'avait fait éprouver, eut bientôt raison de mes remords. Je quittai ce lieu sinistre ne songeant plus qu'à cacher mon crime; la chose d'ailleurs me fut facile. Pierre

était détesté dans le pays, lorsqu'on retrouva son corps, on attribua sa fin à une rixe ou à une vengeance et il n'en fut bientôt plus question.

Pour moi, je fus mariée quelque temps après à M. Derfeil dont je devins veuve au bout de peu d'années; j'ai retrouvé ainsi une liberté qui m'est chère, mais dont je n'ai peut-être que trop su profiter.

Telle est ton amie, ma chère Justine, tu la connais maintenant tout entière ; je suis parvenue aujourd'hui à cette heure décisive où l'amour de Philippe peut me sauver, comme son abandon me jetterait, je le sens, aux dernières extrémités.

PHILIPPE D'ORANSAI À MAXIME DE VERSEUIL.

« Comment, célérat, non content de la charmante Célénie, de l'ardente Clotilde, il te faut encore Louise, cette délicieuse petite lingère dont tu n'as pu avoir raison qu'en te présentant pour le bon motif sous les habits de ton valet de chambre, et Célie la jolie rivale de Célénie sur la scène, et Adeline la danseuse; tu seras donc toujours le même et rien ne pourra t'amender! » — C'est ainsi, sans doute, que tu me gourmanderais, mon cher Maxime, si tu étais auprès de ton ami. Mais suis-je coupable, après tout, si je ne puis voir une jolie femme sans en devenir amoureux? J'apprécie sans doute comme il faut les

attraits de Célénie et les charmes intimes de Clotilde, bien que sa passion inquiète et jalouse commence à me lasser quelque peu. Mais Louise est si naïve et si tendre, Célie est si bien faite, ses formes dodues et potelées, l'air voluptueux répandu sur toute sa personne excitent si vivement les désirs, Adeline est si canaille, elle apporte dans nos folles parties une verve si endiablée, elle se prête avec tant de complaisance aux fantaisies les plus polissonnes, elle est enfin si experte aux caresses savantes, aux luxurieuses postures, aux mouvements excitants et lascifs, qu'il faudrait vraiment avoir les vertus d'un saint pour ne pas succomber à de telles tentations, et ton ami, tu le sais, n'est rien moins que cela. Ne faut-il pas, d'ailleurs, ô rigide Caton, que jeunesse se passe, assez tôt viendra la froide raison, la vieillesse et ses glaces.

« Nunc est bibendum, nunc pede libero.... » Mais où me laissai-je entraîner, je cite Horace comme un crasseux pédant de collège, et j'oublie que je suis gentilhomme.

Pour passer à des sujets plus sérieux, tu te souviens peut-être que j'avais promis à Léopold de l'aller voir. Je fus donc hier chez lui; on me fait entrer dans une sorte de salon garni d'étoffes et de tapis d'Orient, de meubles aux formes singulières, d'armes étranges et splendides qui permettaient de supposer chez leur propriétaire de lointains voyages en des régions

inconnues; un parfum subtil remplit l'appartement et produit bientôt sur le cerveau un effet indéfinissable. Mon attention fut particulièrement attirée par une sorte de court bâton en or déposé sur une table. Il était orné de caractères mystérieux et muni d'un pommeau formé par une merveilleuse émeraude sur laquelle se voyait sculpté un scarabée. Comme je tenais cette canne pour l'examiner, elle échappe tout à coup de mes mains et à peine a-t-elle touché le sol que des voix mystérieuses se font entendre, sans qu'il me soit possible de savoir d'où elles viennent. Au même instant, paraît Léopold sur le seuil d'une porte que je n'avais pas remarquée jusqu'alors : « Voilà, dit-il en souriant, la punition des indiscrets. « Je m'excuse un peu confus tandis qu'il me fait asseoir et il m'informe, sans attendre davantage, que la personne dont il m'avait parlé se trouvait maintenant en sûreté. Je le remercie avec effusion de l'intérêt qu'il prend à tout ce qui me touche et je l'assure qu'il n'est rien que je ne fasse pour lui témoigner ma gratitude. «S'il en est ainsi, me répond Léopold, promettez moi de rompre avec Clotilde ; j'ai vu avec regret votre liaison avec elle, et je ne serai tranquille à votre égard que lorsque je vous verrai hors des liens de cette sirène."

Puis, comme je fais un geste de surprise, il me dit à quel point cette femme est dange-

reuse; combien son passé est obscur et chargé d'actions ciminelles. Ce qu'il m'en a raconté m'a fait horreur, et c'est plein d'indignation et de dégoût que j'ai promis à Léopold de terminer promptement ce vilain chapitre de ma vie.





CHAPITRE II.

LA V...

LETTRE I.

EMILIEN à PAUL.

RÈRE et ami, vive la république! et mort aux royalistes! Tu as été un de leurs plus chauds ennemis : jusqu'à l'instant où leur parti nous a vaincus, il a fallu que tu cherchasses une retraite qui pût te soustraire à leur poursuite, et le soin de ta sûreté l'a emporté sur le désir de vengeance, dont ton cœur est toujours dévoré. Je le partage avec toi; oui, d'Oransai ne peut pas nous échapper toujours. Le peu de succès de l'entreprise que tu as été tenter en Angle-

terre, doit nécessairement t'animer davantage; mais agissons avec une circonspecte prudence. Un terrible adversaire s'élève contre nous, tu reconnais àcette épithète le formidable Léopold; je ne sais, depuis quelque temps, d'où a pu naître son redoublement de colère contre toi; mais tu es perdu s'il te retrouve. Je crains que l'asile qui te cache, que le voile qui te couvre ne soient assez obscurs ou épais. Le pouvoir de Léopold s'étend loin; je crois qu'en moins de vingt-quatre minutes il communique avec la Russie et le Portugal : tout est singulier, tout est inconcevable dans cet homme mystérieux : sous l'apparence de la jeunesse, il cache une âme éprouvée par une longue expérience. Qu'est-il? D'où vient-il? Que fait-il? On l'ignore, et l'on frémit devant lui. Assurément son secours est bien nécessaire au présomptueux Philippe. Sans Léopold, depuis long-temps il dormirait auprès de ses pères, dont, par une fatalité sans exemple, les ossements n'ont point été dispersés, et reposent encore dans leurs tombes à M.... C'est au cimetière de cette ville qu'ils ont été enterrés dans la chapelle seigneuriale.

Trois pièges sont tendus à Philippe : le premier est dans les bras d'Adeline, qui lui communiquera.... tu m'entends.... Le second doit le brouiller à jamais avec Clotilde Derfeil et son trépas inévitable partira de cette querelle; le troisième est une manière

de coup de poignard qu'il doit recevoir à une sortie du grand bal.

Il sera bien heureux s'il échappe à tout, et si son égide tutélaire (Léopold, je veux dire) l'accompagne partoût. Ah! que ne peut-il lui-même tomber sous nos coups, ce Léopold redoutable! Mais puis-je concevoir une telle pensée, lorsque je suis sous son glaive? Un signe de lui ferait tomber ma tête. Quel dommage qu'il ne soit pas un frère et ami! avec lui la machine eût été loin. Tant de bonheur ne nous était pas réservé. Il faut nous contenter des moyens qui nous restent, nous passer de lui et éviter ses coups, si la chose est possible. Adieu, Paul; vive la Constitution de 93! et meure d'Oransai!





LETTRE II.

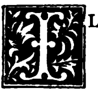
PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

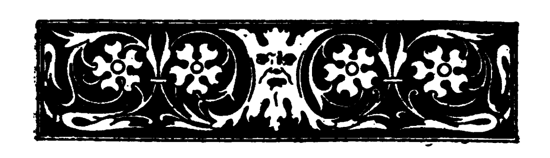
EMILIEN vient de me faire une terrible confidence : le même sort me menace, je suis perdu; et, plus à plaindre que lui, j'ai la douleur d'avoir empoisonné Célénie, Louise, etc. Que les huit jours qui vont s'écouler me paraîtront épouvantablement longs! C'en est fait, je renonce à l'insipide Célie, à la détestable Adeline, à ma charmante Célénie. Misérable que je suis! dans quel guêpier me suis-je fourré! Ris à mes dépens, Maxime; sermone-moi, tu le peux, tu en as le droit; je suis un imbécile, un sot, un fat; Emilien a reçu le plus odieux présent d'Adeline, la chose est sûre, et sans doute le même sort m'attend. Que la foudre m'écrase si je ne punis pas cette mégère!



LETTRE III.

EMILIEN à PAUL.

L l'a échappé ! ! Par une fausse confidence, j'avais appelé la frayeur dans son âme, je lui avais communiqué la nouvelle de mes douloureuses conquêtes, pour qu'il ne pût me soupçonner de trahison ; il tremblait de tous ses membres, mais la pureté de son sang, la bonté de sa constitution, le diable qui le protège, tout a combattu pour lui ; et ce que je croyais être un coup de parti, a tourné contre moi. Si je ne l'eusse pas alarmé, il eût pu se perdre, quand le voilà pour jamais sur ses gardes. Heureusement que j'ai plus d'une corde à mon arc, je ne tarderai point à faire jouer les deux autres ressorts ; ils seront plus sûrs, ceux-là. Adieu ; vive la Constitution de 93 ! meure d'Oransai !



LETTRE IV.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

*H l'on l'en la la dari donda.* Je chante, donc je n'ai plus d'inquiétude; l'alarme était fausse; mais que Lucifer m'épouse avant que je m'expose de nouveau. Adieu, mesdames les actrices! adieu pour toujours; toi seule, Célénie, tu feras une exception à la règle.

Tu ne saurais croire, Maxime, de quel poids m'a délivré la huitième journée : je tremblais, je jurais, je m'emportais. Assurément, pour peu que mon sang eût été corrompu, l'agitatation dans laquelle je me suis mis devait achever de détruire ma santé.

Après-demain je pars avec Léopold pour aller au château qu'il m'a dit posséder à quelques lieues d'ici.



CHAPITRE III.

LE VOYAGE SOUTERRAIN ET LA FÉERIE.

LETTRE V.

LE MÊME AU MÊME.

Ce fut à l'entrée de la nuit que Léopold vint me prendre; il était vêtu simplement avec des bottes, une lévite courte, un chapeau rond, en un mot dans le costume d'un homme qui quitte la ville. Il m'avait dit à l'avance que nous trouverions une voiture à quelque distance des portes, ainsi je ne fus pas surpris de nous voir commencer à pied notre voyage. Nous parlâmes encore de madame Derfeil, qu'il ne peut pas souffrir, d'Emilien qu'il déteste; il m'assura que si j'étais malheureux je ne pourvais m'en prendre qu'à ma liaison avec ces

méprisables personnages. Vaincu par ses discours, subjugué surtout par son ascendant irrésistible, je l'embrassai tendrement, et je lui jurai de nouveau de ne plus voir ceux dont il redoutait pour moi la colère.

— Ah! Philippe, me dit-il, vous ne savez pas quel bien vous venez de nous faire en m'assurant que vous abandonneriez une société pernicieuse : désormais vous serez hors de leurs atteintes, et c'est maintenant à Léopold à vous protéger.

Il prononça ces mots d'une manière solennelle, et qui m'étonna.

Maxime, je ne sais, mais il me semble que ce Léopold doit influencer de beaucoup le cours de ma destinée future; aujourd'hui que je le connais mieux, sans cependant avoir percé le miraculeux mystère qui l'enveloppe, je suis porté à avoir pour lui la vénération qu'on doit avoir pour des êtres supérieurs et bienfaisants.

— Philippe, poursuivit-il, il pouvait naître d'une trop intime fréquentation de vous avec madame Derfeil et Emilien, un grand changement dans votre caractère; avant peu la dissimulation eût remplacé votre franchise naturelle : vous êtes léger, sensible, vous seriez devenu faux et méchant; un vase d'or qui contient une eau corrompue, devient lui-même le foyer des miasmes pestilentiels; aujourd'hui vous avez rompu d'indignes chaînes, et la

vérité ne tardera pas à se montrer sans voile à vos yeux.

Dans le temps que Léopold me parlait ainsi, nous avions quitté la grande route, et par des chemins de traverse nous étions parvenus au bas d'une colline escarpée.

— Est-ce ici que votre voiture doit nous attendre, lui dis-je ?

— Avant de la rencontrer, répliqua-t-il, il nous reste à gravir ce monticule.

Nous nous remîmes à marcher, nous gagnâmes le sommet de la colline, et quand nous y fûmes arrivés, jetant mes yeux tout autour de moi, je n'aperçus d'aucun côté ni voiture, ni même aucune créature animée. Le crépuscule me permettait encore de distinguer assez loin les objets dont nous étions environnés ; la colline offrait de toute part une surface stérile, et sur ses flancs ne s'élevait aucun arbre, aucun rocher qui pût permettre à qui que ce soit de se cacher. Ainsi, Léopold et moi, nous étions les seuls êtres vivants dans la circonférence d'un quart de lieue de diamètre. En ce moment, la figure de Léopold se revêtit d'une teinte plus forte de gravité.

— Philippe, me dit-il, avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous interroge. Avez-vous en moi une confiance entière, illimitée ? Me croyez-vous votre ami, et pensez-vous que ma conduite vous ait paru digne de blâme ?

PHILIPPE.

Monsieur, lui dis-je, en prenant un ton pareil au sien, si je me méfiais de vous, si je n'avais pas pour vous une amitié sans borne, une estime réfléchie, une forte conviction de la noblesse de votre manière d'être, je ne vous eusse point suivi comme je l'ai fait avec l'entière confiance que l'on a pour son ami le plus respectable.

LÉOPOLD.

Excellent jeune homme, s'écria-t-il en me serrant avec attendrissement contre son cœur, ainsi vous ne balancerez point à faire ce que je pourrai vous demander?

PHILIPPE.

Comme je crois que vous n'exigerez de moi rien qui soit contraire à ma religion, à mon honneur, je n'hésiterai point à vous obéir.

LÉOPOLD.

Avez-vous bien réfléchi aux paroles que vous venez de prononcer?

PHILIPPE.

Non, elles sont l'expression des sentiments de mon cœur, et je ne sais pas les réfléchir.

LÉOPOLD.

Vous me suivrez partout?



PHILIPPE.

Oui.

LÉOPOLD.

Vous ne révélerez rien de tout ce qui pourra vous être montré?

PHILIPPE.

La première qualité d'un gentilhomme ne doit-elle pas être la discrétion?

LÉOPOLD.

C'en est assez. Vous ne me connaissez pas, Philippe, vous ne pouvez même pas me connaître encore de longtemps; mais je ne suis pas ce que je vous parais être, et le voile qu me couvre ne sera jamais déchiré si ma volonté s'y oppose. Ce monde sublunaire, jouet du destin, ce monde, dis-je, voit en moi le plus vieux de ses enfants. Ce discours, je le vois, vous étonne; il n'est pas temps de vous tout dire, un jour peut-être vous en apprendrai-je davantage; cependant la nuit a tout couvert de son voile sombre, voici bientôt l'heure où les esprits sortent de leurs retraites, où les pâles fantômes, secouant la poussière du cercueil, errent autour des dernières demeures, tandis que le démon ennemi rassemble les bandes des infâmes magiciennes. L'instant est favorable, voulez-vous me suivre? Y consentez-vous de votre plein gré?

PHILIPPE.

— Oui, oui, je vous l'assure, lui dis-je, quoique mon cœur eût fortement battu, lorsque Léopold me tenait le bizarre discours que je viens de te rapporter : — Il suffit, me dit-il, je ne vous propose point de vous bander les yeux, promettez-moi seulement de les fermer et de ne les ouvrir que quand je vous le permettrai. Je lui fis la promesse qu'il exigea, et, sur-le-champ, je posai ma main sur mes paupières abaissées. A peine me fus-je ôté le droit de voir, que j'entendis autour de moi un murmure confus de voix et de pas; il me sembla que Léopold causait avec une multitude de personnes, tandis qu'une seconde avant, nous étions isolés, et loin de toute créature humaine; je demeurai dans cette position environ quatre minutes; alors Léopold me dit avec douceur : Vous pouvez ouvrir les yeux. Je ne reconnus plus la place où j'étais; la colline avait disparu, ou plutôt on m'avait transporté dans un autre lieu sans que je pusse m'en douter; nous étions dans une chambre ronde, bâtie en pierre jaunâtre; au milieu du plancher était posé un piédestal d'albâtre cannelé, sur lequel s'élevait un vase pareillement d'albâtre; de ce vase sortait une lumière douce qui, éclairant les environs, me permit de distinguer le nouveau costume de Léopold; une toque de velours noir, surmontée d'une plume rouge,

était sur sa tête; il était revêtu d'une tunique bleue que ceignait une ceinture noire; il portait des brodequins couleur de feu, et dans sa main il tenait la baguette d'ivoire à cercles d'or, que j'avais déjà vue chez lui. — Philippe, dit-il en s'apercevant de mon étonnement, toute question vous est interdite; vous ne devez parler que lorsqu'on vous interrogera. Je m'inclinai en signe d'obéissance. — Bien! bien! poursuivit-il, et n'oubliez pas que vous êtes avec votre ami. En parlant ainsi, il toucha de sa baguette le vase d'albâtre lumineux; à l'instant une fumée épaisse en sortit; elle remplit la chambre, en augmentant au point de ne rien laisser distinguer; puis, se dissipant insensiblement, je vis dans le piédestal du vase une porte s'ouvrir, et paraître les premières marches d'un escalier; Léopold le descendit en me faisant signe de le suivre. L'escalier, en forme de colimaçon, se prolongait à une très grande profondeur; je ne doute pas que nous n'ayions mis une demi-heure à le descendre. Quand nous fûmes arrivés à la dernière marche, une porte de fer se présente devant nous: à un crochet, attaché tout auprès, reposait un cor d'argent et d'une forme allongée. Léopold le portant à ses lèvres, en tira par sept fois un son aigu et bref. Dans le lointain j'entendis un autre cor lui répondre: à celui-là en succéda un autre qui me parut plus rapproché, ensuite un troisième moins éloigné encore;

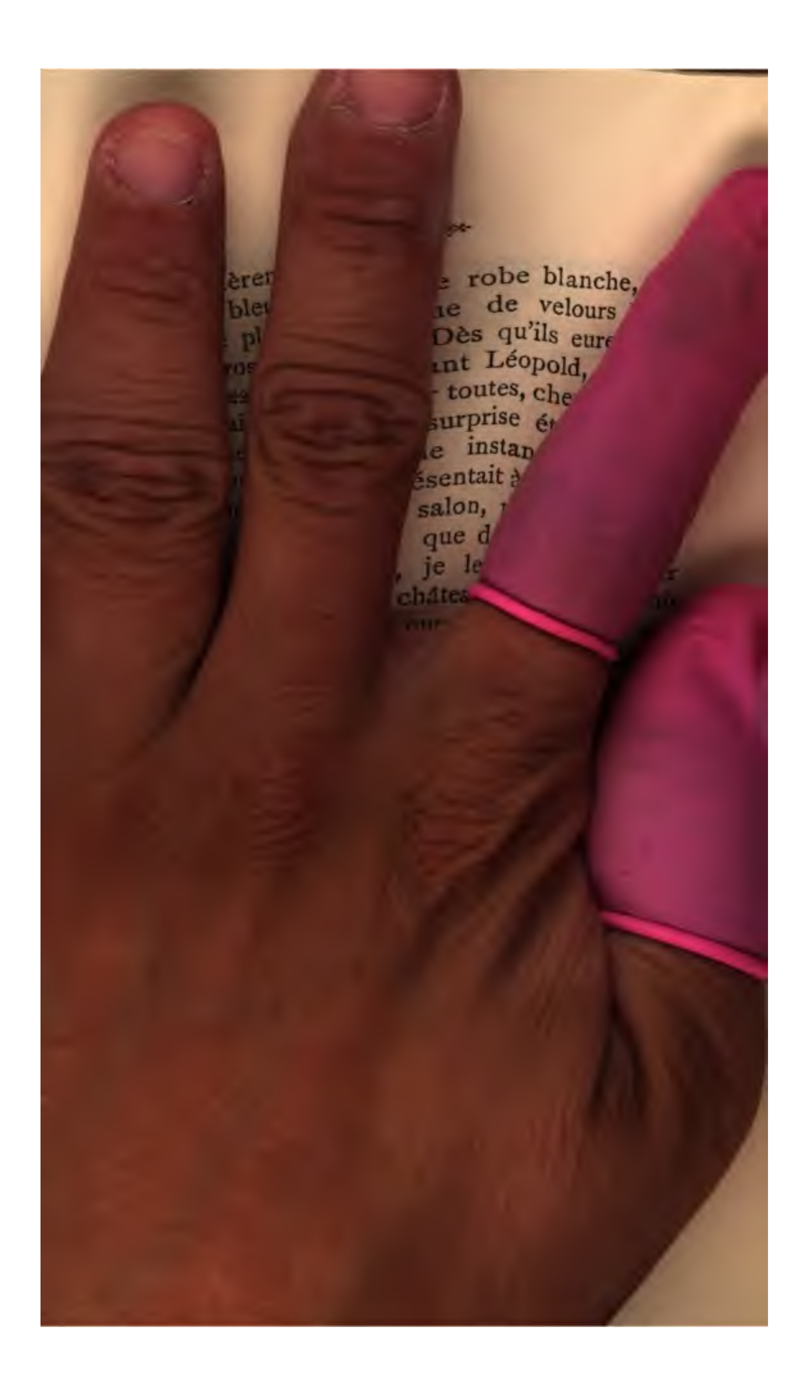
enfin, sept de suite se firent entendre; le dernier me sembla être embouché derrière la porte de fer. A peine eut-il résonné que la porte se leva à la manière des herses : en passant je vis qu'elle était profondément enchâssée dans une rainure; elle retomba soudain. Nous étions alors dans une longue galerie, assez large, éclairée de distance en distance par des lampes d'albâtre qui pendaient de la voûte où les attachaient des chaînes d'or. Vers le milieu de cette galerie, un obstale imprévu nous arrêta : un torrent souterrain croisant notre passage, élevait ses eaux au niveau du plancher, dans une largeur d'environ quatre-vingts pas. Léopold ne me parut point embarrassé de franchir cette onde qui courait avec rapidité : il posa son pied sur l'eau, et de quelle surprise ne suis-je point frappé, lorsqu'au lieu de le voir s'enfoncer, comme je le craignais, je le vis marchant d'un pied ferme! il m'invita à l'imiter. J'avoue que ce fut en tremblant, mais ma crainte fut bientôt dissipée, quand je sentis que je marchais sur un corps solide, placé à quatre doigts du niveau du torrent. Il eût été impossible, à celui qui n'aurait point eu la connaissance de ce secret, de parvenir à l'autre bord. J'avais soin, en avançant, de suivre directement Léopold, pour ne point tomber dans quelque gouffre, si ce pont bizarre n'avait qu'une étroite largeur; quand nous eûmes atteint la rive opposée, nous

poursuivîmes notre chemin, et j'admirai le bel effet produit par ces lampes d'albâtre : on eût dit que nous marchions dans des tombeaux ; vingt fois mon imagination échauffée me montra des ombres silencieuses qui voltigeaient autour de moi. Nous atteignîmes le bout de la galerie. Une autre porte se présente ; et vis-à-vis était, sur un vaste trépied de bronze, un immense tambour ; Léopold le frappa avec sa baguette par cinq fois, et à chaque coup il rendit un son si fort, si lugubre en même temps, que j'en tressaillis. Cinq autres tambours lui répondirent comme les cors s'étaient répondu. La porte s'ouvrit comme celle que j'avais déjà passée, et nous donna entrée dans un salon circulaire, soutenu par une double colonnade de marbre rouge. Une éclatante lumière, dont je ne pus découvrir le foyer, éclairait cette vaste pièce. Là, Léopold s'arrêtant, me dit :
— Il faut que vous quittiez l'habit que vous portez, pour en revêtir un qui soit moins remarquable.

Je vis alors venir vers moi quatre jeunes filles, couronnées de roses blanches, portant une corbeille couverte de drap noir, parsemé de larmes d'argent ; après avoir déposé la corbeille à mes pieds, elles se retirent ; quatre jeunes gens vêtus comme Léopold, à l'exception de la plume qu'ils avaient bleue, les remplacèrent, et me déshabillant en diligence,

me donnèrent une longue robe blanche, une écharpe bleue, une toque de velours blanc avec une plume noire. Dès qu'ils eurent fini, ils se prosternèrent devant Léopold, et nous avançâmes. Une fois pour toutes, cher Maxime, je te dirai combien ma surprise était grande, et augmentait à chaque instant, à chaque objet nouveau qui se présentait à moi. Lorsque nous eûmes quitté ce salon, nous montâmes un grand escalier, et que devins-je, lorsque après l'avoir examiné, je le reconnus pour être celui du vieux château de la forêt, où j'ai cent fois raconté que j'avais arraché ma cousine Honorée au lâche et traître Saint-Clair! Cette reconnaissance ne me fit aucun plaisir; comme ce lieu ne m'offrait que d'effrayants souvenirs, je commençai à me repentir de mon entreprise. En ce moment, Léopold, ainsi qu'il l'eût pu faire s'il avait lu dans le fond de ma pensée, jeta sur moi un regard, dans lequel se peignait tant de vertu que je rougis de mon manque de confiance. Nous entrâmes dans une chambre; c'était celle où j'avais vu, dans mon premier voyage à ce château, les squelettes qui se chauffaient, assis autour d'un brasier. Eh bien! ils y étaient encore; et quand Léopold se présenta devant eux, ils parurent s'animer, et se levèrent comme pour le saluer; je frémis et pâlis : — La vue de ce que nous devons être vous épouvante étrangement, jeune homme; je vous croyais

plus de vraie philosophie. Touché d'un tel reproche, je me remis de ma terreur involontaire, mais ce fut avec plaisir que je m'éloignai de ce dégoûtant spectacle. Après avoir traversé la galerie que j'avais parcourue dans mon précédent voyage, nous arrivâmes enfin dans la salle où j'avais immolé Saint-Clair; le pavé était encore taché de son sang!..... Léopold me dit : — Je vais vous laisser seul, bientôt on viendra vous prendre, et vous suivrez vos guides sans leur résister. Il me lance alors un regard foudroyant, bien différent de celui qui m'avait naguère si fort rassuré, et s'éloigne. Le lieu faiblement éclairé était peu propre à fournir de riantes réflexions ; ma timidité revint chasser mon courage : je pestai contre ma manie de courir après les aventures. Pendant que je réfléchissais, le temps s'écoula. Fatigué par la longueur de la course que je venais de faire, je cherchai de l'œil un siège pour m'asseoir : un grand fauteuil jadis richement doré s'offre à moi, je cours pour m'y placer; à peine ai-je touché le fond que quatre ressorts partent et saisissent à la fois mes bras, mes jambes et le milieu de mon corps. En un clin d'œil je fus pris au trébuchet ; j'eus beau me démener, j'étais trop solidement attaché pour pouvoir rompre ces étroits liens : Me voilà, me disais-je en moi-même, dans une aimable position ! si ce monsieur Léopold, qui commence à



robe blanche,
de velours
Dès qu'ils
Léopold,
toutes,
surprise
ésentait
salon,
que
je
châtea



plus de vr
reproche, je
taire, mais ce
de ce dégoûta
la galerie que
cédent voyage,
s j'avais
tac
b
su
la
re
ra
é
m
pe
aven
temps
course
'œil u
fauteuil j
cours po
e fond q
ent à la
milieu de mo
pris au trébuc
étais trop soli
mpre ces étroits
en moi-même, d
ce monsieur Léo

— Bon, dit un autre, je gage le frapper mieux que toi?

— Nous verrons, dit le troisième; quant à moi, avec cette épée ébréchée, je veux lentement lui couper la tête; il se sentira mieux mourir.

Pendant cette effrayante conversation, j'étais loin de partager la gaîté qui les animait, et le sujet de la dispute me paraissait peu récréatif.

Dans le temps que j'écoutais attentivement ce qu'ils pourraient dire encore, je me sentis frapper sur l'épaule; je tressaille, je me retourne: la salle était illuminée, et Léopold, le sourire sur les lèvres, était debout devant moi.

— Ah! lui dis-je dès que je l'ai aperçu, où m'avez-vous conduit? vous que j'eusse suivi aveuglément au bout du monde, avez-vous pu me tromper? Barbare, ne croyez pas que la mort m'épouvante; mais il est affreux de la recevoir des mains de celui qu'on crut votre ami.

LÉOPOLD.

Eh! qui vous a dit que je ne l'étais plus? de quel droit, sur quels fondements osez-vous élever les reproches injustes dont vous m'accablez?

PHILIPPE.

Quoi, je ne suis point trahi! quoi! vous ne m'avez point conduit dans un piège abominable?

LÉOPOLD.

Non! non! et mille fois non.

PHILIPPE.

Tant d'audace m'étonne. Eh bien, d'un mot je peux vous confondre. Pourquoi ce mystérieux appareil dont vous vous environnez! pourquoi cette ridicule fantasmagorie, dont je ne suis point la dupe? pourquoi m'avez-vous conduit dans un lieu où je n'eusse plus dû reparaître? et pourquoi enfin Emilien est-il en ce château, et vous nomme-t-il son capitaine?

LÉOPOLD, *d'une voix douce, mais ferme.*

Lorsque, sur la crête de la colline, je vous ai parlé, vous rappelez-vous quelles ont été mes paroles? les voici :

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous interroge : avez-vous en moi une confiance entière, illimitée? me croyez-vous votre ami, et pensez-vous que ma conduite vous ait paru digne de blâme?

Vous m'avez répondu :

Que si vous vous méfiiez de moi, que si vous n'aviez pas pour moi une amitié sans borne, une estime réfléchie, une forte conviction de la noblesse de ma conduite, vous ne m'eussiez

point recherché avec autant d'empressement, et vous ne m'auriez point suivi comme vous l'avez fait avec l'entière confiance que l'on a pour l'ami le plus respectable.

Voilà vos propres paroles : je n'y ajoute rien, et pourtant quelques heures se sont à peine écoulées que déjà l'ami est soupçonné, l'estime a disparu, la défiance insultante a pris sa place, et tout ce qui me défendait dans votre cœur, n'a pu tenir contre une apparence trompeuse. Venez, poursuivit-il, venez vous convaincre par vous-même si je vous trompe. Il dit, la tapisserie se roule, Léopold m'entraîne dans la chambre où j'avais cru voir Emilien et ses satellites; quelle est ma confusion quand je vois, de plus près, que le barbare Emilien, ainsi que les cinq autres personnages ne sont que des mannequins bâtis avec un art infini?

— Léopold, m'écriai-je, oui, je suis bien coupable; mais votre générosité doit être plus grande encore. Oh! mon ami, souffrez que je vous donne ce nom; pardonnez-moi, ne me repoussez point de vos bras, soyez indulgent.

LÉOPOLD.

Devrais-je l'être? Qui me répond que les nouvelles merveilles que vous allez voir, n'allumeront pas encore la méfiance dans votre cœur?

PHILIPPE.

Mon honneur vous en assure.

LÉOPOLD.

Eh ! n'avez-vous pas déjà faussé votre parole ?

PHILIPPE.

Serez-vous inexorable ?

LÉOPOLD.

Jeune Philippe, si je ne vous aimais pas, vous porteriez déjà la peine de votre ingratitude ; mais pesez bien mes paroles : voulez-vous sur-le-champ revenir à Nantes ? les chemins vous sont ouverts ; voulez-vous rester auprès de moi ?

PHILIPPE.

Je ne vous quitte pas, je veux réparer mes torts.

LÉOPOLD.

Dès ce moment vous n'êtes plus à vous, vous m'appartenez, et je réponds de votre destinée jusqu'au moment où vous sortirez de ce mystérieux séjour. Oh ! Philippe, qu'elle était grande votre erreur quand vous avez accusé ma tendresse !

PHILIPPE.

Vous le savez, Léopold, l'homme est faible.

LÉOPOLD.

Et c'est dans ce lieu qu'il apprend à devenir fort et vertueux.

Il disait, quand une horloge sonna la troisième heure de la nuit; en même temps les lumières qui brillaient dans la salle s'affaiblirent, une musique lointaine se fit entendre, et une cloche retentissant par sept fois, annonça une nouvelle cérémonie; les portes de la salle s'ouvrirent, je vis paraître cinquante individus couverts de longues robes noires avec des ceintures rouges et portant dans leurs mains des torches de résine embrasée.

— Suivez-les, me dit Léopold, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Ne voulant pas lui donner de plus forts sujets de mécontentement, je pris la route qu'il m'avait indiquée; mes conducteurs s'avançaient d'un pas grave et mesuré, chantant à voix basse le psaume *De profundis clamavi.* Nous arrivâmes en une salle triangulaire où l'on s'arrêta, trois personnages marqués vinrent vers moi et m'interrogèrent de la façon suivante.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Votre nom?

PHILIPPE.

Philippe d'Oransai.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Vos titres?

PHILIPPE.

Avant la révolution, mon père se qualifiait du titre de comte.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

PHILIPPE.

Oui.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Quel est votre culte?

PHILIPPE.

Je suis la religion catholique, apostolique et romaine.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Croyez-vous aux sorciers, aux revenants?

PHILIPPE.

Je crois à ce que l'église m'ordonne de croire.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Doutez-vous qu'il y ait des intelligences entre l'homme et le Créateur?

PHILIPPE.

Non, je n'en doute point, puisque leur existence est consacrée dans les divines écritures.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Pensez-vous qu'il se trouve des hommes qui puissent les invoquer?

PHILIPPE.

Je n'ai pas sur ce point une opinion bien établie.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Pensez-vous aussi que ce soit un crime de les invoquer?

PHILIPPE.

Pour répondre à cette question, il faudrait que j'eusse répondu différemment à celle qui l'a précédée.

LES TROIS INTERROGATEURS.

Si l'on vous faisait voir des choses qui passent les bornes de l'esprit humain, garderez-vous un profond silence quand vous serez de retour sur la terre?

PHILIPPE.

La parole que j'ai déjà donnée à Léopold doit, ce me semble, suffire.

Philippe d'Oransai est digne d'être le témoin de nos mystères.

Dès qu'ils ont prononcé ces paroles, un voile tombe sur mes yeux, j'entends des voix mélodieuses qui chantent mes louanges, bientôt succèdent d'autres hymnes en l'honneur des intelligences, la terre tremble sous mes pieds, le tonnerre gronde, enfin le calme renaît et j'entends Léopold. — Que son bandeau lui soit arraché. Mes regards avides se portent partout et se referment involontairement comme frappés du spectacle imposant qui leur est présenté : le lieu dans lequel je me trouvais actuellement n'était plus la salle triangulaire où j'avais été interrogé ; non, j'étais dans une immense rotonde soutenue par des colonnes de rubis, d'émeraudes, de saphyrs et de topazes ; les bases, les chapitaux, me paraissaient d'or fin ; le pavé divisé en compartiments, présentait d'admirables mosaïques exécutées en pierres précieuses ; la voûte percée par un grand dôme, s'élevait ornée de mille lustres, partout étaient des lumières ; contre les murs étaient des niches renfermant des statues de marbre, de bronze, et des miroirs qui, réfléchissant tout, triplaient, quadruplaient l'étendue colossale du panthéon ; des vases d'albâtre, de jaspe, de porphyre, garnis des plus rares fleurs, des plus beaux orangers, de lauriers-roses, de myrtes, de grenadiers,

étaient rangés entre les colonnes; une multitude de jets d'eau jaillissants, une profusion de sièges de velours richement brodés; des draperies d'un luxe, d'une élégance peu commune, embellissaient cet inconcevable séjour; mais encore cette magnificence me frappa moins que l'aspect d'une foule de génies, de sylphes, de fées qui, placés sur des nuages colorés, remplissaient la salle, se tenant tous dans une respectueuse posture devant un trône étincelant de lumière, sur lequel était assis Léopold, habillé du plus brillant costume. De toute part respirait la joie; non je me trompe, au bas du trône, une troupe de personnages vêtus de rouge, portant un masque de la même couleur, me présentait une contenance soucieuse qui contrastait vivement avec l'allégresse générale. Léopold, après avoir paru quelque temps jouir de ma surprise, leva sa baguette : soudain le silence le plus profond régna partout. — O vous, dit-il, vous dont la puissance étendue s'emploie sans cesse à combattre les ennemis du bonheur des mortels, invisibles puissances, qui faites trembler les méchants, voici l'heure de nos mystérieuses séances; venez, le ciel est serein, la terre est dans le silence, et la voix de l'Être des êtres nous crie de commencer; paraissez, esprits accusateurs, nommez-nous les coupables sur lesquels doivent tomber nos foudres vengeresses; nommez-les, et avant que la lune soit

evenue au même point où elle se trouve à présent, ces coupables, dis-je, n'existeront plus. A cette proclamation succéda un bourdonnement qui me parut s'élever du milieu des personnages vêtus de rouge; un d'entre eux se détacha et s'avançant au milieu de la salle, il parla en ces termes: — Chef des invisibles et des puissances, il est un scélérat qui depuis longtemps échappe à nos coups : il est temps qu'il soit frappé.

Léopold lui dit:

— Tu le nommes?

Le personnage répliqua: Emilien.

— Hélas, s'écria Léopold, tu ne sais pas qu'il ne nous est pas permis d'attenter encore à sa vie; il est dans le monde un être auquel est attachée une partie de son destin : Emilien expire si ce mortel garde fidèlement ce qu'il a promis; Emilien est sauvé si le contraire arrive. Invisibles puissances, vous le savez, celui de qui nous tenons notre pouvoir le borne quelquefois; sans ses ordres nous ne pouvons rien faire, et les hommes qu'il ne désigne point à notre glaive peuvent nous braver impunément; mais veillez sur Emilien : voyez combien il est grand le nombre des victimes dont il a répandu le sang!

Alors la terre s'entr'ouvre, et des ombres sanglantes s'élèvent en poussant des gémissements plaintifs. Là, est une mère précipitée avec son enfant dans l'onde dévorante; ici un respec-

table ministre du Seigneur immolé au pied de l'autel; plus loin un père; ailleurs un brave défenseur de la patrie; tous ensemble demandaient vengeance.

— Vous l'aurez, leur cria Léopold; pour être retardée elle n'en sera que plus terrible.

Ces ombres s'évanouirent peu à peu; un autre personnage nomma Saint-Clair.

— Philippe en a purgé la France, s'écria une voix.

— Oui, répondit l'interlocuteur; Sainte-Clair n'est plus, mais Paul existe.

—Paul, répliqua Léopold, doit suivre Emilien; le même sort leur est réservé. Il se tut; nulle autre accusation ne fut formée. Alors les personnages vêtus de rouge disparurent; la musique recommença ses sons harmonieux, et les génies chantèrent en chœur une romance touchante.

Depuis assez longtemps j'étais le simple spectateur de ces plaisirs, lorsque Léopold me dit: — Cher Philippe, dois-tu être indifférent à la joie qui t'environne? Ah! pour la partager je crois qu'il te suffit de te retourner. Je fais ce qu'il m'ordonne, un cri m'échappe et je m'élance aux genoux d'Honorée!!





CHAPITRE IV.

LE MARQUIS FRANÇAIS.

Suite de la LETTRE VI.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

IVRE de joie, au comble du bonheur, serrant Honorée dans mes bras, je ne m'étais point aperçu que les objets dont j'étais environné avaient disparu en même temps, et que par un effet dont je n'ai pu trouver la cause, ma cousine et moi nous avions été transportés dans une chambre où nous étions seuls avec notre amour. Il s'écoula plus d'une heure avant que j'eusse pu rétablir le calme dans mes pensées comme dans mon cœur; ah! il faut aimer ainsi que moi pour se faire une idée de mon délire : séparé depuis des années d'une femme que j'adorais; la retrouver, sans être prévenu, d'une

manière aussi inattendue, voilà plus qu'il n'en faut pour faire tourner une tête plus froide que la mienne; enfin quelque peu de raison me revint : assis auprès de mon amie, passant un bras autour de sa taille charmante, cueillant des baisers de feu sur ses lèvres rosées, puisant un nouvel amour dans ses regards, je l'interrogeai et sur le temps de son absence et sur ses liaisons avec Léopold. — Les transports que je t'inspire, me dit-elle, sont bien doux à mon âme; ah! cher Philippe, combien je suis heureuse si tu m'as toujours conservé ta tendresse, et que je suis coupable si j'ai ajouté foi aux calomnies nombreuses qu'on s'est plu à répandre sur ton compte. Tu me demandes le récit de mes aventures, je vais te raconter des événements qui te paraîtront bien étranges, et que j'accuserais s'ils ne m'avaient enfin rapprochée de toi.

„Pleurant sur ton généreux dévouement au bonheur de ta patrie, sur la sévérité des ordres de mon père, je m'éloignai de la France : le duc de Barene m'avait commandé de venir le rejoindre en Angleterre, où il avait fixé son séjour auprès des princes dont il voulait partager la fortune. Je débarquai à Douvres après une heureuse traversée; là je trouvai le premier valet de chambre de mon père, qui m'attendait depuis quelques jours : je ne voulus prendre que peu de repos; impatiente de revoir le duc, je partis pour Londres en toute diligence. La

tendresse que te témoigne ta mère doit te faire concevoir celle que me montre l'auteur de mes jours. „O! ma fille, me dit-il, nous l'avons abandonnée sans retour, cette Franee qui nous proscrit.

„— Sans retour, mon père, lui répondis-je?

„— Eh! qu'irions nous faire dans des contrées sanglantes, où coule toujours le plus pur sang, où une horrible, une atroce liberté a remplacé la plus antique des monarchies?

„— Vous vous trompez, Monsieur : le gouvernement est encore républicain, mais tout porte à croire qu'il ne tardera pas à être aboli; les esprits, même les plus échauffés, commencent à reconnaître qu'un grand état a besoin d'un seul chef; je ne doute point qu'avant peu la royauté ne renaisse avec plus d'éclat et de pouvoir; d'ailleurs, mon père, abandonnerons-nous à jamais nos terres, notre famille, nos amis, madame d'Oransai, son fils? A ton nom je rougis malgré moi; le duc, sans paraître s'en apercevoir, me répliqua :

— Dès le moment où Philippe a pu reconnaître la Convention, il a cessé de m'appartenir; je ne veux plus pour parent le déserteur de la plus belle cause, et de la plume avec laquelle il a signé la paix, il a lui-même effacé le souvenir de ses belles actions écrites dans le livre de l'histoire. Je crois, ma fille, que vous savez trop bien ce que vous devez à votre souverain pour conserver un sentiment de ten-

dresse pour celui qui n'en est plus digne; le jeune d'Oransai ne tarderait pas à trahir les serments qu'il pourrait vous faire : un parjure ne l'est pas à demi. Je vis avec une mortelle douleur jusqu'à quel point mon père était animé contre toi; il me sembla que bien des jours s'écouleraient avant celui qui éclairerait notre bonheur. Le duc terminant cet entretien par un baiser paternel, me recommanda le soin de ma parure; „car, me dit-il, vous serez ce soir même présentée à nos princes." La présentation eut lieu, on daigna me faire des compliments exagérés sur ma conduite dans la Vendée; je fus enfin toute cette soirée l'objet de la publique curiosité. Parmi les jeunes seigneurs qui s'empressèrent auprès de moi, je fus contrainte de remarquer le marquis de Montolbon, qui se distingua par ses délicates attentions pour moi, par l'élégance de ses manières et la vivacité de son esprit; je reconnus en lui un vrai Français, plus d'une fois il me rappela mon cher Philippe. Cette ressemblance avec toi dans les façons d'être, dans la tournure de sa conversation, m'engagèrent à lui parler plus souvent; il m'en parut charmé, je ne m'aperçus point cependant que ma conduite faisait naître dans son cœur des espérances que j'étais bien loin d'encourager. Le soir il me reconduisit jusqu'à notre voiture; en me quittant il me lança un regard que j'eusse compris si je n'eusse pas aimé Philippe.

Quand nous fûmes de retour à notre hôtel, mon père me demanda comment j'avais trouvé le marquis de Montolbon.

— Il m'a paru aimable, lui répondis-je.

— Ainsi, me dit le duc, vous avez pu voir que l'élite de la noblesse française n'a point resté sur un territoire avili. Il ne poursuivit point; je ne voulus pas répondre et nous nous séparâmes. Le lendemain, au mom.nt où nous nous mettions à table pour prendre le thé, on annonça le marquis; il parut dans le plus élégant costume, salua mon père avec un air d'intelligence qui me parut de mauvais augure; prenant place à mes côtés, il m'accabla d'une foule de compliments qui, quoique dits avec grâce, n'en eurent pas moins l'honneur de me déplaire. Je cherchai à rendre la conversation générale; j'y réussis.

Alors le léger marquis disparut; je ne vis à sa place qu'un homme vraiment instruit, profond politique, qui voyait tout du meilleur côté, qui débrouillait avec une merveilleuse clarté les idées les plus embrouillées. Je l'écoutai avec quelque plaisir; bientôt il tire sa montre, se rappelle un rendez-vous indispensable, baisa ma main avant que j'aie pu la retirer, s'incline devant mon père, et s'enfuit avec toute la légèreté de ses chevaux.

Après qu'il fut parti, le duc recommença à me faire son éloge : je ne tardai pas à comprendre qu'on exigeait que le marquis

prît sa place dans mon cœur; mais il n'était pas aussi facile qu'on pouvait le croire de supplanter Philippe. Je ne pus m'empêcher de le faire sentir à mon père; il me répliqua que je n'étais ni une enfant, ni une héroïne de roman, qu'ainsi il m'était défendu d'opposer la moindre résistance à un hymen convenable et vivement souhaité par les princes. Le silence fut encore ma nouvelle réponse. Mon père me crut vaincue; il se trompait. Tout entière à la tendresse que tu avais su m'inspirer, j'étais fermement décidée à ne jamais contracter d'autres nœuds qui eussent mis entre nous deux une barrière impossible à franchir. Je formai un projet qui me parut devoir m'éviter des persécutions: je ne tardai pas à le mettre à exécution. Un après-dîner, mon père venait de sortir après le dessert; je l'entendis dire, dans l'antichambre, que si quelqu'un venait le demander, on dît d'attendre, parce qu'il ne tarderait pas à rentrer. Peu de temps après les portes du salon s'ouvrirent et l'on annonça le marquis de Montolbon. Je compris sur-le-champ le motif des ordres de mon père. J'accueillis le marquis avec un air riant; il s'assit vis-à-vis de moi, de l'autre côté de la cheminée. Il hésitait à me parler. Je voyais bien ce qu'il avait à me dire; d'après mon plan, je ne voulais pas détourner une conversation qui devait décider de mon sort. Enfin, le marquis s'expliqua;



il me déclara ses sentiments pour moi, me dit que, sans l'approbation de mon père, il n'eût point osé me confier un tel aveu. Il ajouta que, sans avoir l'espérance de me plaire, il conservait au moins celle que je ne le voyais pas avec aversion.

— Marquis, lui répliquai-je, non seulement je ne vous déteste point, mais encore j'ai pour vous une estime dont vous allez vous-même juger, par ce que je me propose de vous confier. Vous m'aimez, dites-vous, je veux le croire; cet amour, pourtant, a été trop prompt à naître pour avoir pu jeter de profondes racines. A peine quinze jours se sont-ils écoulés depuis le premier instant où nous nous sommes vus; vous avez cru, peut-être, que mon cœur était paisible. Détrompez-vous : j'aime, et rien ne peut me détacher de celui qui brûle également pour moi; si je n'eusse pas connu Philippe d'Oransai, le marquis de Montolbon m'eût paru seul digne de ma main; mais le ciel en a autrement ordonné : Philippe est mon cousin, j'ai combattu à ses côtés, le premier il a attendri mon cœur, à lui seul se rapportent mes pensées, je ne puis l'oublier... Marquis, ma franchise n'a éclaté que dans la confiance que m'a inspirée votre caractère. Vous êtes gentilhomme, vous êtes Français, tout m'affirme que vous serez généreux; cessez de conserver des prétentions que je ne puis approuver : n'aidez point mon père

à faire mon malheur; il me serait affreux d'abandonner Philippe et d'être à un homme estimable que je ne pourrais pas chérir.

— Madame, me répliqua le marquis sans hésiter, votre confiance me dicte irrévocablement ma conduite. Non, je ne tromperai point l'idée glorieuse que vous vous êtes formée de moi. Oui, sans doute, il m'en coûtera de ne point avoir pour épouse la femme qui réunit tant de charmes à tant de vertus; mais je préfère le regret de ne point la posséder à celui de lui déplaire une seule minute. Soyez libre, belle Honorée! que l'heureux Philippe vive dans l'espoir de vous posséder! Ah! du moins si je ne puis obtenir votre amour, que votre amitié devienne ma récompense!

— Elle vous est accordée, lui dis-je en lui tendant ma main, qu'il baisa à plusieurs reprises. Il me dit alors qu'il se chargeait de tout : que, si mon père était irrité, il prendrait sur lui toute sa colère. Le duc ne tarda pas à rentrer. Alors je me retirai dans mon appartement, et le marquis put parler en toute liberté.

Mon père lui demanda comment j'avais reçu sa déclaration, le marquis prétendit qu'il ne l'avait point faite; une nouvelle que j'ai apprise dans la matinée, dit-il, en a été la cause : il assura qu'un émigré nouvellement arrivé de France, lui avait conté fort au long l'amour de Philippe pour moi, ainsi que la

tendresse réciproque que m'inspirait mon cousin. Le marquis poursuivant, jura qu'il avait trop de délicatesse pour troubler ainsi l'union de deux cœurs, qu'il n'osait plus penser au mariage dont il s'était fait une aussi douce idée, et qu'il y renonçait sans retour. Mon père reçut avec chagrin une pareille réponse, mais intérieurement il ne pouvait blâmer la conduite du marquis, qui depuis ce jour fut par moi proclamé mon chevalier. Ses assiduités continuant auprès de moi, le public ne douta pas que mon union avec lui ne fût prochaine; ainsi j'évitai de nouvelles persécutions.

Sur ces entrefaites, je reçus des lettres anonymes qui me dépeignirent ta conduite comme odieuse; on me citait le nom des femmes perdues qui composaient ta société; on m'annonçait ta liaison avec les chefs du parti anarchique. De telles nouvelles me désespérèrent, une sourde mélancolie me dévora. Le marquis s'en aperçevant, me demanda au nom de l'amitié d'où pouvait naître la tristesse profonde qui me déchirait. Je lui en cachai longtemps la cause; enfin, comme j'avais besoin de parler de mes chagrins à quelqu'un qui fût sensible, je lui confiai mon désespoir.

«Que vous êtes aveugle, crédule Honorée! «me dit le généreux marquis, pouvez-vous «ajouter quelque foi aux méprisables lettres «anonymes? celui qui emploie un tel moyen

«est un lâche et presque toujours un calom-
«niateur. Je ne vous affirmerai point que le
«comte d'Oransai vous garde une scrupuleuse
«fidélité, mais pouvez-vous penser que si sa
«tête est distraite, son cœur puisse le deve-
«nir? non, il vous adore toujours. De vils
«ennemis le circonviennent: ils veulent vous
«désunir; votre faiblesse, si vous pouviez les
«croire, assurerait leur triomphe. Quant à la
«seconde partie des accusations, elle tombe
«d'elle-même : Philippe, plein d'honneur, qui
«a combattu pour la monarchie avec autant
«de bravoure, ne peut être coupable: voulez-
«vous en être plus certaine? dites un mot, je
«pars, je vais à Nantes, et m'assure par moi-
«même de la vérité des faits.»

«Non, non, lui dis-je, je ne souffrirai point
«que vous exposiez ainsi votre vie. Non, ami
«trop magnanime; je n'hésiterai pas à vous
«croire désormais, je bannis la méfiance et je
«ne garderai que de l'amour pour Philippe.»

Malgré moi cependant j'étais quelquefois tracassée par des pensées que je ne pouvais chasser. Le marquis, pour me distraire, engageait mon père à essayer les moyens de la dissipation. J'allais aux bals, aux assemblées, aux spectacles, et souvent la douleur me suivait dans ces lieux où devait présider la gaîté.

Une nuit, après être restée jusqu'à trois heures du matin dans un bal que donna lady Lauderdale, je voulus me retirer; madame

d'Alban, veuve d'un gentilhomme français, et dont j'étais toujours accompagnée, me suivit; nous montons dans ma voiture, le cocher n'était que depuis quelques jours dans notre maison. Dès que la portière fut fermée, il partit avec une rapidité inconcevable. Le domestique qui était derrière nous lui cria à plusieurs reprises qu'il se trompait, que ce n'était point la route de l'hôtel; le misérable ne tenant aucun compte de cet avis, ne s'arrêta que lorsqu'il fut sorti de la ville. Alors six hommes masqués se présentèrent. Nous ne nous étions point aperçues de la trahison, nous dormions à moitié; quel fut notre étonnement lorsque la portière s'ouvrit et qu'un individu le pistolet au poing arracha d'auprès de moi madame d'Alban, la laissa sur le grand chemin ainsi que le domestique qu'on avait garrotté, se plaça à côté de moi, et ordonna au cocher de repartir!

Tout ce que je viens de te dire se fit plus rapidement que je n'ai mis de temps à te le raconter; l'excès de la surprise, l'odieux de cette action, avaient suspendu mes facultés. Quand je revins un peu à moi, je demandai avec indignation le motif de cet exécrable attentat; mon conducteur me dit de me taire, que ce qui se faisait était pour mon bien, et qu'il avait l'ordre de me brûler la cervelle si j'osais faire la moindre tentative pour me sauver : la brutalité qu'il mit, en prononçant

ces paroles, me firent croire qu'il était capable d'effectuer ses menaces. Je pris le parti de souffrir en silence, ce n'était pas à mes yeux le moment auquel je devais déployer mon énergie.

Nous voyageâmes ainsi tout le reste de la nuit; vers le matin nous arrivâmes à une poste où nous changeâmes de chevaux.

Ainsi se passèrent trois jours; chaque fois que nous approchions d'un lieu habité, le conducteur toujours masqué, appuyait son arme sur mon sein, s'apprêtant à m'immoler si je faisais entendre ma voix.

Vers le soir du quatrième jour, nous descendîmes à la vue d'un château bâti sur des rochers dominant au loin l'Océan. Une femme vêtue en paysanne anglaise, portant sur sa figure l'annonce de la méchanceté, se présenta pour me recevoir à la descente de la voiture. Je ne daignai pas seulement lui adresser la parole; je la suivis en silence. Nous montâmes au château par un chemin qui s'élevait en pente rapide; en approchant du vieux manoir, je ne pus m'empêcher de frémir, me rappelant alors le château de la forêt où nous fûmes autrefois si malheureux et où maintenant nous réunit un être bienfaisant.

On me donna une chambre assez petite, de forme ronde et bâtie dans une des tours des angles; on m'apporta un assez bon souper; je mangeai peu; ensuite, me jetant tout

habillée sur mon lit, je me reposais sans chercher le sommeil que je voulais éviter; le flambeau qu'on m'avait donné ne tarda pas à s'éteindre, je me trouvai dans une entière obscurité.

Depuis quelques instants les ténèbres m'environnaient, quand une lueur subite éclaira ma chambre; je me levai avec précipitation sur mon séant, pour examiner la cause de cette clarté qui m'apparaissait : alors je vis la muraille se fendre; de son sein entr'ouvert il sortit un fantôme hideux, revêtu d'une draperie sanglante; un voile rouge était placé sur sa tête; il s'avança vers moi, et leva lentement le voile qui le cachait. Mon premier mouvement avait été celui d'une terreur inexprimable; bientôt la raison reprenant son empire, je pensai que j'allais être le jouet d'une odieuse mystification, qu'on voulait, en m'effrayant, m'ôter en entier les moyens de défense; mais le courage que me donna cette réflexion, fut sur le point de s'évanouir, lorsque j'eus reconnu Saint-Clair pâle, hâve, l'œil étonné, me lançant un regard où le crime était empreint : «Honorée, me dit-il, «reconnais-tu celui qui est mort pour toi, celui «que l'insolent Philippe immola du fond des «dernières demeures? je reviens vers toi pour «te tourmenter sans relâche; le ciel t'a dé«clarée ma proie, je la saisis.»

— «Misérable, lui criai-je à mon tour,

«odieux imposteur, tu ne peux pas m'en im-
«poser ; non, le ciel ne peut protéger le crime ;
«si plus adroit, tu fusses venu me parler de
«tes remords, alors peut-être j'eusse pu croire
«que la puissance suprême te contraignait à
«revenir sur la terre pour expier tes forfaits ;
«mais, hélas ! il n'en est rien, un sort funeste
«t'a conservé la vie que tu devais perdre
«sans retour ; le repentir n'a point eu accès
«dans ton âme, et tu n'as poursuivi le cours
«de ton existence que pour commettre de nou-
«veaux attentats.»

— «Oui ! vous l'avez deviné, reprit-il, je
«vis encore, et je vis dans la pensée de faire
«votre malheur ; l'amour que j'avais pour vous
«s'est changé en une haine virulente ; j'ai soif
«de vos pleurs, je désire votre perte ; vos
«angoisses, celles de Philippe, mon détestable
«rival, pourront seules me rendre quelque
«ombre de joie ; vous êtes la cause qu'il m'a
«fallu quitter ma patrie, qu'en France ma
«tête est menacée. Couple exécrable que
«j'abhorre, je ne veux que vos souffrances,
«et toute ma vie sera consacrée à les réunir
«sur vos têtes. Toi surtout, Honorée, toi que
«je tiens en mon pouvoir, tremble de tous
«les excès auxquels peut se porter ma rage :
«tu ne peux m'échapper, ma puissance t'envi-
«ronne, et tu ne sortiras que souillée et mal-
«heureuse.»

La grandeur du danger qui me menaçait,

donna un nouveau degré d'énergie à mon courage naturel; je vis quel ennemi j'avais à combatre, la fureur qui l'animait, le sort horrible qui m'était préparé; ces pensées cependant ne m'abattirent point «Saint-Clair, «lui dis-je avec autant de sang-froid que je «pus mettre dans mon discours, vos projets «sont atroces, ils sont dignes de vous; je sais «que je tenterais en vain de vous détourner «d'une résolution semblable; un instant écou-«tez-moi; vous voulez mon déshonneur, c'est «aussi vouloir ma mort, vous n'espérez point «sans doute que je conserve la vie quand je «ne serai plus ce que je suis; si mon trépas «est certain, le vôtre est inévitable. Je vous «suivrai partout jusqu'à l'instant où je pourrai «vous immoler à ma juste colère; vous me «connaissez, vous savez que jamais je n'eus «de mon sexe la pusillanimité, son ordinaire «apanage. Eh bien! au nom du Dieu qui m'en-«tend, je proclame votre mort.»

— «De vaines menaces ne sauraient m'é-«pouvanter; je me ris de votre dessein; Hono-«rée, voyez dans vos bras ce Saint-Clair que «vous méprisez, et qui vous outrage.» Il disait, et s'avançant vers moi, la rage dans les yeux, l'injure à la bouche, il allait me contraindre à me défendre; j'étais décidée à périr avant qu'il n'eût pu accomplir son infâme projet, lorsqu'une clairté plus vive illumine la chambre; une voix foudroyante s'écrie : «Arrête,

«misérable ! il est un Dieu vengeur». Ces mots prononcés d'une manière effrayante intimident Saint-Clair, il ne sait ce qu'il doit faire, la crainte se place dans son âme, tandis que l'espoir vient soulager la mienne; mais mon persécuteur voyant que rien ne se présente, reprend son audace, la terreur vient m'assiéger de nouveau : tout à coup le plancher se fend, une flamme brillante s'en échappe, elle se dissipe, et me montre un jeune homme d'une haute taille vêtu d'une tunique de velours blanc, brodée en or, une cuirasse d'acier poli est sur sa poitrine, sur ses épaules repose un ample manteau pourpre, orné de broderie et d'une riche frange; ses pieds sont enveloppés par d'élégants brodequins; sa tête est couverte d'un casque d'or, surmonté d'un triple panache; une ceinture couleur de feu soutient à son côté un glaive, et il porte dans sa main une baguette d'ivoire. A son aspect, Saint-Clair a perdu toute sa fureur, un tremblement convulsif le saisit, ses dents se choquent, toute sa personne dépeint la frayeur et le désespoir.

«Insolent, lui dit mon libérateur, com«ment as-tu osé souiller une enceinte dans «laquelle se rassemblent quelquefois les INVI«SIBLES ? Espérais-tu que leur éloignement te «laisserait le champ libre pour commetre tes «odieux forfaits ? Que tu les connais mal ! Par«tout où le crime se montre, on les voit

«prompts à se montrer, et ministres des ven«geances célestes, le châtiment marche toujours «avec eux. Disparais, poursuivit-il, va dans «des cachots pleurer ta fureur trompée, et res«souviens-toi que la mort te frappera si tu «recommences tes forfaits.»

L'inconnu n'a point achevé, que déjà Saint-Clair a disparu sous une trappe qui l'engloutit, et je l'entends pousser des hurlemens, témoignage des supplices qu'il éprouve.

«Pour vous, madame, me dit alors Léopold «car c'était lui, les portes de votre prison vous «sont ouvertes; venez, par votre présence, «consoler un père et des amis qui pleurent «votre perte.»

Je passerai rapidement sur ce qui arriva ensuite. Léopold me quitta un moment, puis il reparut sous un costume plus ordinaire; il m'apprit que la femme par laquelle j'avais été reçue avait partagé avec les complices de Saint-Clair, sa prison et son châtiment. La même voiture qui avait servi à me conduire dans ce mystérieux château, me ramena à Londres; Léopold m'accompagna pendant la route. Tu devines la joie de mon père, celle du marquis quand ils me revirent; le duc de Barène se lia bientôt avec Léopold : la confiance qu'il ne tarda pas à avoir en lui fut si grande, qu'il n'a point hésité à me confier à ses soins pendant que lui, mon père, était contraint de passer en Russie, où l'appe-

lait une mission secrète. Léopold, forcé de revenir en France, m'a emmenée avec lui, et le plus grand plaisir qu'il ait pu me faire, est, sans contredit, celui qui m'a rapprochée de Philippe.»

Ici ma cousine Honorée termina son récit. De quel étonnement ne fus-je point frappé, à l'instant où elle m'apprit la résurrection de Saint-Clair ?

«Se peut-il, m'écriai-je, que ma vengeance «ait pû être trompée! ce monstre échappe au «trépas, et s'il ne périt, notre existence sera «toujours troublée par lui. O Léopold! parais «et accorde-moi une grâce : que Saint-Clair «combatte contre moi; je me charge, pour «cette fois, de délivrer la terre de ce scélérat «sanguinaire.»

Comme je disais, Léopold, en effet, ouvrit la porte de la chambre qui nous renfermait.

«O Philippe, me dît-il, ce Saint-Clair, ce «vil assassin m'a échappé, et jusqu'aujourd'hui «il a su déconcerter les tentatives que j'ai «formées pour me ressaisir de sa personne; «prenez cette bague que vous offrent les puis«sances et les INVISIBLES, elle pourra vous «être d'un grand secours dans quelques moments «de votre vie.»

J'acceptai avec reconnaissance ce présent de l'amitié; content d'être avec Honorée et Léopold, je passai des instans bien agréables; enfin le sommeil vint me saisir; Léopold qui

s'en aperçut, me dit qu'il allait me conduire dans une chambre qui m'était préparée; je me séparai de ma cousine, nous nous promîmes de ne pas tarder à nous revoir.

«Ami, me dit Léopold, demain je vous «initierai dans des mystères auxquels vous «êtes digne de participer; je vous le répète «encore : nous jurez-vous de ne jamais dévoi«ler, à qui que ce soit, tout ce que vous pourrez voir?»

«Je vous l'affirme de nouveau».

«Adieu donc. Puissiez-vous goûter un som«meil sans trouble! et puisse votre réveil être «plus paisible encore!»

Léopold alors me quitta. Malgré mon envie de reposer, je ne pus fermer les yeux de suite: je repassai dans mon imagination tout ce que j'avais vu, je me livrai au charmant espoir d'être, pendant longtemps, avec Honorée; je formai la résolution de ne plus voler dans de nouvelles chaînes; un instant je crus que je deviendrais fidèle; en ce moment Morphée secoua sur mon front ses pavots somnifères, et je ne tardai pas à m'assoupir.





CHAPITRE V
LA CHEMINÉE ET LA SALLE DE SPECTACLE

LETTRE VII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

E jour brillait depuis longtemps quand je me réveillai; je n'étais plus dans une chambre souterraine; le bruit des oiseaux dont le ramage parvenait jusqu'à moi, les rayons du soleil qui perçaient au travers les carreaux des fenêtres me l'apprirent avant que je ne me fusse levé. A cette première surprise en succéda une plus grande: lorsque je me fus habillé, un domestique entra et me remit une lettre de Léopold, ainsi conçue:

« Une affaire importante et précipitée me « force, mon cher d'Oransai, à partir sans re- « tard; je serai bientôt de retour. Comme on « dit que votre sommeil est des plus profonds,

« je me garderai de le troubler : je suis au
« désespoir que ce contre-temps vienne me
« priver du plaisir de vous garder plus long-
« temps dans un château dont vous êtes cepen-
« dant le maître. Adieu, mon ami, croyez à
« la sincérité de mes sentiments. »

Cette lettre, la position du lieu dans lequel je me trouvais, qui n'avait point l'air d'un manoir mystérieux, le départ de Léopold, tout, dis-je, me jeta dans une étrange perplexité; je ne savais que croire, que penser. Ai-je été la dupe d'une mystification? non, la chose est impossible; tout ce que j'ai vu n'en portait point l'empreinte. Honorée était bien elle; on ne pouvait à ce point tromper mon cœur et mes yeux; mais où est-elle? ne viendra-telle pas débrouiller à mes yeux cet inconcevable mystère? J'interroge les domestiques, ils ne savent rien, ou du moins ils affirment ne rien savoir : à les entendre nous serions arrivés, Léopold et moi, dans la soirée; après un splendide souper, auquel j'ai fait honneur, je me serais endormi, et mon sommeil aurait duré plus de vingt heures. Se pourrait-il que tous les événements de cette nuit mémorable ne fussent que des songes? Oui, ce ne peut être autre chose; j'ai vu trop de merveilles pour qu'elles ne fussent pas surnaturelles, et la raison nous apprend.......... la raison? elle n'ôtera point de mes idées que ce que j'ai vu n'ait existé; je n'ai pas été la dupe de l'illusion;

non, certainement je ne l'ai pas été. Maxime, quelle incompréhensible aventure! je m'y perds; ma tête n'est point rassise, ou plutôt........ Je ne sais que penser, je suis le jouet d'un homme extraordinaire ; le reverrai-je jamais, ce Léopold? Honorée est-elle en France? Saint-Clair n'est-il pas dans le tombeau? Mais si j'ai dormi, comment la bague que Léopold m'a donnée dans le souterrain se trouve-t-elle à mon doigt? Le cercle de cette bague est d'or, la pierre est un magnifique rubis, sur lequel se trouvent gravés des caractères bizarres, dont la signification m'est totalement inconnue : ce présent redouble mes incertitudes. Allons, il faut les bannir; il ne faut plus songer qu'à mes plaisirs, cela vaut mieux, et au moins a plus de réalité; mais il est un moyen de jeter de la lumière sur cette aventure : je vais sur-le-champ écrire à Honorée; si elle est à Londres, elle me répondra; je lui apprendrai tout ce que j'ai vu ou cru voir; en vérité, je n'ose presque pas te l'écrire, Maxime; je crains que tu ne me prennes pour un visionnaire; je ne le suis pourtant pas, quoique parfois je me surprenne me tâtant, me pinçant, comme pour m'assurer que je suis bien éveillé.

Après que je fus bien certain du départ de Léopold, je voulus aussi m'éloigner dans l'intention d'aller visiter le vieux château de la forêt, s'il m'était possible d'y pénétrer; je ne

pus mettre à fin cette entreprise : les portes du mystérieux manoir avaient été réparées de toute part, et elles étaient soigneusement fermées.

Je trouvai dans le bois des bûcherons qui coupaient des branches mortes ; je fus à eux et je les questionnai au sujet de château ; ils me répondirent tous avec le ton de l'épouvante qu'il était depuis longtemps habité par les diables, après l'avoir été par les brigands ; que chaque nuit on entendait dans son enceinte des bruits extraordinaires ; qu'on voyait sur le sommet des tours des flammes voltiger, et souvent des spectres apparaître.

Ces récits ne m'apprenant rien de bien neuf, servirent néanmoins à m'assurer qu'il était le théâtre de quelque entreprise fort extraordinaire. Je repartis pour Nantes ; en y arrivant, je fus droit à l'hôtel de Léopold ; on ne savait pas qu'il se fût mis en route, ses gens parurent l'apprendre de moi ; enfin, voyant que je ne pourrais pas soulever le voile dont j'étais environné, je me décidai à n'y penser que lorsque je t'écrirais le récit fidèle de ces nombreux événements ; puisses-tu y ajouter quelque foi ! pour l'honneur de ma raison, c'est nécessaire. Adieu, mon tendre ami ; tu n'es pas au moins dans les rangs de ceux qui se plaisent à me tourmenter. O Maxime, que ton âme est faite pour l'amitié ! et comme, sous un extérieur froid et sévère, tu sais cacher les sentiments qui t'animent !



LETTRE VIII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

COMME le ciel, en me donnant la vie, m'a destiné à jouer le premier rôle dans une foule de pièces différentes de genre, que je dois tour à tour être auteur tragique, comique, tu ne seras point étonné si, au récit des mystères plus surprenants que ceux de madame Radcliffe, dont les romans paraissent de nos jours, je fais succéder des récits plus légers et plus amusants peut-être. Il faut que tu saches d'abord que M. T....., l'un des premiers magistrats de cette ville, s'est avisé de jeter sur ma fraîche Célénie, un regard de convoitise. Dès ce moment les émissaires se sont mis en campagne, la mère de la petite actrice a bientôt battu la chamade, et s'est fait fort de conduire sa fille dans les bras de

l'acheteur; malheureusement je me trouvais impliqué dans cette affaire, j'en ai eu vent, et me voilà faisant partout un tapage de diable, bien décidé à tout faire manquer. Ce matin, le hasard m'a conduit devant la porte de M. T.....; je l'ai vu sortir à pied, sans décoration, enveloppé dans une espèce de redingote qui sentait furieusement la bonne fortune; je n'ai point fait semblant de m'apercevoir de ce qui me sautait aux yeux, mais à pas de loup, j'ai, par derrière, suivi doucement notre magistrat coquet; il a pris par des rues détournées, malgré qu'il ne se crût point poursuivi. Enfin, il est arrivé au lieu où je le soupçonnais d'aller, c'est-à-dire dans la maison de Célénie; il avait eu à peine le temps de monter dans l'appartement que je suis entré dans la cour; là je n'ai pas médiocrement été surpris de rencontrer la facile maman. Il me semblait que vu l'honorable visite qui lui était faite, elle aurait dû être auprès de M. T........ De son côté, si elle a eu quelque étonnement de me voir, ce n'a pas été de plaisir : elle a pâli, rougi; elle m'a demandé en balbutiant ce que je venais faire à une heure pareille; affectant la plus grande ingénuité, j'ai répondu que des affaires m'ayant conduit dans ce quartier, je n'avais pas voulu passer sans leur avoir rendu mes devoirs *respectueux;* elle m'a remercié, et, m'a-t-elle ajouté, Célénie, qui était à la répétition, serait bien

fâchée de ne pas s'être trouvée chez elle.

— Bon, ai-je dit, je vais l'attendre.

— Mais pardon, il faut que je sorte.

— Et moi il faut que je reste.

— Tout seul? vous vous ennuyerez.

— J'ai un livre dans ma poche.

— Comment entrerez-vous? j'ai pris la clef.

— Mais j'entrerai comme est entré celui qui me précédait.

Je dis, et la poussant de côté, je monte l'escalier avec vitesse; la maman qui ne doute plus que je ne sache tout, connaissant ma mauvaise tête, au lieu de me suivre, se sauve ne voulant pas être le témoin de la scène qui va avoir lieu; pour moi, quelle que fût mon envie de rire, j'avais assez de prudence pour ne pas vouloir attaquer de front un homme puissant: aussi, avant d'entrer, je fais du bruit, je chante, j'arrange mes bas; enfin, je donne à M. T...... le temps de faire retraite; mais comme il n'y avait qu'une seule porte et que je l'assiégeais, la fuite était impossible; d'un autre côté la chambre dans laquelle il était n'avait aucun réduit, aucun cabinet qui pussent servir à se cacher; cependant M. T..... sentait combien il était peu convenable, peu décent pour lui d'être surpris par un étourdi qui, en divulguant cette rencontre, allait le rendre la fable de la ville. Que faire cependant? où se fourrer? une immense

cheminée à l'antique se présente : il s'y blottit après avoir dressé contre lui une malle assez grande qui se trouvait dans la chambre. Célénie, en se prêtant à ses préparatifs, riait aux larmes, bien contente que je vinsse la délivrer des attaques d'un homme qu'elle ne pouvait souffrir ; j'ouvris enfin la porte.

— Ah ! te voilà, ma belle, dis-je à Célénie, toujours fraîche, toujours jolie ; quelle bouche vermeille, quel sein arrondi !

Elle se débattait, me faisait des signes que je ne voulais pas comprendre, je vais plus avant ; et à la barbe de mon vilain, je fais ce qu'il enrageait de n'avoir pu faire ; l'acte fut long à se jouer, j'y revins encore, et quand il me prit fantaisie de me contenter de causer, je m'asseois sur une chaise que je renverse contre la malle, la malle à son tour se renverse sur l'homme à la cheminée, et pendant que je le presse horriblement, j'entame un long discours sur son compte, je dis de lui tout ce qu'on peut en dire, je signifie à Célénie que je ne prétends pas qu'il courre sur mes brisées, et comme je sais qu'il est passablement poltron, j'ajoute que s'il réitère ses tentatives, son rang ne le mettra pas à l'abri d'une punition peu agréable. Je demeurai près de trois heures parlant dans ce style, tandis que M. T... éprouvait les doubles angoisses du physique souffrant et de l'amour-propre offensé. Lorsqu'il me plut

enfin de lever le siège, je déclarai à Célénie que j'allais l'emmener avec moi ; je le fis ; nous fûmes ensemble nous promener sur les bords de la Loire, où nous rîmes à gorge déployée aux dépens du nouveau ramoneur.





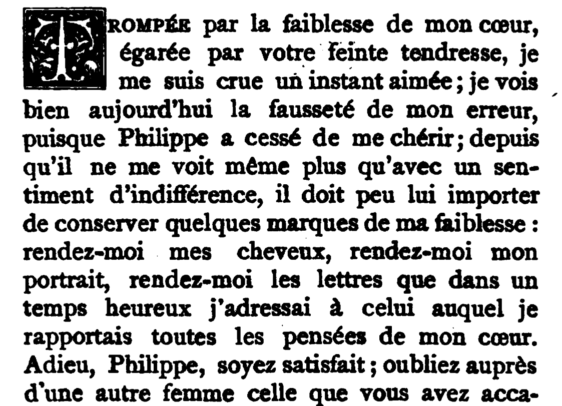


CHAPITRE VI

LE POISON ET LE BAL MASQUE

LETTRE IX.

CLOTILDE DERFEIL A PHILIPPE D'ORANSAI.



TROMPÉE par la faiblesse de mon cœur, égarée par votre feinte tendresse, je me suis crue un instant aimée ; je vois bien aujourd'hui la fausseté de mon erreur, puisque Philippe a cessé de me chérir ; depuis qu'il ne me voit même plus qu'avec un sentiment d'indifférence, il doit peu lui importer de conserver quelques marques de ma faiblesse : rendez-moi mes cheveux, rendez-moi mon portrait, rendez-moi les lettres que dans un temps heureux j'adressai à celui auquel je rapportais toutes les pensées de mon cœur. Adieu, Philippe, soyez satisfait ; oubliez auprès d'une autre femme celle que vous avez acca-

blée de votre indifférence : puisse votre bonheur..... ton bonheur, il ne doit plus en luire pour toi, monstre qui naquis pour achever de me perdre! Toi, que j'ai trop aimé pour ne pas haïr par de-là toute expression, tu as pu vouloir me délaisser! ah! tu n'as point réfléchi quel abîme t'ouvrait cette démarche inconsidérée; tu ne sais pas ce que peut une femme abandonnée et qui ne respire que pour toi. Oui, malheureux! Clotilde t'adore encore; mais cet amour n'est plus que de la fureur, c'est de l'huile embrasée dont mes veines sont remplies; ma tête est perdue, la tendresse, la rage s'y confondent, s'y réunissent pour te perdre, pour m'animer : la vengeance cruelle me consume; je t'ai en horreur; ta vue est à mes yeux un supplice que mon cœur ne pourrait supporter. Détestable fourbe, pourquoi m'as-tu dit que j'avais su te plaire? pourquoi as-tu fait naître dans mon âme un amour que tu ne partageais pas? c'étaient mes larmes que tu voulais voir couler, c'était ma confusion au jour où tu m'exclurais, mon désespoir sans borne, qui te récréaient; tu voulais jouir de toute l'étendue de ma douleur inexprimable. Sois satisfait, que ton souhait soit comblé! oui, je pleure, mais chacun de mes pleurs t'en coûtera vingt de sang. Jusqu'ici tu n'as eu à combattre que des hommes, voyons si tu seras aussi habile à vaincre une femme : insensé, tu ne te doutes pas de ce que doit être

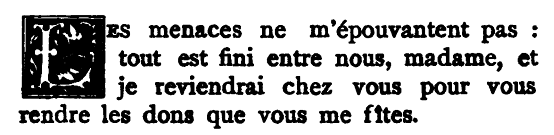
ma vengeance; elle sera terrible, affreuse; elle t'accablera : rassemble tout ton courage, toute ton adresse, et tu seras encore vaincu. Je t'immolerai, mais en détournant les yeux; hélas! je le sens, en m'en indignant, ta vue serait capable de me désarmer. Je t'aime donc encore? ah! oui, je t'aime, et voilà ce qui me désespère. Philippe, tu es toujours Philippe pour moi : jeune, aimable, beau, fier, sensible, tu es toujours assuré de triompher. Tu te ris de ma colère; tu sais bien qu'un mot de ta bouche arrêterait le fer dans ma main levée : le diras-tu ce mot, entendrai-je encore ces douces paroles résonner à mon oreille charmée? *Clotilde, je t'aime!* Viens, mon amant, viens, mortel que j'idolâtre, viens me serrer contre ton cœur, viens poser la main sur le mien; le sens-tu palpiter? c'est pour toi qu'il bat, c'est pour toi qu'il existe; ah! viens me jurer une tendresse éternelle, me rendre à la vertu; tu peux le faire : prononce et la sagesse me range sous ses bannières; j'abjure mes erreurs, je suis ce que tu es, ce que tu voudras que je sois; mais par grâce, par pitié, renonce à cette Célénie que j'ai en aversion, à cette Honorée que j'abhorre! ne t'ai-je pas tout sacrifié? n'as-tu pas avec moi goûté les plus ineffables des délices? nos bouches ne se sont-elles pas rapprochées, nos deux corps ne se sont-ils pas unis? Je suis ton amie, ta maîtresse, ta femme : je serai tout pour toi;

mais aime-moi uniquement ; trompe-moi ; j'aime encore mieux être trompée qu'abandonnée. J'irai au-devant de l'illusion ; je me fierai à tes paroles fallacieuses : oui, tu m'aimeras, tu renonceras à Célénie. Non, non, non, non ! tu n'y renonceras pas, tu es trop mon ennemi ! je te suis trop odieuse ! Deux mois se sont écoulés, et tu n'as point songé à paraître chez moi ; et mes lettres journalières sont restées sans réponses. Homme abominable ! c'est toi qui me conduis vers le crime ; tu tressailles d'allégresse à la pensée de mon égarement : barbare peux-tu voir ainsi souffrir une femme pour laquelle tu es tout ? Je t'attends demain ; il faut que tu viennes ou au mépris des convenances que tu respectes tant, je cours chez toi, et là je m'immole à tes yeux. Pour la dernière fois, il est une grâce que tu ne peux pas me refuser ; réponds à cette présente lettre ou par ces mots : *Je reviens pour t'aimer*, ou par ceux-ci : *Je reviens pour vous rendre les dons que vous me fîtes*. Les uns ou les autres me seront nécessaires, soit pour calmer mon désespoir, ou pour amortir les élans étouffants de la joie. Adieu, cher et cruel Philippe ; ta réponse va porter le dernier coup à mon âme. Ah ! combien de maux tu pourrais éviter si tu étais moins perfide, ou tout au moins compatissant !



LETTRE X.

PHILIPPE D'ORANSAI À CLOTILDE DERFEIL.

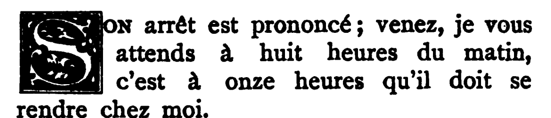


Les menaces ne m'épouvantent pas : tout est fini entre nous, madame, et je reviendrai chez vous pour vous rendre les dons que vous me fîtes.



LETTRE XI.

Clotilde Derfeil à Emilien.



SON arrêt est prononcé ; venez, je vous attends à huit heures du matin, c'est à onze heures qu'il doit se rendre chez moi.



LETTRE XII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

AI reçu hier soir une lettre de madame Derfeil; tu ne peux imaginer, mon cher Maxime, le délire dont elle portait l'empreinte : cette femme est un volcan; malheur à ceux qui s'attacheront à elle! je t'assure que cette liaison me causera bien des désagréments. Clotilde m'annonce la mort; je me ris de cette prédiction, mais je ne braverai pas de même les mille et une tracasseries auxquelles je vais dorénavant être en proie. Je suis convaincu que madame Derfeil va tourner contre moi toutes les ressources, les ruses de son esprit; elle est méchante par caractère, et depuis deux mois que j'ai cessé de la voir, j'ai appris d'elle des choses épouvantables. Il est pénible pour

moi d'avoir eu un instant de fantaisie pour une créature pareille; passe-moi le mot. Tout ce que la turpitude la plus infâme, la bassesse la plus odieuse, la scélératesse la plus détestable ont pu inventer de plus noir, tout, dis-je, est réuni dans l'âme de Clotilde. Enfin, j'ai décidément rompu avec elle ce matin, je veux aller lui porter ses lettres, son portrait, etc., etc. J'ai longtemps réfléchi pour me décider à faire cette démarche, je l'ai enfin jugée nécessaire pour parer à une foule d'inconvénients qui pourraient naître de mon refus. Je me fais une idée de toute la bourrasque que je vais essuyer, ainsi elle sera moins terrible, d'ailleurs ce sera pour la dernière fois. Je suis résolu d'opposer le plus grand flegme à son emportement indomptable, je lui laisserai tout le temps de m'injurier, je compte ne me retirer que lorsqu'elle n'aura plus rien à me dire; comme je dîne chez Charles de Mercourt, et que de là nous allons ensemble au bal qui se prépare pour ce soir, je ne reviendrai pas à l'hôtel de toute la journée, ni de la nuit.

Madame de Ternadek m'a promis de me faire intriguer par quatre ou cinq masques malins par-delà toute expression; je les attendrai de pied ferme; j'espère au bal me dédommager des ennuis de la matinée. Le nom de madame de Ternadek me rappelle une jeune personne dont elle m'a fait faire la con-

naissance; on la nomme Clara de Lanval; elle n'est point jolie, cependant elle plaît : il y a dans sa personne un certain je ne sais qui qui attire et qui attache; enfin, s'il faut te le dire, je lui ai fait une déclaration; comme je suis parfois leste en amour, le premier jour où Clara s'est offerte à ma vue, est celui où je lui ai avoué la subite, „irrésistible" impulsion qui m'entraînait vérs elle. Attendu que mademoiselle de Lanval était sans doute dans un moment où les adorateurs la délaissaient, elle m'a accueilli avec une façon encourageante pour un cavalier encore moins avancé que moi. Je ne sais s'il me faudra filer le roman avec elle; n'importe! je suis décidé à tout, car il me tarde étrangement de me *déclotiliser*. J'ai besoin de revenir à de plus douces impressions, Célénie me devient tous les jours plus indifférente, et franchement M. T......... l'emporte sur moi. Il faut que je dise adieu au théâtre, aux magiciens, et que je rentre dans la société dont je n'eusse jamais dû sortir. Je vois autour de moi briller de jeunes beautés dont je prétends me rapprocher; je pense qu'une telle résolution te charmera, et en lisant cette lettre, tu ne pourras t'empêcher de t'écrier, je gage: Vive Philippe! il devient un ci-devant. Oui! je veux l'être, je veux devenir digne de toi; car, après tes parents et tes titres, tu n'aimes personne autant que tu chéris le vicomte d'Oransai. Pour lui



LETTRE XIV.

L.... à PHILIPPE D'ORANSAI.

A deux heures de l'après-midi.

OTRE ami, les INVISIBLES vous recommandent de ne point vous montrer au bal masqué de ce soir. Tremblez pour votre vie!



LETTRE XV.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

JE t'ai écrit ce matin, et tandis qu'on se prépare à nous faire dîner, je reprends la plume pour te faire part des divers événements dont j'ai été l'acteur et peut-être la victime. Ou je me trompe fort, Maxime, ou un crime a été sur le point de se commettre : dangereuse femme, odieux Emilien, est-ce la mort que vous me prépariez !..

Il était onze heures, quand sortant de l'hôtel, je me suis rendu chez madame Derfeil, portant avec moi ses lettres et ses cadeaux de sentiment. En entrant dans la maison, je n'ai pu être le maître d'une émotion subite qui m'a saisi un instant;

m'arrêtant au bas de l'escalier, j'ai cherché à reprendre ma fermeté; enfin, ayant cru que j'étais préparé à tout, je me suis fait annoncer. On m'a introduit dans le salon où je suis resté seul pendant trois ou quatre minutes; là, je me suis raffermi, et quant Clotilde a paru j'étais sous les armes: son aspect m'a frappé, une vive rougeur enluminait ses joues, et par intervalles, de larges taches blanches la défiguraient; son œil gonflé de larmes était environné d'un cercle noir, ses cheveux étaient en désordre, sa robe mal attachée; en un mot, elle était passablement laide.

Tu dois croire que cette vue n'a point allumé l'amour dans mon cœur. J'ai vu dans cet appareil ou la préméditation ou l'amour-propre déçu. En s'approchant de moi, Clotilde a chancelé, balbutié quelques mots inintelligibles. Je lui ai présenté ses lettres, elles les a posées sur la cheminée; je lui ai rendu le portrait: elle l'a saisi, l'a brisé dans ses mains et puis jeté dans le feu. Cette action rapide a décidé l'explosion : non, je ne pourrai jamais te redire tout ce que lui ont fourni son caractère et sa furie, les épithètes qu'elle m'a prodiguées, les injures, les menaces dont elle m'a accablé. Bientôt passant à une autre extrémité, elle s'est précipitée à mes genoux, m'a demandé une nouvelle tendresse, m'a promis l'oubli du passé; que n'a-t-elle point fait, que n'a-t-elle point dit, pour me rengager sous ses liens!

— Je ne vous abandonnerai pas, Clotilde, lui dis-je, si l'amour ne peut renaître dans mon cœur, il peut être du moins sensible à l'amitié.

— Ton amitié, je n'en veux pas, je ne veux rien de toi, homme odieux que je déteste ! passé ce jour, je te défends de t'offrir à ma vue; que dis-je, ce sera moi qui te fuirai, dans quelques heures je quitte Nantes pour ne plus y reparaître tant que tu y respireras; te voir est un trop cruel supplice pour qu'il me soit possible de le supporter.

Elle dit, et s'élance hors du salon comme suffoquée par l'excès de la douleur, mais en s'éloignant elle me lança un regard de mort, dont j'aurais dû comprendre la signification. Dès que je me trouvai seul, en portant mes regards sur les lettres que j'étais venu rendre, il m'entra tout à coup dans la pensée que j'avais tort de me dessaisir de toutes, que peut-être en en gardant quelques-unes je pourrais dans la suite retenir une femme emportée. Je me pressai de parcourir le paquet, et parmi cette nombreuse correspondance je me contentai de ravir une seule lettre, comme étant le résumé de toutes; c'était la dernière que Clotilde m'avait adressée; je la cachai dans la poche de mon habit. Voyant que la belle courroucée ne reparaissait pas, j'allais m'éloigner, quand madame de Ternadek, madame Nelsor, et quelques autres personnes parurent

dans le salon; leurs discours m'apprirent qu'elles étaient invitées à déjeuner : alors ne voulant point exécuter une retraite affectée, je restai causant avec légèreté, et cherchant à démentir par mes paroles le sombre qui régnait sur mon visage. Madame Derfeil ne tarda pas à reparaître; elle commandait à ses sentiments, elle riait, mais la rage était encore dans ses yeux ainsi que dans le mouvement de ses lèvres. Adolphe de Melclar, Charles de Mercourt égayant par leur amabilité le ton glacial du cercle, vinrent fort à propos nous seconder; le déjeuner fut servi bientôt après; il était d'une rare élégance, rien n'y manquait et rien n'y était follement prodigué : on rit, on plaisanta. Je me montai au ton général, tandis que Clotilde conservait la plus sourde taciturnité. A la fin du déjeuner, on apporta à chacun une tasse de chocolat qu'on plaça devant nous. Ici le visage de Clotilde fut en entier renversé, la pâleur, la rougeur se disputèrent l'empire de ses joues, elle tremblait, frémissait tour à tour. Sur ces entrefaites, je pris ma tasse, et souriant à l'aimable madame de Ternadek, je portai le chocolat à mes lèvres : soudain, Clothilde pousse un cri effrayant, quitte son siège, court à moi, saisit la tasse, l'arrache à ma main, la brise sur le parquet, s'écrie : *Non, jamais je n'y consentirai!* et tombe évanouie. A cette action si bizarre, si imprévue, on se lève, on vole à

madame Derfeil, on la secourt; après bien des soins elle paraît renaître, elle cherche à me voir, se rassure alors, mais toujours adroite, elle dit : « En vérité je suis folle! quelle scène « viens-je de faire, pour quelques ordures que « je venais d'apercevoir dans la tasse de mon- « sieur d'Oransai! »

Le public, qui n'a pas tout approfondi, l'en a cru sur parole : on s'est contenté d'en rire tout bas, les malins m'ont même félicité, et moi seul, j'ai pu connaître le danger imminent auquel je viens d'échapper. Oui, Maxime, je n'en doute pas, le chocolat était empoisonné, et madame Derfeil me sacrifiait à son amour outragé, ainsi qu'à la scélératesse du méchant Emilien. Je n'ai point voulu rester après que la société s'est retirée, je suis parti avec Mercourt. Clotilde a paru un instant vouloir me retenir, mais un regard avec lequel je l'ai terrassée, a fait mourir ses paroles dans sa bouche. J'ai voulu aller me promener, dans l'espérance de chasser mes noires idées : rien n'a pu les bannir; je suis rentré chez Charles pour t'écrire ces nouvelles horreurs; ma taciturnité redouble en me les rappelant, et je crois que le bal masqué de ce soir aura seul le pouvoir de rafraîchir mes idées assombries. Tout nous assure qu'il sera très brillant : sur trente personnes qui dînent aujourd'hui chez madame de Mercourt, plus des deux tiers se proposent de s'y rendre, ainsi tout m'assure

que ma soirée vaudra mieux que ma matinée. Il eût été affreux de périr d'une manière aussi épouvantable ; moi qui ai bravé les hasards, les dangers de la guerre, devais-je tomber sous les coups d'une femme vindicative ? Adieu, madame Clotilde, de longtemps vous ne me rattrapperez. Morbleu ! le joli petit caractère ! vouloir empoisonner votre amant, parce qu'il est volage ! Ah ! si toutes les belles en agissaient ainsi, il ne resterait pas avant quatre ans, un seul homme dans toute la France.



LETTRE XVI.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

Dès que j'aurai fini la lettre que je t'adresse, je quitte Nantes pour un mois ; je reviens à M..., que je compte habiter quelque temps : la crainte n'entre pour rien dans ma résolution, mais la prudence y est pour quelque chose : je suis perpétuellement exposé aux coups de mes détestables ennemis, et sans la continuelle surveillance de l'invisible Léopold, sans doute le trépas m'eût atteint cette nuit. Si j'étais revenu chez moi hier, après le fatal déjeuner, j'aurais trouvé deux lettres qui m'eussent tout épargné (1). Je ne l'ai point fait, et si je suis en vie, c'est grâce à mon courage comme à

(1) Voyez les lettres 13 et 14.

l'amitié de Léopold. Que ce préambule ne t'épouvante pas, je suis maintenant hors de tout danger : Emilien vient d'être arrêté ; ses satellites ne sont plus ; Madame Derfeil pleure sur les crimes qu'on lui a fait commettre. Me voilà désormais à l'abri de tout danger.

Il était près de minuit lorsque je partis pour le grand bal. J'avais refusé de me masquer, préférant au plaisir d'intriguer, celui d'être intrigué moi-même. La salle était remplie d'une foule immense ; partout on riait, partout s'avançaient des groupes joyeux ; je ne tardai pas à partager l'enjouement général. Ayant aperçu Célénie au fond d'une loge, je fus me placer auprès d'elle ; elle n'avait point couvert sa figure d'un masque, mais elle s'était habillée en paysanne suisse : ce costume seyait parfaitement à sa jolie figure. J'avais grande envie de la conduire au lieu de nos rendez-vous ; elle y était assez bien disposée, quand un masque, habillé en militaire, est venu lui parler. Je n'ai point tardé à reconnaître l'amant dédaigné, le malencontreux Victor, dont je t'ai déjà parlé en te racontant mes premières aventures avec Célénie ; à son approche, je me suis retiré et la fantaisie m'a pris d'aller revêtir un costume pareil au sien. J'ai été promptement déguisé. Comme je revenais, je l'ai aperçu quittant Célénie. Dès qu'il a été perdu dans la foule, j'ai couru

auprès de la jeune actrice : elle a cru qu'il revenait. Jouant le rôle de Victor, j'ai parlé de moi d'un ton piqué : alors Célénie m'interrompant, à commencé en trois points l'éloge complet du vicomte Philippe. Il ne serait pas décent que je te rapportasse tout ce qu'elle a dit de flatteur sur mon compte. Cependant je crois, pour humilier mon amour-propre, que me prenant pour Victor, elle cherchait à le faire endêver. Quand j'ai cru que les louanges allaient finir, j'ai quitté mon faux visage, et m'étant fait reconnaître, après avoir joui de sa surprise, je l'ai doucement entraînée, et par trois fois je lui ai prouvé ma reconnaissance. Comme je ne voulais point passer la nuit avec Célénie, je m'en suis tenu à cette politesse, et je n'ai pas tardé à reparaître dans la salle du bal. Un Tartare m'a abordé : «On dit que M. d'Oransai n'a «pu boire ce matin une tasse de chocolat ?»

— «Que t'importe !»

— «Beaucoup. Il paraît que madame Derfeil «s'intéresse bien à ta santé ?»

— «Oui, a dit un magicien qui passait «auprès de nous, elle n'a pu se résoudre à «lui arracher la vie.»

— «Masque, que dis-tu ?» me suis-je écrié en quittant le Tartare pour courir après le magicien.

— «Je dis, m'a-t-il répondu, que j'ai lu «dans les astres.»

— «Il me semble, en effet, que la science, «que jusqu'ici je croyais menteuse, t'a révélé «d'étranges choses?»

— «Quoi! Philippe! celui qui a parcouru le «château de la forêt, peut-il douter d'un pou«voir surnaturel.»

— «A ton langage, j'aurais dû déjà te re«connaître pour l'un de ses mystérieux habi«tants.»

— «Tu pourrais te tromper encore! mais, «de grâce, de qui tiens-tu ce rubis étincelant?»

— «Est-ce à un inconnu auquel je dois «répondre sur tout ce qu'il lui plaira de me «demander?»

— «C'est parce que j'en ai un que je crois «à peu près semblable au tien que je te fais «une question pareille.»

— «Si tu l'as, tu peux me le montrer.»

— «Volontiers,» me dit le magicien; alors il sort son gant et me présente une pierre qui était taillée ainsi que la mienne. Nous voulons les approcher pour mieux jouir de leur exacte ressemblance. A peine mon rubis a-t-il touché celui du magicien, qu'il le brise en lui lançant une flamme aiguë. Mon étonnement, celui du masque, sont inexprimables: il me dit après quelques moments de silence: «Voilà un rubis d'une singulière propriété.»

— «Le tien n'a point été formé sous la «même constellation.»

— «Je ne puis en douter.»

— «Je m'étonne que ton art ne t'aie point «appris combien le mien était supérieur.»

— «Si peu de chose ne m'occupe pas, c'est «ton horoscope qui depuis quelques jours est «le sujet de mes travaux.»

— «Eh ! bon Dieu ! pourquoi mon sort «futur te présente-t-il un si grand intérêt?»

— «Je ne puis te répondre. Veux-tu que «je t'apprenne ce qui doit t'arriver?»

— «Tu me charmeras.»

— «Auparavant il faut que je te dise tout «ce que tu as déjà fait. Ta cousine Honorée «est l'objet de ton véritable amour. Un hom«me a cherché d'abord à vous désunir, tu l'as «vaincu partout, et dans le vieux château il «est tombé sous ton épée; ta cousine a fui «vers l'Angleterre; pendant ton absence, tu as «oublié les serments que tu lui fis; une Clo«tilde l'a remplacée mais bientôt tu as rompu «avec cette dernière; elle en a conçu une «rage violente; ce matin elle a empoisonné «la tasse de chocolat qu'elle t'avait destinée; «son amour t'a encore sauvé, et maintenant «je ne vois luire pour toi, dans l'avenir que «des jours exempts de traverses.»

— «Oui, nous dit d'une voix basse un in«connu masqué en Polonais, s'il parvient à «passer cette nuit qui doit être bien orageuse.»

Le magicien me parut frémir, il me quitta précipitamment, et à son exemple, le Polonais se perdit dans la foule. Resté seul, ne vou-

lant pas me perdre en réflexions inutiles, je fus rejoindre Charles de Mercourt; une petite Espagnole vint me frapper sur l'épaule, en me faisant signe de la suivre.

— «Tu ne me connais pas? me dit-elle.»

— «Je ne m'en flatte pas; mon œil, quoique «bon, n'est point assez perçant pour aller, sous «ton masque de taffetas, deviner le gentil «minois qui s'y cache.»

— «Tu m'as pourtant vue de près, me «répondit-on, et je crus entendre un soupir à «demi étouffé.»

— «A l'armée, dis-je en souriant?»

— «A l'armée comme à Nantes.»

— «Le jour ou la nuit?»

— «L'un et l'autre.»

— «Étais-tu cruelle?»

— «Peut-on l'être avec toi?»

— «Diantre, de la flatterie masquée, tu me «prends par mon faible.»

— «Oh! je sais que tu as plus d'un faible; «tu es jaloux, taquin, emporté, volage.»

— «Passons les qualités; à propos, quelle «est la tienne?»

— «Je suis fidèle.»

— «Oui, lui dis-je, fidèle à ta maî-«tresse.»

— «Comment!»

— «Ces yeux fripons que j'examine me font «reconnaître Fanchette.»

— «Eh bien! oui, c'est moi, moi que vous

«avez indignement délaissée; vous êtes un «monstre.»

— «Y songes-tu, mon enfant; mais voilà «un mot que tu voles aux boudoirs.»

— «Je l'ai pris dans ma tête.»

— «Heureusement qu'elle ne touche pas le «cœur; cependant si tu as quelque envie d'é-«couter ma justification, monte aux secondes «loges, n° 9, à gauche, je te suivrai dans la «minute.»

Fanchette, tout en me jurant qu'elle ne s'y rendrait pas, me fit répéter l'adresse que je venais de lui nommer, et va m'attendre; j'al-«lais courir après elle lorsqu'un nouveau «masque habillé en jockey me saisissant par «la main, me dit:

— «Si M. d'Oransai veut apprendre des «nouvelles de sa cousine Honorée, il n'a qu'à «me suivre.»

— «Jusqu'au bout de l'univers, lui dis-je «impétueusement; où faut-il que j'aille?»

— «A deux pas d'ici.»

— «Marchez.»

Je dis, et sans plus réfléchir je cours à ma perte; le jockey traverse toute la salle, sort par une galerie détournée, me fait monter un escalier assez étroit; nous arrivons dans une chambre sans meubles, éclairée par une lampe qui pend à la voûte.

«Est-ce ici, lui demandai-je, que je rece-«vrai les nouvelles que vous m'avez annoncées?»

— «C'est ici que tu recevras la mort,» s'écrie Emilien et trois autres misérables, en se précipitant dans la chambre.

— «Scélérats ! m'écriai-je ;» et plus prompt que la foudre je me mets en défense.

Tu ne dois pas avoir oublié, mon cher Maxime, que j'avais pris dans mon manteau ma fidèle épée et je l'avais mise à mon côté par une sorte de pressentiment, lorsque je me déguisai en militaire. En même temps que je la tire du fourreau, je me jette dans un des angles de la chambre, certain de cette façon de n'être pas pris en traître par derrière. Tu sais que je puis me dire, sans vanité, l'une des meilleures lames de France, mais contre quatre brigands ayant juré ma mort la partie n'est pas égale et je ne songe plus qu'à vendre chèrement ma vie. Heureusement pour moi, les coquins n'osent se servir de leurs pistolets, dans la crainte d'attirer du monde et se contentent de me menacer de leurs épées. Je réussis cependant à parer les coups qu'ils me portent de toute part et tandis que l'un d'eux se découvre un instant, mon fer part comme une flèche et touche en pleine poitrine le misérable qui tombe baigné dans son sang. Un adversaire de moins pour moi, sans doute, mais le sort de leur compagnon ne fait qu'exciter la fureur des autres, ils redoublent leurs assauts, je me défends encore avec succès, mais je sens mes forces

diminuer et j'entrevois déjà le moment où ma main, devenue impuissante, me laissera sans défense exposé aux coups des assassins. Déjà je chancelle, ma vue se trouble et je sens à plusieurs reprises leurs épées qui ne rencontrent plus une riposte assez prompte, m'effleurer le corps.

— Courage, amis, s'écrie Emilien, dont l'ignoble visage s'éclaire d'une joie satanique, il faiblit, il est à nous et rien désormais ne peut le soustraire à nos coups. Il n'y a personne cette fois pour t'arracher à ma vengeance, d'Oransai!

— Il y a le ciel et moi, dit une voix puissante qui semble venir de ce ciel même au nom duquel elle parle. En même temps, la paroi qui nous fait face paraît s'ouvrir comme par enchantement, une lumière éclatante fait place à la demi-obscurité qui nous environnait et dans cette baie lumineuse apparaît Léopold en grand costume et l'épée à la main, tandis que derrière lui se laissent entrevoir les baïonettes étincelantes d'une troupe de soldats. Au son de cette voix bien connue, à l'aspect de cet homme qu'ils redoutent plus que Dieu même, imposant et majestueux comme la statue de la justice, mes assassins s'arrêtent frappés de stupeur. — Léopold! s'écrie Emilien, je suis perdu. Il laisse tomber son épée, je le vois pâlir et chanceler, tandis que mon sauveur s'avance vers lui, suivi de son escorte.

«Au nom de la République et des pouvoirs dont je suis revêtu, je vous arrête,» dit-il, en lui touchant légèrement l'épaule avec la poignée de son épée. Puis, se tournant vers l'officier qui commandait la troupe : «Assurez-vous de ces hommes en attendant qu'ils rendent compte à la justice du crime dont ils viennent de se rendre coupable.»

Quant à moi, la surprise du premier moment avait promptement fait place à une joie et à une gratitude sans borne pour celui qui venait de m'arracher à une mort certaine. Je me jette dans ses bras en l'appellant mon sauveur.

Léopold répond avec effusion à mon étreinte, tout en me reprochant mon imprudence et en me demandant si je serai plus disposé désormais à écouter ses conseils.

«Mon imprudence! Vos conseils! Mais j'ai toujours religieusement écouté vos avis et je ne vois pas quel rapport....»

«Vous n'avez donc pas reçu les deux lettres que j'ai fait porter chez vous dans la journée?»

«J'ai quitté ce matin mon hôtel et n'y suis pas retourné jusqu'ici.»

«Tout s'explique dès lors. Il est heureux que vous voyant au bal, en but aux machinations de vos ennemis, j'aie pu veiller sur vous et prendre les mesures nécessaires pour vous secourir à temps. Mais je me dois pour l'heure à un objet important qui m'occupe, il faut que je vous quitte.»



— «Vous vous éloignez? ne vous reverrai-je plus?»

– «Partez dans deux heures pour M......, «j'irai bientôt vous y rejoindre.»

Nous nous embrassons, il s'éloigne, je reviens dans la salle du bal, la nouvelle de mon aventure n'y était pas encore répandue. Je fais mes adieux à Mercourt, et à madame de Ternadek, surprise de la promptitude de mon départ. Je reviens chez moi, d'où je t'écris en attendant les chevaux de poste.





CHAPITRE VII

TELS SONT LES SCÉLÉRATS ET LES FAIBLES.

LETTRE XVII.

ÉMILIEN à PAUL OU SAINT-CLAIR.

SAUVE-TOI, dérobe-toi au coup qui m'a frappé. O tourments de l'enfer! ô rage! ô fureur désespérante! tout est perdu : nos complots sont déjoués, Philippe l'emporte, et je suis dans les fers, oui! dans les fers où m'a mis ce Léopold qui naquit pour notre ruine, cet être surnaturel! Tout nous a trahi au moment où je pensais que le succès le plus complet allait couronner nos tentatives nombreuses. Enfin après mille combats, Clotilde avait mis fin à ses incertitudes; non seulement elle m'abandonnait

d'Oransai, mais encore elle faisait plus, elle l'immolait elle-même. Dans une tasse de chocolat j'avais versé un poison sûr, et qui par le plus extraordinaire des effets, n'agit qu'après plus de quinze jours; ainsi rien ne pouvait accuser; Philippe expirait dans les plus affreuses convulsions : déjà la mort était sur ses lèvres, lorsque Clotilde (peut-on compter sur une femme aussi faible!) brise la tasse fatale, et sauve celui que nous avions dévoué au trépas. Elle m'assure que l'amour l'a emporté; je crains bien que cet amour ne la conduise plus loin encore, et qu'elle finisse par agir contre nous. Crois-tu que Clotilde nous soit nécessaire?.... si tu ne le penses pas.... tu m'entends. Dévoré de colère, je crus que le même soir, me chargeant moi-même de la vengeance, elle serait plus sûre : autre erreur, peut-on punir celui que Léopold protège? A l'instant où mon fer allait se rougir du sang du Vendéen, ne voilà-t-il pas que Léopold se montre environné de soldats, que je suis saisi et traîné comme assassin dans les souterrains du château de Nantes? c'est de ce lieu que je t'écris; un homme sûr te remettra cette lettre; presse-toi d'abandonner la France; cours dans la Russie, et là, que cette Honorée devienne ton partage; puisses-tu ainsi plonger dans la douleur l'exécrable d'Oransai. Ah! si je pouvais sortir! mais non, je ne franchirai les murs de cette enceinte que pour aller au

supplice; il me faudra mourir. O Paul, où irai-je? Je sens qu'à ce moment terrible, le voile tombe de mes yeux. Oui! là où l'Eternel commence, l'athée cesse de l'être! Est-il donc vrai qu'il est un Dieu? Ah! s'il existe, il doit être juste, et s'il est juste, que je dois redouter sa vengeance!...... Taisez-vous, remords, je ne crois pas, je ne crois pas; si je croyais je souffrirais trop.



LETTRE XVIII.

SAINT-CLAIR à ÉMILIEN.

JE ne partirai pas sans t'avoir délivré.



LETTRE XIX.

CLOTIDE DERFEIL à JUSTINE R...

LUS de gaîté, plus de folie! Mes lettres ô Justine! n'appelleront plus le rire sur tes lèvres charmantes; le poison, les fers, la mort, le désespoir, la rage, voilà les peintures gracieuses que je forme depuis quelque temps. Ils ont disparu, ces jours où une aventure amoureuse me faisait oublier ma perfidie de la veille, où j'abandonnais mes amants par caprice, où je les livrais au trépas en les désignant à l'accusateur public Emilien; maintenant, ils sont tous vengés; à mon tour, les remords me dévorent, m'accablent sans me donner un instant de relâche; oui, mon existence a changé depuis que j'ai connu

Philippe, je ne sais plus être cruelle qu'à demi, ma main se lève et ne tombe pas sur l'être que je veux anéantir. Au moment de frapper Philippe, je le sauve, et l'instant d'après, je m'accuse de mon indigne faiblesse; se peut-il que d'Oransai m'ait trahie et qu'il respire encore! sera-t-il le seul à l'abri de ma vengeance, ou la déconcertera-t-il toujours? quel pouvoir surnaturel m'enchaîne à lui? d'où vient qu'il lui suffit d'un regard pour renverser mes résolutions les plus sinistres? Deux fois il échappe à la mort; recommencerai-je encore? non, il vaut mieux qu'il vive, je veux cesser d'être une Hermione à son égard; mais changeant de projet, je ne changerai point de caractère, je veux le poursuivre, le punir de son infidélité; je prétends si bien faire qu'il sera enfin contraint à quitter Nantes, et qu'il ne partira que perdu sans retour dans l'esprit du public. Cette vengeance le punira bien mieux, il sera plus affreux pour lui de se voir tous les cœurs fermés que de périr peut-être. Je minute une perfidie à laquelle il ne peut s'attendre, mais je ne puis l'effectuer sur-le-champ, il faut laisser apaiser la rumeur élevée dans la ville par la tentative d'Emilien. Je croyais que cette malheureuse affaire n'éclaterait point; je me suis trompée, elle a fait un bruit affreux. Par un bonheur inconcevable, on ne m'a point compromise; le monde accuse Emilien d'avoir agi

par jalousie, et je suis plainte par la société, ou du moins on me le fait croire. Emilien est toujours dans le château de Nantes, on instruit son procès ; je tremble que dans ses interrogations, il ne me charge de quelques-unes de nos iniquités communes ; si je le croyais.... Ne penses-tu pas, Justine, que ce serait un service à lui rendre que de prévenir son supplice ? Emilien ne peut éviter la mort, la lui donner d'avance lorsqu'elle peut prévenir les dénonciations et me délivrer à jamais des inquiétudes qu'il me donne, serait-ce un mal ? Non, non, il vaut mieux qu'il expire obscurément ; encore, Justine, cet attentat, et ce sera le dernier ; tu ne peux concevoir combien il est pénible d'avoir toujours à redouter les indiscrétions de son complice, c'est un châtiment perpétuel. Ah ! s'il m'est possible de descendre dans la prison d'Emilien, je n'en sortirai qu'après lui avoir arraché la vie !...

Je t'ai déjà parlé du jeune Adelphe de Melclar qui, depuis longtemps, soupire pour moi avec une décence admirable ; c'est un de ces êtres dont le caractère est de ne pas en avoir, qui ne sait penser et agir que d'après les autres, auquel on peut donner toutes les impulsions ; en un mot, un séïde que je fanatiserai, que j'exalterai, si ce peut m'être nécessaire. Qu'il y a loin de pareils hommes à un Philippe ! mais il vaut mieux les rencontrer : ce sont des saules qu'on ploie à volonté quand

l'autre est un chêne qu'on casse, mais qu'on ne fait pas plier.

Adelphe, dans mes mains, deviendra de la cire molle; je le façonnerai ainsi que je voudrai. D'après ce projet, je me garde bien de lui accorder ce qu'il souhaite ardemment; je ménage ma défaite, elle deviendra le prix du service que Melclar pourra me rendre; oui, je me fais fort de l'aveugler au point de lui faire faire des choses directement opposées à l'honneur dont il parle toujours. Ah! avec quelle promptitude je le repousserais loin de moi, si d'Oransai de nouveau à mes pieds... Justine, où m'emporte mon imagination délirante! je ne dois plus revoir Philippe que dans un cercle où il frappera mes yeux en déchirant toujours mon cœur; c'en est fait, il ne me trompera plus, il ne m'enivrera plus par ses fausses caresses; je ne serai plus glorieuse d'être conduite par lui, je ne relèverai plus ma tête quand je l'entendrai accueillir par un murmure flatteur. O Clotilde! qu'as-tu fait? entre Philippe et toi, tu as élevé une barrière insurmontable: il fallait, sans emportements, sans éclats, souffrir ses infidélités; il fallait, par les larmes, par la douceur, par la coquetterie même, chercher à le rappeler, à le séduire encore; mais la fougue de mon caractère, l'effervescence de mes passions, les conseils détestables d'Emilien, mon amour-propre offensé; tout m'a entraînée, tout m'a portée à faire les

démarches qui m'ont perdue. Philippe, aujourd'hui, de quel œil me regardes-tu? je suis une empoisonneuse, et ta belle âme doit se soulever à mon aspect. Ah! si tu l'avais voulu, je serais vertueuse.....

Se peut-il que mon lâche cœur lui soit toujours dévoué! Justine, que j'ai honte de ma faiblesse! Clotilde, redeviens toi-même, sois méchante, rouée, légère, n'épargne rien pour satisfaire tes désirs dans le tourbillon de vingt nouvelles intrigues, étouffe les clameurs de la conscience et les flammes d'un ridicule amour.

Le pourrai-je? Ah! d'Oransai, pourquoi t'ai-je connu? tu me ferais mourir si je n'écartais pas ton image; non je ne l'écarterai point, elle viendra m'affliger jusqu'à ma dernière heure





CHAPITRE VIII

UNE PETITE VILLE ET LE DUEL NOUVEAU.

LETTRE XX.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

E voici à M....; depuis l'année de nos guerres civiles, je n'avais pas revu l'antique château bâti par mes pères, et que j'ai détruit en partie dans le temps de mon enthousiasme chevaleresque; on a réparé les brèches, on a restauré les appartements; je puis encore me promener dans ces longues salles, habitées autrefois par les héros; je puis y demeurer sans crainte, si par de nouvelles folies je n'appelle pas de nouveaux dangers. Sais-tu, Maxime, que, quoique bien jeune, j'ai déjà parcouru une carrière fort orageuse, que peu d'hommes ont été les acteurs de scènes pareilles à celles que j'ai jouées? Lancé, presque en naissant, dans le monde; emporté par

la fougue de mes passions, victime de ma légèreté, j'ai vu la mort de près, et je suis encore prêt à la braver, si mes plaisirs me le demandent. Pourras-tu définir mon caractère? dis-moi, pourquoi le ciel m'a-t-il créé ainsi? Je respecte la religion, ma conduite l'outrage; j'adore à l'excès Honorée, je lui fais infidélité sur infidélité; un penchant secret m'entraîne vers la vertu, et je résiste à ce penchant; je ne sais point ce que je suis, je contrains mes idées, je me refuse souvent à ce que j'aime le plus, je suis toujours en contrariété avec moi-même : deux hommes se disputent l'empire de mon âme, l'un bon, sensible, l'autre violent, effréné. Ah! quand reverrai-je celle qui seule peut espérer de me fixer sans retour! oui, mon Honorée; Philippe, amant volage, deviendra époux constant; mais jusqu'alors il sera tel qu'il a été jusqu'à ce jour. Tu vois, Maxime, combien mes réflexions ont le pouvoir de me changer.

Ce n'a pas été sans dessein que j'ai choisi M... de préférence à tout autre ville, celle-ci me rappelle de doux comme de nobles souvenirs; on m'a reçu avec une distinction qui m'a flatté; cependant, au nombre des personnes que j'ai vues, Joséphine n'a point frappé mes regards. Aurait-elle abandonné M....? Aurait-elle serré les deux nœuds d'un hymen fatal à mon intérêt? je le saurai dès demain; il faut que je m'informe, et de cette belle, et

autres femmes, aimables qui pourront égayer ma retraite. Je veux savoir aussi ce qu'est devenue une petite Jenni......... Elle était vraiment gentille, elle ne mérite pas l'affront de l'oubli. Hélas! mon cher ami, je suis toujours le même; hier cependant j'ai cru un moment que mon état de *coquetterie* allait avoir son terme. Voici ce qui me donna lieu à le croire; avant d'arriver à M...., je voulus aller visiter le tertre du haut duquel j'avais harangué autrefois les troupes vendéennes; dès que je l'ai aperçu, des larmes d'enthousiasme se sont échappées de mes yeux; je comparai ma conduite passée avec celle qui aujourd'hui...... et ce rapprochement n'était point à mon avantage; j'en ai rougi; le nom d'Honorée est venu se placer sur mes lèvres; je ne sais par quelle magie ce nom chéri a remis la paix dans mon cœur, et je me suis complu à le répéter avec délice. Je voudrais bien savoir comment tournera l'affaire d'Emilien; je crains d'être obligé à comparaître comme témoin et partie offensée dans ce malencontreux procès; son crime est avéré; la justice devrait le punir sans trop d'éclat. Clotilde a échappé au coup qui devait la frapper, elle n'a point été compromise, elle qui cependant est la première coupable! Charles de Mercourt me donnera avec soin les détails qui pourront m'intéresser, je te les communiquerai; adieu, je te quitte; le sommeil malgré moi ferme mes paupières.



LETTRE XXI.

LE MÊME AU MÊME.

OUT change, Maxime; rien n'est stable ici bas : Ninive est tombée, l'Empire romain n'existe plus, et Jenni a quitté M....., et Joséphine, ainsi que je l'augurais, a porté ses chastes attraits à un époux bien épris de ses vertus; me voilà seul lorsque je comptais sur une nombreuse compagnie. Seul! j'ai tort : la ville que j'habite renferme dans ses murs de charmantes demoiselles; on y trouve des ennuyeux, des bavards, tout comme à Nantes, peut-être n'y rencontrerai-je point des Clotilde, ni des Emilien.

Le lendemain de mon arrivée, je fus chez madame de Clarmonde, qui réunit l'élite des hobereaux du pays. Là se rassemblent les préjugés exagérés, les prétentions comiques, l'étiquette des cours allemandes, le plus profond mépris pour les fournisseurs parvenus, les personnages qui ont figuré aux guerres

d'Amérique, les nobles châtelaines, qui jamais ne se sont mésalliées, mesdemoiselles leurs raides, pincées, mais désireuses filles, les curés réintégrés, les chanoines ruinés. Là, il faut écouter, applaudir, approuver même de ridicules récits, d'ennuyeuses lamentations, de fatiguantes dissertations politiques ; il faut bâiller sur un boston, un wist grondeur, un reversi capable de brouiller des amants ; ouïr, bon gré mal gré, le somnifère sermon du directeur accrédité ; que te dirai-je enfin ? sans l'amour, je crois une petite ville inhabitable.

Madame de Clarmonde, fort occupée de ses grains, de ses bestiaux, de ses volailles, partageant sa tendresse entre eux et son confesseur, vous assourdit par ses caquets : elle est la terreur des jeunes gens, elle surprend tout, devine tout, exagère tout ; d'une faute elle en fait un crime, d'un mot en l'air une action préméditée, elle va, vient, souffle, attise la *parlerie*, fait gronder, désunit souvent, cependant elle n'est point méchante, son intention n'est point de nuire, mais il faut qu'elle cause ; elle est charitable, compatissante, elle soigne les malades, elle quête pour les pauvres, elle ne craint point de pénétrer au fond des réduits de la misère ; on la voit sortant de faire une bonne action, perdre une infortunée par un propos ; l'un ne lui coûte pas plus que l'autre : le mal est dans sa tête, le bien dans son cœur.

Son époux est un de ces hommes qui, après avoir fatigué pendant longtemps le monde d'un poids inutile, meurent sans laisser après eux un souvenir quelconque. Depuis soixante ans que M. de Clarmonde existe, on n'a jamais demandé *quel est-il?* il entre dans un salon à la dérobée, s'asseoit tranquillement, joue sans parler, salue gravement ceux qui éternuent; si l'on dispute devant lui, il pose son menton sur ses mains appuyées sur sa canne; on croit qu'il écoute, on l'interroge; on lui demande son avis au sujet d'une discussion, vous croyez qu'il va répondre non, il dort : bientôt son ronflement l'annonce, il s'éveille, bâille, va se coucher, sommeille, et trois cent soixante-cinq jours le voient recommencer le même exercice.

M. de Norcé, son ami, est bien autre chose : il réunit la triple charge de maire, de marguillier et de conteur, aussi il ne déparle pas. Le dimanche il paraît à la messe, placé au banc de la municipalité; à l'offrande il se lève; le vois-tu poudré à blanc, avec son bel habit bleu, son gilet à fleurs, sa culotte de velours nacarat, porter un bassin, et dire d'un ton pieux ou goguenard, suivant la personne à laquelle il s'adresse : *donnez quelque chose pour les frais du culte.*

Au sortir du lieu saint, la suffisance s'empare de lui : le voilà jetant à la tête ses con-

tes assommants; il rappelle toutes ses actions, il fait grand bruit de la fonction dont il est revêtu, il s'érige en petit tyran devant ses administrés, et tremble à l'aspect du sous-préfet; sa mémoire est bourrée d'une foule d'histoires sans pareilles, il est l'analyste de la ville, le *Cicerone* né de tous les curieux, il est l'objet de l'admiration de sa famille, et dans la ville, lorsqu'il cite une date à faux, on s'écrie: «Il est chronologiste à l'égal du père Pétau.»

Ce qui le rend moins maussade à mes yeux, c'est qu'il est l'oncle d'une jeune et jolie personne aimable au possible, et n'ayant rien de la pédanterie de son tuteur; je te parlerai d'elle après que j'aurai signalé à tes yeux deux ou trois autres originaux que tu ne seras pas fâché de connaître.

M. Bastier se présente d'abord: M. Bastier, littérateur profond, chargé de droit de la rédaction de tous les épithalames, bouquets, devises en vers, qui harangua une fois l'évêque diocésain, et qui même a vu deux de ses énigmes imprimées en 1774 dans le Mercure, avec son nom et ses qualités; il a lu Racine, il parle d'Horace, il sait tout Baour par cœur, aussi on se l'arrache, ses vers sont mendiés; il a fait, par une chanson, la réputation de sa première maîtresse, et lui-même dut sa première renommée à six bouts-rimés qu'il remplit avant quinze jours: et sa sœur Janika, elle n'a aimé qu'une fois, elle a épousé l'objet

de son choix, il est mort, et encore elle le pleure lorsqu'un maudit carreau fait tomber son quinola, ou que la fortune lui destine l'affront d'essuyer un schelem. Janika a lu tous les romans, le vieux Amadis et Esplandian, l'intéressante Astrée, le tendre Cyrus, le belliqueux Pharamond, la galante Clélie, etc., etc., etc.; elle a même écrit le récit de ses amours. Hélas! l'excès de sa douleur ne lui a point permis d'aller plus avant, du moment où son époux lui faisait l'aveu de sa tendresse; à peine a-t-elle rempli vingt-un volumes, et cependant que de choses attendrissantes ne lui reste-t-il pas à raconter!

Le disputeur Karakadek la suit de près, lui qui un jour interrompit le pasteur en chaire, tant il brûlait de contredire, qui dit *non* avant que vous ayez ouvert la bouche, et qui souvent, lorsque vous lui cédez, vous assure qu'il avait tort, que votre avis valait mieux que le sien, et que par conséquent la dispute doit recommencer. Je n'irai pas plus loin, en voilà assez pour satisfaire à ma rage de peindre. Venons à une aventure qui peut-être t'offrira quelque intérêt.

Mademoiselle Apollonie de Norcé, vint *au cercle* (c'est ainsi qu'on l'appelle) chez madame de Clarmonde; en entrant je fus enchanté de son air noble et décent; elle n'est pas grande, mais sa taille est bien prise, son teint est fort blanc, ses yeux noirs d'une

grandeur et d'une beauté rares, sa bouche bien meublée, son sein des mieux formés; elle a surtout un charme que je n'ai vu qu'à elle, c'est la triple réunion de la coquetterie, de la volupté, de l'ingénuité la plus complète. Regardez sa figure, elle vous rappellera les vierges de Raphaël; bientôt son coup d'œil rapide allumera plus d'un espoir, et ses caresses emportées ne laisseront rien à désirer au mortel qui la pressera dans ses bras. Elle est aimable sans prétentions, capricieuse à l'excès, facile à courroucer, boudeuse par accès, tendre par nature, sensible, quelquefois maligne avec gaîté, étourdie sans y penser, faible par nonchalance, impérieuse, impertinente par caractère, parleuse avec abandon, ne pouvant garder un secret, en faisant un de la plus ordinaire démarche, timide avec les indifférents, hardie avec audace, affrontant ce qui épouvante un homme, brûlante dans son délire, froide dans la société; mais toujours séduisante, mais toujours assurée de plaire, dès qu'elle paraît ou dès qu'elle le veut.

A Nantes Apollonie serait suivie, à M.... elle m'apparut comme une divinité que l'amour m'envoyait pour me faire passer des instants agréables; la voir, lui parler du sentiment subit qu'elle avait fait naître, fut mon premier mouvement: elle rougit beaucoup à cette déclaration imprévue, me parla d'estime, me désespéra par la froideur de ses propos, mais

au moment de partir, un coup d'œil rapide ralluma l'espérance qui commençait à s'éteindre dans mon cœur. Je compris ce qu'Apollonie avait refusé de me dire, et je revins au château moins triste et plus amoureux.

Pendant que mes discours, que mes regards assiégeaient le cœur de mademoiselle de Norcé, je voyais rôder autour de nous un efflanqué personnage à la mine d'une bêtise amère, ne parlant que de cœur, de sympathie, de tendresse, de gazon, de ruisseau, d'aurore, de soleil, de crépuscule, de tourterelle; en un mot une Idylle parlante. Ce langoureux céladon, poussant des soupirs à déraciner un chêne, roulait les yeux d'une manière effrayante, et baisait dévotement le bord du châle d'Apollonie dont il s'était emparé. Il ne me fut pas difficile de concevoir quel il était, je devinai que sa flamme retenue n'importunait que par accès celle qui en était l'ennuyé objet. M. Gabriel ne me parut pas un rival redoutable, mes assiduités auprès d'Apollonie le mettaient au désespoir. Chaque matin il adressait à son infidèle une élégie, une romance; il allait sous ses fenêtres chanter les chagrins de son cœur; tandis que moi... Cependant Gabriel, malgré ses larmes, ses tendres reproches, était doucement éconduit; on ne prenait plus son bras, lorsqu'on allait courir les champs, il n'était plus le gardien du sac à ouvrage; la première, la dernière contredanse ne lui apparte-

naient plus; il était en entier *rayé*, son cœur en fut indigné. Après avoir dans une églogue décrit ses peines, il lui entra dans la tête deux projets de vengeance: le premier, et sans doute le plus infaillible, fut de vouloir me contraindre à lire les vers échappés à sa muse, le second, de mesurer *son fer* avec le mien.

Depuis huit jours, paisible possesseur des charmes de la belle Apollonie, couvrant ce bonheur sous les voiles de la discrétion, je ne m'apercevais pas du nouvel orage qui allait crever sur ma tête.

Après une nuit délicieuse je m'étais retiré chez moi; depuis une heure ou deux je goûtais à peine un sommeil nécessaire, lorsque malgré mon valet de chambre, le matinal Gabriel parvint jusque dans mon appartement. Le tapage qu'il faisait m'ayant réveillé, je demandai à Robert la cause de ce vacarme.

— «Monsieur, me dit-il, M. Gabriel, por«tant sous son bras une quinzaine de cahiers, «couverts de bleu tendre, ainsi que de vert, «veut vous parler, et cela sans retard, quoi«qu'on puisse faire pour l'en empêcher.»

— «Eh! mon Dieu, qu'il entre au plus vite, «je saurai me débarrasser promptement de sa «contrariante visite: allez, on peut l'intro«duire.»

Je suis obéi, Gabriel paraît, et venant à moi: Monsieur, me dit-il, votre cœur est-il sensible?

PHILIPPE.

Voilà, monsieur, une question à brûle-pourpoint, qui me paraît extraordinaire, et à laquelle je ne veux répondre qu'après que vous m'aurez instruit du motif qui vous porte à me la proposer.

GABRIEL.

Monsieur, vous m'avez ravi le bonheur.

PHILIPPE.

Eh! mon Dieu! à quel jeu avez-vous pu le perdre? comment ai-je pu vous l'enlever?

GABRIEL.

J'aimais, monsieur.

PHILIPPE.

La chose est possible.

GABRIEL.

J'étais aimé.

PHILIPPE.

Je vous en fais mon compliment.

GABRIEL.

Vous avez paru, soudain ma félicité s'est dissipée, pareille à la fumée légère que chasse un vent impétueux, ou, comme le soleil divise les nuages qui interceptent ses rayons.

PHILIPPE.

Sublimes comparaisons, monsieur, d'autant

plus belles à mes yeux, que vous faites de moi tour à tour l'aquilon ou le soleil.

GABRIEL.

Aux jours heureux de mon bonheur, je ne chantais que le plaisir, enfant du contentement; aujourd'hui, mes romances ne peignent que l'Amour en deuil et désolé.

PHILIPPE.

Cela fait toujours naître de la variété dans les sujets.

GABRIEL, *me tendant ses dix ou douze volumes.*

Lisez, lisez, monsieur, et votre cœur est formé d'un triple bronze s'il n'est point ému de mes récits.

PHILIPPE *pâlissant.*

Douze volumes d'élégies, monsieur! une seule suffit pour me convaincre. Non, monsieur, je ne les lirai pas, je suis trop sensible, vous êtes trop éloquent, je fondrais en larmes, vous me verriez bientôt pleurer comme une biche.

GABRIEL.

Timide animal, paisible habitant des forêts il ne connaît point les torments de la jalousi, qui déchirent mon âme souffrante.

PHILIPPE.

Vous êtes jaloux? je vous plains, monsieur.

GABRIEL.

Il faut que je cesse de l'être.

PHILIPPE.

Je vous le conseille.

GABRIEL.

Ainsi, j'ose vous demander une réponse claire et précise: voulez-vous devenir l'époux heureux de mademoiselle de Norcé?

PHILIPPE.

Que vous importe!

GABRIEL.

Renoncerez-vous à elle?

PHILIPPE.

Non, monsieur.

GABRIEL.

Eh bien! j'ose vous suplier, si cela ne vous dérange point, si cela ne vous fait pas de la peine, de me suivre sur-le-champ.

PHILIPPE, *le devinant.*

Où donc?

GABRIEL.

Non loin d'ici s'élève un coteau qui porte sur sa croupe un bois solitaire et sombre; là aiment à se cacher les Dryades.

PHILIPPE.

Est-ce que vous voulez que j'aille rendre mes devoirs aux déités champêtres?

GABRIEL.

Je n'ai point la pensée de vous rien commander; je voudrais seulement obtenir de vous l'honorable permission de vous voir les armes à la main.

PHILIPPE, *sautant de son lit.*

Que diable ne le disiez-vous plus tôt! depuis une heure vous seriez satisfait.

GABRIEL.

J'attendais votre repentir ou un bon mouvement de votre cœur; je suis désespéré d'être contraint....

PHILIPPE.

Je vous rends mille grâces; mais quelles sont les armes que vous choisissez? le pistolet?

GABRIEL.

Non.

PHILIPPE.

L'épée?

GABRIEL.

Pas davantage.

PHILIPPE.

Est-ce que vous vous battriez au canon, par hasard?

GABRIEL.

Ne vous ai-je pas dit que je voulais vous conduire au fond d'un bois touffu ?

PHILIPPE.

Je l'ai fort bien entendu. Eh bien !

GABRIEL.

Le combat que je vous propose dans ce lieu champêtre, est pareil à ceux que se livraient autrefois les bergers de la Thessalie.

PHILIPPE.

Que voulez-vous dire ?

GABRIEL.

Que c'est à un combat de vers que je vous défie; la beauté que nous chérissons sera elle-même le juge, et c'est pour voir si vous vous croyez de force égale, que je voulais vous faire lire mon petit recueil.

PHILIPPE.

Il eût pu continuer plus longtemps sans qu'il m'eût été possible de lui répondre. Un rire fou, mais un de ces rires dont rien n'approche, s'était emparé de moi; je ne m'arrêtais pas, et mon bucolique auteur restait toujours immobile devant moi. Étonné de ma gaîté inconcevable, dont le malheureux ne devinait pas le sujet : non, lui répondis-je enfin, je ne soutiendrai point avec vous un

combat qui serait tout à mon désavantage ; vous écrivez comme Virgile.

GABRIEL.

Le célèbre M. Bastier, que vous voyez tous les jours, m'assure que je dois réussir.

PHILIPPE.

Et moi je n'ai fait encore qu'une douzaine de chansons; vous voyez, monsieur, que la partie ne serait pas égale; ainsi, je me tiens pour battu, mais très battu.

GABRIEL.

Vous me cédez donc le cœur de la sentimentale Apollonie?

PHILIPPE.

Ah! quant à ceci, je ne le dis pas.

GABRIEL.

Le vainqueur, cependant....

PHILIPPE.

Le vainqueur sur l'Hélicon ne l'est pas toujours à Cythère; vous voyez que je sais ma fable, et je ne sais si mademoiselle de Norcé doit être conquise par des bouts-rimés, voire même par une idylle; ainsi je continuerai à la voir jusqu'à l'instant où je serai abîmé par votre réputation poétique, ce qui, je pense, ne tardera pas. Jugez même de ma générosité :

je vous offre de vous aider à faire avancer ce moment triomphateur, en vous facilitant les moyens de parvenir à insérer vos productions sublimes dans le journal de Nantes, qui est lu au moins quatre lieues à la ronde.

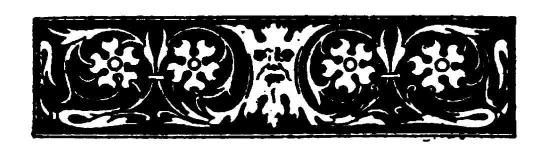
GABRIEL, *m'embrassant à m'étouffer.*

Généreux ennemi! que ne vous dois-je pas! tout, Oudon, Ancenis, Saint-Fulgent, Montaigu, Pont-Château, Paimbœuf, vont retentir de mon nom et copier mes vers. Adieu, je cours en mettre plusieurs au net, je vous les rapporterai dans une minute.

Il dit, m'embrasse encore, se frappe les mains à plaisir, et m'échappe. Pour moi, riant aux larmes, je me recouchai en priant le ciel de ne me donner jamais une pareille manie.

Emilien est toujours en prison, il semble qu'on l'ait oublié. Clothilde, dit-on, a maintenant pour constant chevalier Adolphe de Melclar. Voilà une victime de plus que cette femme coupable s'immolera. O Maxime! ne pourras-tu arracher ce jeune homme de l'abîme dans lequel il va se précipiter?





CHAPITRE IX.

LE BALCON, ET LE NOUVEL ORAGE.

LETTRE XXII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

ANS doute, hier soir, Maxime, après un léger repas, tu fus dans un lit bien moelleux, bien chaud, reposer ton précieux individu, tandis que moi, jouet du destin, courant, non les champs, mais presque les gouttières, mourant de froid, mouillé jusqu'aux os, maudissant parfois l'amour, j'étais dans une des plus pénibles situations où puisse jamais se recontrer un homme à bonne fortune. Ce préambule pique peut-être ta curiosité. Allons, il ne faut point retarder plus longtemps à la satisfaire. Je t'ai parlé dans mes dernières lettres de la jolie et aimable mademoiselle de Norcé; tu sais aussi que

je n'ai point tardé à être proclamé par elle son vainqueur; et quelle plus charmante victoire ai-je jamais rencontrée! le doucereux et bucolique Gabriel soupirait toujours pour elle; il avait rimé l'histoire assez plaisante de notre ridicule matinée, qu'il appelait un combat de grandeur d'âme; il s'occupait alors à rassembler ses poésies diverses; ce travail lui prenant un certain temps, il nous laissait en repos; mais les jours ne nous semblaient point assez longs pour satisfaire à l'infatigable envie de bavarder qui nous tracassait sans relâche, Apollonie et moi, cette belle personne ayant une foule de choses fort importantes à me communiquer. Il fut résolu que la première fois que le cher oncle découcherait, je me rapprocherais de sa nièce. Mademoiselle Apollonie a une petite sœur, âgée de neuf ans, appelée Céleste, et qui, non seulement fait chambre commune avec elle, mais encore partage son lit; lorsque M. de Norcé est en voyage, madame sa tendre épouse, dévorée de la crainte des revenants, ne veut pas rester dans une couche solitaire; alors Céleste remplace son tuteur, de sorte qu'Apollonie est abandonnée aux visites des lutins qui n'osent parvenir jusqu'à madame de Norcé. Comme de tous les lutins, je suis le plus réel, Apollonie se décida à affronter mes visites nocturnes. Ce jour tant souhaité arriva; le maire de M.... monté sur une respectable jument poulinière,

partit pour une foire voisine en jurant ses grands dieux de ne revenir que le lendemain; sur cette assurance, les arrangements se prennent; en conséquence, la petite Céleste va rejoindre sa tante, et le soir, chez madame de Clarmonde, Apollonie, en me serrant la main, me dit : A dix heures, trouvez-vous devant le porte de notre maison. »Je compris l'importance de ce peu de mots; alors, le cœur tout joyeux, je cherchai à réjouir quelque peu un cercle auquel présidait le somnifère génie du wist ou du reversi.

Neuf heures sonnent; madame de Norcé, suivie de sa nièce Apollonie, se retire; j'allais m'éloigner aussi, quand madame de Clarmonde m'arrêtant, où donc allez-vous, vicomte? me dit-elle.

PHILIPPE.

Tourmenté d'une affreuse migraine, mourant de sommeil, je cours me jeter dans les bras de Morphée, comme le dit si poétiquement M. Bastier.

MADAME DE CLARMONDE.

Non, non, je ne vous laisserai point partir ainsi; nous allons souper en petit, très petit comité : l'abbé Larteau qui fait des chansons comme un ange, et qui prêche comme Fénélon; madame de Besplas qui chante comme Todi. nous serons gais, nous conterons quel-

ques histoires, et sagement, avant cinq heures du matin, nous nous séparerons pour ne pas faire jaser le quartier.

PHILIPPE.

Y songez-vous, madame? une telle débauche, elle nous perdrait dans M.....; de vingt ans on ne parlerait pas d'autre chose.

MADAME DE CLARMONDE.

Vous voulez m'échapper, je le vois; mais vous n'en viendrez pas à bout, on saura vous retenir.

Elle disait, et déjà franchissant les escaliers, balbutiant en fuyant un compliment inintelligible, poursuivi par une gracieuse colère, j'étais dans la rue. Après m'être promené pendant quelque temps, je vis s'ouvrir, avec précaution, une porte discrète; crac, je m'élance pour serrer dans mes bras la tremblante Apollonie; elle cherchait le silence, ainsi elle ne trouva pas mauvais que ma bouche s'approchant de la sienne, lui enlevât l'usage de la parole. Comme la nuit ne devait point se passer dans un corridor, nous montâmes vers la chambre préparée pour nous recevoir; là, ayant l'assurance que nul importun ne viendrait faire un détestable trio du duo le plus joli du monde, nous nous mîmes dans l'état, que les peintres nomment de pure nature: tout mon costume plié, roulé, fut jeté sur le

ciel du lit, et moi, voluptueusement étendu dedans, je passai trois heures comme on en passe rarement en ce bas monde.

Une heure du matin venait de sonner quand de forts vilains coups de marteau viennent ébranler la porte de la maison, réveiller les dormeurs et nous plonger dans une mortelle inquiétude. Qui ce peut-être ? Pourquoi vient-on ainsi troubler le plus doux sommeil? Hélas! notre incertitude disparut, bientôt le bruit des voix parvenant jusqu'à nous, nous apprit que M. de Norcé, faussant la promesse qu'il avait faite de ne reparaître que le lendemain, arrivait à l'instant même ; il nous fallut prendre une prompte décision, car Apollonie ne doutait pas que Céleste reviendrait passer le reste de la nuit avec elle.

PHILIPPE.

Où donc irai-je ?

APOLLONIE.

Sur ce balcon, je vais t'y enfermer un moment, et dès que ma sœur se sera endormie, je te rendrai la liberté, tu sortiras par le petit escalier.

PHILIPPE.

Soit ; mais que je ne reste pas longtemps à humer ainsi le grand air !

Cependant la maison était déjà en rumeur, on s'approchait de la chambre où j'étais, il

de fortes envies de me mordre; je connus l'étendue de ce nouveau péril, me voilà me jetant à genoux, mon visage à la hauteur du museau de l'animal, le haranguant de mon mieux, lui faisant des civilités, lui parlant d'une manière toute gentille pour m'en faire reconnaître; au bout de dix minutes, j'en vins à bout; n'ayant plus rien à redouter, je gagne la porte de la rue, je l'ouvre, non sans quelques efforts, et me voilà chez moi. Ce n'était rien encore, mon impatience ne me permet point de m'apercevoir de la bizarrerie de mon équipage, je heurte à renverser le portail, le concierge longtemps endormi, me fit encore attendre, il paraît, il ouvre, je m'élance, je le pousse, il me voit, il me prend pour un voleur, pour un fantôme; il se met à pousser des cris sans pareils, il me poursuit; plus leste que lui, je lui échappe et parviens dans mon lit. L'alarme était néanmoins donnée, tout le château accourt aux clameurs du concierge, on écoute son rapport: il a vu, dit-il, passer un spectre qui avait trente toises de hauteur, il courait comme un lièvre. On va, on vient, on ne le trouve pas, on n'ose point m'éveiller pour me raconter une histoire pareille; mais le jour d'après, mon valet de chambre, Robert, ne me laissa rien ignorer de cette merveilleuse apparition.



LETTRE XXIII.

PAUL à EMILIEN.

Que viens-je d'apprendre? qu'ai-je lu? et que me faut-il croire? O! Emilien, faut-il que parmi nous il se trouve des traîtres! j'ai de la peine à me faire à ce qu'il faut cependant que je te redise : quelle est la personne que tu penses être la plus acharnée à ta perte? c'est Philippe, vas-tu me répondre; non, ce n'est point lui. Léopold? encore moins; qui donc ce peut-il être? tu ne devines pas, tu ne pourrais le faire : apprends donc que la tendre, la sensible, la philosophe Clotilde, est celle qui a résolu ta mort. Tu vas te récrier, me dire que la chose est impossible, que je me trompe. Eh bien, pour t'ôter les doutes qui pourraient s'élever

dans ton âme, à la nouvelle de cette perfidie sans exemple, je t'envoie par un émissaire sûr, la lettre que madame Derfeil a écrite à son amie Justine R., et que j'ai par hasard surprise chez cette dernière.

Tu sais que depuis quelque temps Justine m'a offert un asile, c'est le seul qui puisse me soustraire au vigilant Léopold. Revenons à ma découverte; que dis-tu, que faut-il faire? Ne laisse point Clotilde t'approcher, repousse les mets qu'elle pourrait t'envoyer; surtout de la dissimulation; je n'imagine pas que tu doives encore éclater avec elle; ménage-la, elle pourrait encore te perdre. Veux-tu te venger sur l'heure? mon bras est prêt.

Adieu; je suis à toi, à la mort comme à la vie.





LETTRE XXIV.

EMILIEN à PAUL.



rage ! ô damnation ! Paul, que m'as-tu appris ? non, je doute encore, quoique je sois convaincu ; misérable femme ! elle ne sait donc pas combien il est redoutable de nous trahir ! Sans défiance, j'aurais reçu tout ce qu'elle m'eût envoyé ; déjà par son abominable adresse, elle a su si bien m'enlacer, que j'ai remis entre ses mains tout ce qui eût pu la perdre, et tout ce qui me perdait moi-même, si elle voulait le divulguer. Non ! il ne sera pas dit qu'Emilien soit mort sans vengeance ; accours, Paul, toi le seul ami qui me reste, accours m'arracher de cet infernal cachot : une fois libre, tremblez tous, malheureux que je déteste ! toi surtout maintenant, Clotilde, toi surtout, tu dois me craindre cent fois davantage !.... Oui ! tu ne sur-

vivras pas à ce d'Oransai qu'adore toujours ton âme parjure. Tu veux ma mort, tu crois qu'elle t'est nécessaire, la tienne me devient un besoin.

Paul, mon procès continue à s'instruire ; je dois tout redouter de son issue, un incident le retarde, on a eu besoin des dépositions de Léopold, on ne l'a trouvé nulle part, on croit même qu'il a quitté Nantes pour très longtemps. Saurais-tu vers quel lieu il a dirigé sa course ? son absence nous laissera-t-elle les maîtres de la vie de ceux que Léopold protège ? Instruis-moi de tout, surtout délivre-moi d'ici ; je tremble d'être la victime d'une justice secrète ; je suis du nombre de ces hommes qu'il est dangereux d'immoler avec trop d'éclat : ainsi je dois frémir chaque fois que s'ouvre la porte de la sombre demeure, j'y vois des choses qui me font horreur. D'où vient, Paul, que nous, qui ne croyons à rien de ce que croit le vulgaire, nous conservons cependant de puériles idées, qui viennent souvent nous désespérer ? Pourquoi mon imagination affaiblie donne-t-elle naissance à ces fantômes affreux que je vois errer dans la nuit ? le sang coule de leur blessure, leur visage me retrace les mille victimes que j'ai immolées à la constitution !... Ces apparitions sinistres ne sont que l'ouvrage d'un cerveau fatigué ; car, n'est-il pas vrai, Paul, que notre âme n'est point immortelle ? que cet esprit qui nous anime

meurt avec nous? s'il meurt, il ne peut donc point se reproduire sous des formes effrayantes, nos sens sont fascinés; oui, le néant nous à donné l'être, le néant nous reprend quand la machine est épuisée. Oui, oui, tout le reste n'est que fable, que puérilité!... Paul, que deviendrions-nous, si l'âme était immortelle!...



LETTRE XXV.

CHARLES DE MERCOURT à PHILIPPE D'ORANSAI.

UN crime a sauvé un coupable. Emilien s'est évadé des prisons de Nantes; le malheureux geôlier a été trouvé percé de coups. Hâte-toi, mon Philippe, de quitter M..... ta présence est nécessaire à Nantes; viens rassurer tes amis qui ne peuvent te voir loin d'eux exposé aux nouveaux forfaits d'un monstre aigri, sans doute, par ses fers; qu'une bravoure malentendue ne te retienne point. Viens, Philippe; ne balance pas à te rendre auprès d'un ami auquel tu es plus cher que la vie. Oui, d'Oransai, Charles te croit nécessaire à son bonheur; trop longtemps tu l'as privé du plaisir de te voir; accorde-le-lui

lorsqu'il te le demande. Quelques changements se sont effectués pendant ton absence; la céleste Laure de Montalbain a pris un époux par raison; ta petite Euphrosine s'est enfuie avec son amant, au grand scandale public, et l'a épousé. Ce qui me semble plus sot, Eudoxie de Norris a serré pareillement les nœuds du plus tendre hymen, et monsieur Adelphe de Melclar roucoule toujours auprès de madame Derfeil, qui, à mon grand étonnement, lui tient la bride haute, et qui de plus mène une conduite exemplaire, dont tout le monde est édifié. Reviens donc pour rire avec nous; sans toi les cercles sont insipides. Philippe, on ne peut plus se passer de toi lorsqu'on t'a une fois connu.



LETTRE XXVI.

PHILIPPE D'ORANSAI À MAXIME DE VERSEUIL.

OUI, Maxime, j'ai rempli mon devoir, mon père est vengé, et ma vie désormais doit être la récompense de l'action que je viens de faire ; que dorénavant Emilien cherche encore ma perte, je le braverai, car je ne puis pas croire que le ciel veuille ma perte ; il est, je pense, nécessaire de te détailler les scènes dont j'ai été le premier comme le plus terrible acteur.

Une lettre alarmante de mon bon Charles de Mercourt m'avait annoncé que, par quelque machination infâme, on m'exhortait à revenir à Nantes, on m'en suppliait au nom de l'amitié, on me faisait craindre quelque nouvelle tentative de mon lâche ennemi ; que te dirai-je ?

poussé du désir de revoir des amis qui me sont chers, frappé surtout de l'aventure surnaturelle dont je t'ai entretenu dans ma dernière lettre, tout me décida ; après avoir fait de tendres adieux à Apollonie, ainsi qu'à ses rivales Pauline, Héloïse, Cyprienne, Anastasie [1]), après leur avoir donné l'assurance d'un prompt retour, je m'éloignai avec un vif regret d'un lieu où j'avais passé des moments bien agréables.

Par une bizarrerie qui m'étonne moi-même, je ne voulus point faire la route dans ma berline, quoique je l'eusse fait venir à dessein de Nantes ; j'enfourchai un cheval d'humeur assez pacifique. Je me fais escorter de Robert, et nous voilà courant les grands chemins, et cherchant les aventures.

La chaleur de la journée avait été excessive, l'air était lourd, de gros nuages le couvraient, ils avaient fort mauvaise mine, j'espérais pourtant que ce ne serait qu'une menace d'orage, quand un éclair rapide, suivi d'un coup de tonnerre, fit crever les nuées en peu de minutes ; la pluie commença à tomber par torrents ; fort peu jaloux d'essuyer une pareille averse, nous pressâmes le pas de nos chevaux en les dirigeant vers un château que nous apercevions sur notre

1) Les lettres dans lesquelles il était question des avantures du vicomte Philippe, avec ces demoiselles, ne se sont pas retrouvées.

gauche ; la vitesse de nos *destriers*, secondant notre impatience, nous eûmes bientôt atteint le but. Je voulais garder l'incognito ; mais Robert prétendant qu'une telle mesure pourrait bien nous faire prendre pour des aventuriers, qu'alors nous courrions deux chances : d'abord, et la plus désagréable, celle d'essuyer un refus ; la seconde, si l'on nous accordait un asile, d'être, peut-être, relégués sans souper, dans un grenier ; ces justes craintes m'ayant ouvert les yeux, je laissai faire Robert qui, s'avançant près de la loge du concierge, lui parla ainsi :

«Mon ami, allez dire à vos maîtres que «M. le vicomte d'Oransai envoie son valet de «chambre pour demander un refuge pendant «l'orage qui éclate en ce moment.»

Comme le nom de d'Oransai est quelque peu connu dans ces contrées, dès que le domestique eut fait son message, je vis accourir vers moi un cavalier d'environ cinquante ans, possesseur d'un air noble et prévenant ; ce personnage m'accueillit avec toute la politesse imaginable, et me dit que M. de Montaigle était trop heureux de recevoir, dans son château, celui qui l'avait si vaillamment défendu dans les guerres de la Vendée. Je répondis à ce compliment flatteur du mieux qu'il me fut possible. Cependant M. de Montaigle me prenant par la main, me conduisit dans son salon ; du premier coup d'œil je remarquai

une jeune personne revêtue de ces attraits qui font tourner mille têtes et d'un tempérament qui rend bien faible pour ceux que l'on a blessés; la taille de mademoiselle Anaïs était parfaite, un peu trop forte, peut-être, mais n'en ayant que plus de charme; son œil noir possédait une expression inconcevable, c'était plus que du feu qui l'embrasait; la bouche d'Anaïs toujours entr'ouverte, annonçait l'étendue de ses désirs; l'émotion active de son sein, le coloris de ses joues, la blancheur de son teint, la noirceur de ses cheveux, une petite moustache bien légère qui sillonnait sa lèvre supérieure, tout se réunissait pour en faire l'un des plus agaçants minois qu'il fût possible de rencontrer.

Mon arrivée avait dérangé mademoiselle de Montaigle du piano qu'elle occupait; les premières cérémonies terminées, après que réciproquement nous nous fûmes examinés, je priai instamment la belle châtelaine de continuer son gracieux exercice.

«Je serais, ajoutai-je, au désespoir si ma «présence apportait quelque privation à la «société qui se trouve ici réunie.»

Car tu sauras, Maxime, qu'outre monsieur, madame, mademoiselle Montaigle, le salon renfermait de plus une quinzaine d'individus de l'un et de l'autre sexe. Sans faire les minauderies à la mode parmi les jeunes personnes qui ont des talents, la séduisante Anaïs se

replaça, elle préluda quelque temps, bientôt après mariant sa voix à l'instrument sonore, elle chanta un morceau charmant, un peu trop étourdi pour une jeune personne, mais qui joué avec un talent rare, électrisa toute l'assemblée; de longs, d'unanimes applaudissements apprirent à mademoiselle de Montaigle combien elle avait su nous plaire, et malgré qu'elle prêchât l'inconstance, c'était un sentiment qu'on ne savait point avoir auprès d'elle.

Pendant le temps qu'elle avait chanté, le ciel s'était découvert, la lune luisait doucement au travers des nuages passagers qui, quelquefois, interceptaient sa vaporeuse lumière; comme la pluie avait abattu la chaleur, on proposa une promenade dans le jardin, je saisis ce moment pour remercier M. de Montaigle sur sa généreuse hospitalité, et pour faire ma retraite; mais on ne voulut point me le permettre. «Nous ne souffrirons pas, me dit-on, que vous «nous quittiez aussi vite, restez avec nous; si «votre voyage est si pressé, vous vous éloignerez «demain matin; mais pour aujourd'hui vous «ne pouvez parler de retraite.» Vaincu par ces instances réitérées, surtout retenu par le regard d'Anaïs, je consentis à prendre part à la promenade qui allait se faire; et, sans m'en apercevoir, j'offris ma main à mademoiselle de Montaigle. En vérité, me dit-elle, je ne devrais point la prendre.

PHILIPPE.

Par quel crime aurais-je mérité une pareille défaveur ?

ANAÏS.

N'avez-vous point voulu nous quitter aussi brusquement ?

PHILIPPE.

J'ai eu sans doute un grand tort; mais la faute ne vous appartient-elle pas un peu ?

ANAÏS.

Expliquez-vous ?

PHILIPPE.

Vous avez mis tant de chaleur à célébrer l'inconstance, qu'il faut croire que vous la chérissez beaucoup, et ceux que pourraient éblouir vos charmes, s'il leur reste encore un peu de raison, doivent s'enfuir après vous avoir entendue, puisqu'ils perdent à jamais la douce espérance de pouvoir vous fixer.

ANAÏS.

Le bruit de la galanterie du vicomte d'Oransai était parvenu jusqu'à moi, ainsi je ne puis être surprise de l'adresse avec laquelle il veut colorer son tort.

PHILIPPE.

Vous ne protestez cependant pas contre le reproche que j'ai osé vous faire.

ANAÏS.

Lorsqu'on est franche on s'avoue coupable.

PHILIPPE.

Vous êtes donc inconstante?

ANAÏS.

Mais, dites-moi, êtes-vous plus fidèle?

PHILIPPE.

Vous récriminez vos erreurs; quoi! parce que j'ai pu être volage, pensez-vous qu'il ne fût point facile de m'enchaîner? Si j'ai changé quelquefois, c'était dans le dessein de chercher la femme qui doit m'attacher sans retour à son char.

ANAÏS.

Voilà les propos de tous ceux qui nous essemblent : j'ai vingt ans, j'ai aimé plusieurs ois, j'ai connu tout le danger d'une constante tendresse; j'ai vu parjurer des serments qu'on avait promis de tenir jusqu'à la mort; j'ai vu les êtres fidèles fort à plaindre; j'ai vu les inconstants toujours joyeux; je me suis alors rangée sous leurs bannières, et je ne les abandonnerai plus.

PHILIPPE.

Vous serez constante à l'inconstance; ainsi il faut perdre le doux espoir de vous inspirer une flamme durable.



ANAÏS.

Qui voudrait s'en charger?

PHILIPPE.

Le mortel que vous refuseriez peut-être.

ANAÏS.

Il faudrait au moins le connaître; serait-ce vous, par hasard, M. Philippe? Un amour aussi subit est sujet à s'évanouir de même.

PHILIPPE.

Vous cherchez à vous jouer de moi.

ANAÏS.

Vous a-t-on dit qu'on vous refusât?

PHILIPPE.

Si l'on me faisait entendre autre chose...

ANAÏS.

Votre innocence vous empêcherait-elle de devenir.....

PHILIPPE.

Ah! charmante Anaïs!

Je disais, et protégé par un énorme myrte, derrière lequel nous nous étions assis, j'approchai ma bouche de celle de la jolie volage; elles se caressèrent pendant quelques

minutes: l'ombre nous favorisait, les groupes de promeneurs n'étaient point assez rapprochés pour nous donner des craintes; un banc se présente à moi....... Anaïs n'en était point à sa première folie; je dois le dire, elle m'a fait goûter des plaisirs que j'ignorais.

Je ne te communiquerai point les sévères réflexions que m'a fait naître sa prodigieuse facilité; j'ai reconnu dans cette personne le danger d'une vie de campagne, celui d'une fausse éducation, et par-dessus tout, l'effervescence inimaginable du plus emporté tempérament. Anaïs n'a point voulu que le jardin fût le seul théâtre de nos transports; elle a su, après souper, me donner une chambre voisine de la sienne; quand le commode Morphée est venu réunir sous son empire les habitants de ce château, à pas de loup je me suis rendu vers le lieu où j'étais attendu avec quelque impatience. Quelle nuit, Maxime! j'en conserverai longtemps le souvenir. Après mille et mille sacrifices au plus enivrant des dieux, Anaïs et moi nous nous sommes livrés à un sommeil nécessaire. Des songes voluptueux sont d'abord venus m'assaillir: j'ai vu m'apparaître l'une après l'autre toutes les beautés qui ont paré mon front d'une guirlande amoureuse; je souriais à mon bonheur passé, j'errais au milieu des bocages de roses quand, insensiblement, ces brillantes rêveries se sont affaiblies; d'autres objets ont pris leur



place, objets incertains, mais tristes présages de quelque événement sinistre : j'ai vu des piques, des bonnets rouges, des instruments de mort ; j'ai vu le sang couler ; une fumée épaisse est venue m'environner ; alors j'ai senti une main glacée se poser sur mon front ; le froid qu'elle m'a occasionné à été si grand, que je me suis réveillé en sursaut. Qu'ai-je vu, Maxime ! est-ce une illusion ! Debout auprès du lit dans lequel je reposais avec Anaïs, j'ai aperçu avec effroi une ombre silencieuse, et dont les traits.... Maxime, c'était mon père ! ! ! A son aspect, un cri épouvantable m'est échappé ; je me suis précipité de la couche vers le fantôme ; mais lui s'est évanoui en me disant, d'une voix lugubre : *Vengeance ! !* Eveillé par le cri que j'avais poussé, Anaïs est accourue ; elle m'a demandé la cause de la terreur qui respirait dans mes yeux : je n'ai su que lui dire. J'ai parlé d'un songe, elle a voulu me le faire oublier dans ses bras. Je n'ai pu m'y résoudre, j'ai promptement regagné ma chambre ; le jour commençait à luire, j'ai ouvert ma fenêtre et me suis mis profondément à réfléchir.

Voilà la troisième fois que cette ombre chérie se présente à moi, ses apparitions se sont trop multipliées pour n'être que le jeu de mon imagination ; il est donc des causes qui font franchir aux âmes les barrières qui les séparent de ce monde, elles errent donc quelquefois

autour de nous..... Grand Dieu! pourquoi ne sommes-nous point plus vertueux, quand de tels prodiges frappent notre vue. C'est au moment où je trahissais les droits de l'hospitalité, que j'ai revu mon père... Etait-ce ainsi qu'il devait me retrouver? Ah! Maxime, pourquoi n'ai-je jamais tenu les solides promesses que je me suis faites à moi-même? quel penchant irrésistible me pousse dans une route qui ne peut que me conduire à ma perte? Philippe ne changeras-tu pas, ne veux-tu pas te rendre digne d'Honorée? Oui, il faut que sans retour, je renonce à de faciles plaisirs qui tôt ou tard me précipiteront dans une épouvantable série de malheurs. Reviens vers moi, sagesse que j'ai trop longtemps méprisée, viens me conduire au bonheur, il n'existe point dans les passions.

Tandis que je faisais ces réflexions morales, il m'est venu dans la pensée d'aller parcourir le jardin au moment où l'aurore l'éclairait de ses premiers rayons. J'ai pris mon épée qui ne me quitte point, et pour cause; franchissant les degrés du grand escalier, je me suis rendu sur la terrasse; insensiblement j'ai porté mes pas plus loin; je suis entré dans le parc, et suivant le cours d'un ruisseau qui le baigne, je me suis trouvé devant une petite porte qui conduisait dans la campagne; poussé par je ne sais quel sentiment, je l'ai ouverte, et me voilà courant les champs; non loin du bois

il était une grosse touffe de jeunes chênes, vers lesquels je me suis dirigé : de loin j'ai aperçu deux hommes vêtus en militaires : craignant de les déranger, ne voulant pas leur faire un salut qui me contrariait, j'allais prendre à gauche, quand un de ces individus se relevant, j'ai reconnu Emilien, je n'ai plus voulu me retirer : oubliant le danger que je courais en m'approchant de mon ennemi, je me suis précipité vers lui. A mon aspect le lâche s'est enfui, a sauté sur son cheval, et m'a laissé ainsi que son compagnon singulièrement étonnés de sa disparition soudaine. Je m'avançais toujours mais mon étonnement à fait place à un sentiment plus impétueux, lorsque dans l'ami d'Emilien, j'ai pu contempler un homme que depuis bien des années j'ai cherché sans succès, un vil scélérat, celui auquel je ne pardonnerai jamais, en un mot, le président du tribunal révolutionnaire qui prononça la condamnation de mon père !... O ! Maxime ! quelle rage, quelle satisfaction me saisirent tout à la fois ! je compris alors pourquoi l'ombre paternelle m'était naguère apparue ; je vis qu'elle m'avait conduit au lieu qui devait être le témoin de la vengeance ; je remerciai le ciel d'avoir armé mon ennemi. Pour lui, surpris de mon immobilité, de la fureur qui étincelait dans mon regard, il ne savait que penser et que faire ; il avait alors quarante-quatre ans, la pâleur de la réprobation siégeait sur

— Que vois-je ! s'écria mon adversaire.

— Ta victime, lui répondis-je, qui vient être témoin de ton châtiment. J'achevais, et trois fois mon glaive enfoncé dans sa gorge lui coupa la parole et lui arracha la vie. Je n'éprouvais point après cette action le frémissement qui suit toujours un duel, je sentis au contraire que j'étais moins coupable, puisque j'avais vengé mon père.

Ne voulant point cependant être surpris auprès du corps du monstre, je m'éloignai sans retard, et je regagnai le château. Tout le monde y dormait encore ; ainsi je pus sans être aperçu me rendre dans ma chambre. Je n'y fus pas longtemps M. de Montaigle vint me rejoindre, bientôt toute la compagnie se rassembla. Anaïs parut les yeux baissés, encore humides ; elle me sourit, moi-même je cherchai à causer avec quelque gaîté, voulant déguiser mon trouble, je parvins à réussir. Enfin après avoir renouvelé mes remercîments, je partis d'un lieu qui me laissera des pensées bien profondes. J'arrivai à Nantes, je fus reçu avec transport par l'amitié, et dans ma première lettre, je me propose de te raconter ce qui m'a frappé davantage dans tout ce que j'ai revu.





LETTRE XXVII

EMILIEN A PAUL.

RME-TOI de courage, prépare de nouvelles embûches pour exterminer d'Oransai; nous avons une nouvelle attaque à lui faire expier : apprends, ami, que ton ami, le vigoureux républicain D...est tombé sous les coups de notre éternel ennemi; Philippe l'a rencontré, l'a immolé avant que j'aie pu venir à son secours. Immédiatement après mon évasion, nous nous séparâmes comme tu le sais; tu revins chez Justine R...., et moi je fus ailleurs chercher une retraite, qui ne permît pas que nous fussions découverts ensemble. L'ancien président du tribunal révolutionnaire m'accueillit à bras ouverts; il me promit sûreté, protection; bientôt même faisant plus, se rappelant les menaces de Phillippe contre lui, il se résolut à entrer dans nos projets. Charmé d'a-

voir pu nous lier un personnage d'une telle importance, je lui communiquai le plan que j'avais formé pour nous défaire de celui dont la vie nous est odieuse. Il s'agissait d'aller se placer sur le chemin de Nantes, lorsque Philippe y passerait, suivi d'un seul domestique; je ne doutais pas que nous deux escortés de la douzaine de braves que nous avons sous nos ordres, nous ne vinssions à bout du fanatique Vendéen: D.... accepte. Nous nous rassemblons à l'endroit désigné; mais un orage épouvantable nous disperse. Philippe suspend sa marche, s'arrête même au château de monsieur de Montaigle, tandis que nous, nous sommes contraints de passer la nuit sous des arbres. Sur le matin nous nous éloignons de nos gens, nous allons auprès du château pour épier la sortie de Philippe; fatale résolution! Depuis longtemps nous nous reposions sous quelques arbres, lorsque d'Oransai a paru; il m'a si fort épouvanté, que, regagnant mon cheval, je me suis enfui en toute hâte vers nos amis; D... n'a point pu me suivre, j'ignore ce qui s'est passé; mais à mon retour, lorsque nous sommes arrivés en force, D... était couché sur la terre, percé de plusieurs coups d'épée, et mort depuis quelque temps. Quelle puissance, quelle cause inexplicable soutient ce jeune homme! Léopold pourtant n'était pas auprès de lui; il a donc vaincu seul. O Paul! qu'il est nécessaire pour nous que ce jeune homme

disparaisse du monde! s'il vit, nous périssons. Qu'une vaine pitié ne nous arrête pas; que dis-je? nous ne sommes pas des femmes timides. Les Clotilde peuvent retenir leurs bras prêts à frapper leurs amants; mais nous, nous sommes des hommes, et des hommes redoutables, ainsi que vindicatifs. Crois-tu qu'il faille se hâter de porter les derniers coups? ne devons-nous pas attendre afin de nous assurer de la disparition certaine de Léopold? Si, comme tu le crois, il a péri, notre succès est certain; mais peut-il cesser de vivre? ce mystérieux personnage n'est-il pas aussi vieux..... Allons, me voilà reprenant les contes dont j'ai ri tant de fois; Léopold est tout simplement un fourbe plus adroit et plus puissant que nous.



CHAPITRE X.

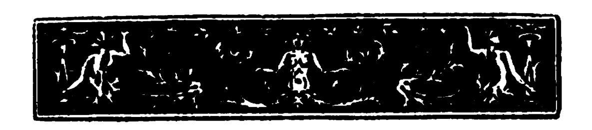
LE C.... BATTU ET CONTENT.

LETTRE XXVIII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

PENDANT mon absence, les diverses sociétés de Nantes ont plusieurs fois changé de face; j'ai perdu presque toutes les jeunes beautés qui me séduisirent; il me prend fantaisie de t'apprendre leur sort, peut-être te plaira-t-il de le savoir. Euphrosine, mes premières solides amours, couronnant enfin la constance du maussade amant, a voulu, par manière sentimentale, courir les aventures avec lui; ils sont partis ensemble; madame de Closange a poussé les hauts cris, enfin il a fallu s'apaiser et consentir au mariage qui s'est fait sous de fâcheux auspices. Mademoiselle Sophie sèche sur pied dans l'attente d'un hymen qui n'arrive point; elle a

eu quelques aventures un peu obscures qui ont contraint le papa à la reléguer dans un couvent dont elle n'est sortie que depuis quelques semaines : je l'ai revue sans que sa présence vînt rallumer des feux qu'elle n'alluma qn'un moment. Eudoxie de Norris, toujours jolie, a donné dans une réforme peu croyable : elle n'est pas dévote, la chose lui serait impossible, mais elle est devenue savante, et voilà qu'un chacun la fuit avec autant d'empressement qu'on en mettait autrefois à se rapprocher d'elle. Laure de Montalbain s'est mariée; elle a bien fait pour mon repos, pour le sien, comme pour celui d'Honorée. Jenni, sa charmante sœur, est encore demoiselle, toujours espiègle, toujours enchaînante, tandis que son cœur ne veut jamais se rendre. Les deux campagnardes Rosette et Sylvie après avoir passé de main en main, sont aujourd'hui dans une solitude déplorable. Célie n'est plus, la mort l'a frappée subitement, et son trépas a si fort épouvanté Adeline, que celle-ci a renoncé au théâtre, et s'est jetée dans les bras d'un pieux confesseur. Pour ma petite Célénie, elle est partie; maintenant les Bordelais possèdent ses charmes. Me voilà par conséquent entièrement délaissé; si maintenant le ciel ne vient à mon secours, je crois que je périrai d'ennui; le destin m'en préserve!



LETTRE XXIX.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

'AVAIS promis de ne plus briguer de conquêtes, de m'arranger à devenir raisonnable ; hélas ! ma tête s'opposera toujours à mes bonnes résolutions. Me voilà engagé de nouveau dans une aventure qui ne peut avoir que de fort agréables suites, quoique pourtant l'amitié y soit un peu compromise. Ecoute, et ne me fais point part de tes réflexions.

Hier, dimanche, après avoir passé une partie de la matinée chez Charles de Mercourt, nous sortîmes ensemble dans la sainte résolution d'aller remplir nos devoirs religieux ; nous entrons dans la cathédrale de Saint-Pierre. L'assemblée était superbe ; les jeunes gens, nombreux ; les femmes très élégantes : je te jure que ce ne laissait pas de former un beau

coup d'œil. Le hasard nous place auprès d'une dame âgée, dont l'énorme voile, le gros livre doré sur tranche nous annoncent la vaste dévotion. A ses côtés, sous un vaste chapeau de velours noir, se cachait la plus jolie figure que le temple renfermait : la beauté de cette jeune personne frappe en même temps Charles et moi.

«Comment trouves-tu cette figure?»

— «Céleste! me répondit-il; je sens qu'il «ne m'en coûterait pas beaucoup pour l'aimer à la folie.

— «Touche-là, Charles; je t'en dis de même.»

— «En vérité!»

— «Sur mon honneur!»

— «Eh! bien, amis rivaux, essayons tous «les deux de lui plaire, et le plus heureux de nous...»

— «Engagera son ami à se consoler.» Nous disons. Notre marché conclu, nous nous préparions à chercher les moyens de lier connaissance, lorsqu'un événement imprévu applanit presque toutes les difficultés. La chaleur était excessive; la vieille dame ne put y résister; elle s'évanouit. Nous volons à son secours. Nous l'emportons chez madame de Montalbain, tante de Charles, qui connaissait la dame malade. Là, nos flacons sont offerts; bientôt les soins que l'on prend de madame de Téligni (c'était son nom) parviennent à lui rendre l'usage de ses sens. Madame de Montalbain assure que

la promenade doit lui faire du bien; elle accepte par complaisance, nous remercie de nos attentions. Sa nièce ne nous dit rien; mais ses beaux yeux se tournèrent vers nous, et nos cœurs prétendirent que ses remercîments valaient bien ceux de sa tante; cependant nous sortons. Jenni, cousine de Charles, s'empare de son bras; j'offre le mien à mademoiselle Mathilde (c'était son mon) : elle accepte. Ma main tremble, celle de Mathilde frémit aussi; cette belle rougit; nos bouches s'ouvrent, et le mot intéressant, *la journée est superbe*, nous échappe à tous les deux en même temps. Tu dois rire, Maxime, de ton féal ami; mais arrête-toi : le premier tour de promenade va rétablir ma réputation, et prouver à mademoiselle de Téligni que je sais parler quelquefois. Une femme d'une riche taille, parée comme un autel, passe auprès de nous; elle nous fournit le premier aliment à la conversation, qui s'engagea de la manière suivante :

MATHILDE.

Voilà une magnifique femme; sa tournure semble commander le respect.

PHILIPPE.

Mais elle serait bien fâchée qu'on eût pour elle ce respect qui devrait être l'apanage des personnes de son sexe. Sa parure lui coûte des sommes énormes, et madame d'Erville

n'a pas une obole; elle joue avec fureur et ne paie pas ses créanciers; elle a une loge à la comédie, et ses enfants manquent de pain : comment peut-elle donc faire, me demanderez-vous? Ah! mademoiselle, elle a un grand secours dans elle-même. Il est malheureusement trop vrai que la pauvreté, apanage ordinaire de la vertu, l'est rarement du vice. Voyez à ses côtés ce jeune homme qui lui donne le bras; il est fier de lui plaire; il vient de payer d'une superbe paire de girandoles le plaisir de s'afficher avec une femme.... tandis que cet épais financier, caché dans la foule, calcule encore avec douleur le prix de la voiture qu'il a offerte à la même divinité!

MATHILDE.

Elle serait bien reconnaissante de vos bontés, si elle pouvait écouter l'éloge que vous faites d'elle.

PHILIPPE.

Elle pourrait se plaindre de ma médisance, mais elle ne pourrait m'accuser de calomnie. Mais rangeons-nous, laissons passer ce colosse, qui joint au corps d'Hercule la tête d'Antinoüs et la bêtise de Midas, qui joue, perd, se laisse duper par air, qui est la dupe de tout le monde, dans l'espérance qu'on dira : C'est un seigneur! tandis qu'on se contente de dire, c'est un sot : il se lève machinale-

ment, il agit de même, et se couche le plus tôt possible pour se débarrasser plus tôt du poids de son existence, dont il est lui-même fatigué.

MATHILDE.

Quelle méchanceté !

PHILIPPE.

Ah ! dites plutôt, quelle vérité de portrait ! On m'a toujours dit que je peignais avec assez de ressemblance. Par exemple, pouvez-vous voir cette belle dont la tête porte la céleste expression d'une madone ? qui pourrait ne pas croire que l'âme la plus pure habite sous cette enveloppe ? Eh ! bien, sans être calomniateur, il serait possible de dire....

MATHILDE.

Ah ! de grâce, terminez; je n'aime point d'entendre déchirer les femmes : oubliez-vous que leur sexe est le mien ?

PHILIPPE.

Il faudrait que j'en fusse moi-même pour l'oublier.

MATHILDE.

Les compliments ne trouvent pas plus de grâce auprès de moi, que les méchancetés.

PHILIPPE.

Vous ordonnez donc le silence à ceux qui vous entourent?

MATHILDE.

Encore!

PHILIPPE.

Toujours.

MATHILDE, *après un moment de silence.*

Je ne sais quelle cause a pu donner naissance à cette manie qu'ont les hommes, d'accabler d'éloges exagérés les femmes qu'ils voyent pour la première fois; il faut qu'ils aient une extrême opinion de notre faiblesse, pour se permettre d'imaginer que quelques compliments doivent nous prévenir en leur faveur.

J'allais répondre à cette attaque, lorsque Charles de Mercourt, qui brûlait du désir de causer aussi avec la belle Mathilde, s'approcha, suivi de sa cousine. La conversation devint alors générale; je cherchais toujours à me faire distinguer, soit par mes opinions, soit par mes épigrammes. Plus d'une fois je vis Mathilde sourire à mes propos; j'espérais alors, mais l'instant d'après je la voyais traiter Charles avec une affabilité qui me désespérait. Nous continuâmes longtemps à nous promener, enfin madame de Téligni donna le signal de la retraite; plus heureux que Charles, je ramenais

chez elle la belle qui nous charmait tous les deux; pour lui, il ne put abandonner madame de Montalbain. Nous nous séparâmes après que je lui eus fait promettre de venir partager mon dîner. Madame de Téligni souffrait encore, aussi elle ne parlait que rarement. Mathilde n'ouvrait point la bouche; je regardais les passants: nous étions dans ces dispositions lorsque nous arrivâmes à l'hôtel de Téligni; là je laissai ces dames après en avoir reçu les remercîments d'usage.

Je revins chez moi: l'impatient Charles était déjà à m'attendre. «Vicomte, me dit-il, le sort »t'a favorisé: heureux mortel! je tremble d'avoir »à recevoir de toi des consolations».

— «Ami, lui répondis-je, mon bonheur «n'est point aussi grand que ton imagination «te le présente; crois-moi, nous sommes tous «deux au même point; oui, la balance de la «fortune vacillera bien des fois, avant qu'un «de nous deux l'emporte définitivement sur l'autre».

Pendant tout le temps de notre repas, nous ne parlâmes que de Mathilde. Charles me quittait en me promettant de me revoir chez madame de Ternadek, qui ce soir-la réunissait dans sa maison une société nombreuse; mon dessein était de m'y rendre de bonne heure; mais un incident assez bizarre m'en empêcha.

Il avait fait très chaud toute la journeé, l'air était chargé, les nuages s'amoncelaient;

je me décidai à sortir malgré les apparences de l'orage, dans l'intention d'aller faire une visite de politesse à Madame de Nelsor. Je marchais assez vite quand un coup de tonnerre épouvantable se fait entendre, il déchire la nue, en un instant je suis environné de feu et couvert d'eau; je cherchai promptement un asile, la maison de madame de Closange était à quelques pas de moi; je franchis la distance qui m'en séparait, me voilà montant les degrés, frappant à la porte de l'appartement, ne trouvant personne, m'introduisant, et parvenant enfin jusque dans la chambre de la toute jolie Ambroisine. Tu n'as jamais vu cette jeune personne, sœur cadette de cette charmante Euphrosine, avec laquelle aux premiers jours de mon adolescence nous avions échangé ce qu'il est si doux d'abandonner à l'objet qu'on aime.

Ambroisine est vraiment jolie, ses cheveux blonds sont de la couleur la plus agréable, ils tombent avec profusion sur ses blanches épaules; plus souvent les nattant avec art, elle les attache avec goût par un peigne d'une élégante forme : elle n'est point grande, mais sa taille est pleine de grâce, quoique les formes en soient peut-être trop prononcées. La bouche d'Ambroisine est parée par des dents du plus pur ivoire, et surtout par un sourire dont le charme est inexprimable; ses yeux sont d'un noir très foncé, sa peau, son teint animés du plus éclatant coloris dont s'embel-

lit la jeunesse : elle a encore un très petit pied, une main parfaite, en un mot, Ambroisine n'aurait rien à désirer, si ses qualités morales répondaient à l'attrait de son physique; mais le revers de la médaille n'est point aussi digne d'éloge. Ambroisine est vive, parleuse, *tripotière*, c'est le mot, méchante à l'excès et par calcul, brûlante dans ses passions, sans cette retenue qui sied si bien à son sexe, bouffie de prétentions, sans usage du monde, impertinente par boutade, mais surtout d'une fausseté sans pareille.

Depuis que j'avais rompu sans retour avec sa sœur Euphrosine, j'avais fait très souvent ma cour à Ambroisine, qui tantôt m'accueillait, tantôt me repoussait, suivant que ses caprices le lui commandaient. Dans le fond pourtant, elle me voyait avec quelque intérêt : l'orage devait ce jour-là la contraindre à me voir avec tendresse.

Madame de Closange était à la campagne; les domestiques dispersés, enfin Ambroisine était seule; mon apparition lui fait pousser un léger cri; bientôt revenant de cette première frayeur : «O M. d'Oransai, me dit-elle, quelle «étoile favorable vous a conduit vers moi dans «ce moment affreux?»

PHILIPPE.

Ma bonne fortune, sans doute; mais quoi, vous tremblez?

AMBROISINE.

N'entendez-vous pas ce tonnerre qui m'épouvante au dernier point?

PHILIPPE.

Pendant un temps pareil il est dangereux d'établir des courants d'air.

AMBROISINE.

Ah! de grâce, fermez, fermez tout.

PHILIPPE, *après avoir par distraction, sans doute, mis le verrou aux premières portes.*

Maintenant nous voilà en sûreté.

AMBROISINE.

Je suis seule, absolument seule; imaginez-vous ma frayeur!

PHILIPPE.

La vue des éclairs la redouble peut-être.

AMBROISINE.

Assurément.

PHILIPPE.

Fermons donc les fenêtres comme j'ai fermé les portes; (tous les jours sont bouchés, l'obscurité est complète); mais où donc êtes-vous, belle Ambroisine?

AMBROISINE.

Auprès de mon lit; venez me rejoindre.

PHILIPPE.

M'y voilà!

AMBROISINE.

Ah ciel! (le tonnerre n'arrache point cette exclamation) ô Philippe! laissez-moi.

PHILIPPE.

Chère, aimable amie, ne m'avez-vous point ordonné de tout fermer?

AMBROISINE.

Ah!... oui... mais... non..., Philippe.

PHILIPPE.

Ambroisine... cède... (*ensemble*,) Ah!... oh!... quel éclair... quel délice... la foudre éclate... la pluie tombe à flots...

Nous disons, et l'usage de nos sens ne se retrouve que lorsque le ciel était redevenu serein; tout occupé de mon active conversation avec Ambroisine, nous ne nous apercevions pas que le temps s'écoulait. Tout à coup on heurte à la porte de l'appartement, de manière à paraître vouloir l'enfoncer; une voix se fait entendre, elle appelle sa sœur, c'était Euphrosine!... Que faire, il fallait nécessairement

lui ouvrir : je me jette dans un petit cabinet voisin, la porte en est fermée à clef, Ambroisine rajuste ce qu'avait dérangé la peur de l'orage, ensuite elle court ouvrir à sa sœur, elle la trouve toute éplorée.

AMBROISINE.

Qu'as-tu donc ?

EUPHROSINE.

Mon époux....

AMBROISINE.

Eh bien !

EUPHROSINE.

Est un monstre.

AMBROISINE.

Que dis-tu ?

EUPHROSINE.

Je viens de le rencontrer avec ma femme de chambre.

AMBROISINE.

Ah ! le scélérat !

EUPHROSINE.

Que je suis malheureuse ! mais devais-je aussi le préférer à Philippe ? (Je dois te pré-

venir, Maxime, qu'Ambroisine détestait l'époux de sa sœur et que cette haine donna bientôt la naissance à la scène dont je vais te donner les détails.)

AMBROISINE.

Voilà, ma bonne amie, où t'a conduite ta funeste prévention.

EUPHROSINE.

Je la pleurerai tous les jours.

AMBROISINE.

Il faut tirer vengeance de la conduite de ton odieux mari; mais qu'entends-je, c'est lui qui vient ici?

EUPHROSINE.

Je ne veux pas le voir.

AMBROISINE, *transportée de plaisir à l'idée qui la frappe subitement.*

Non, non, tu ne le verras pas; vite, entre dans ce cabinet, tu y trouveras la vengeance toute prête.

Euphrosine n'a point le temps de lui demander l'explication de ces paroles, la porte est ouverte, Euphrosine entre, frémit de surprise en me voyant, veut ressortir, mais la porte est refermée brusquement, tandis que Marcel, son époux, entre dans la chambre d'Ambroisine.

EUPHROSINE.

Se peut-il ! quoi ! Philippe ici ?

PHILIPPE, *avec le ton de l'ingénuité.*

Contraint par la pluie à chercher un asile, je suis monté chez votre sœur, elle m'a reçu avec bonté, vous avez heurté, elle a craint que ce ne fût un étranger ; pour la faire sortir d'embarras, je me suis blotti dans ce cabinet.

EUPHROSINE.

Aurais-je pu m'attendre à vous trouver en ce lieu ?

PHILIPPE.

J'y suis, aimable Euphrosine, tel que j'y fus autrefois, toujours vous aimant, toujours brûlant pour vos charmes.

EUPHROSINE.

Ah ! Phillippe ! ils ne sont plus, ces jours de mon bonheur.

PHILIPPE.

Ils peuvent renaître.

EUPHROSINE.

Laissez-moi, laissez-moi donc, vous dis-je ; mon ami, y pensez-vous ? quoi ! lorsque Marcel est aussi près ?

PHILIPPE.

N'avez-vous pas à le punir de sa perfidie?

EUPHROSINE.

Je n'oserais.

PHILIPPE.

Viens, ma séduisante Euphrosine, viens te reposer sur ce sopha.

Je dis, je la saisis dans mes bras, sa faible résistance ne fait que doubler mon ardeur; j'ai le soin de fermer le crochet de la porte, bientôt je retrouve mon Euphrosine telle que je l'avais trouvée jadis; mes transports deviennent les siens, mes caresses sont partagées, par trois fois j'épuisai le coupe purpurine des plaisir amoureux. Pendant ce temps l'inconcevable Ambroisine parlait ainsi à M. Marcel.

AMBROISINE.

C'est donc vous, monsieur?

MARCEL.

Chère sœur, où donc est ma femme?

AMBROISINE.

Votre femme? c'est sa suivante que vous voulez dire?

MARCEL.

Euphrosine vous aurait-elle déjà appris.....

AMBROISINE.

Mon infortunée sœur n'a rien de caché pour moi: je connais à fond, aujourd'hui, votre conduite que je soupçonnais depuis longtemps.

MARCEL.

Oui, je suis coupable, mais mon désespoir, mon repentir doivent me faire espérer mon pardon.

AMBROISINE.

Je ne pense point qu'Euphrosine y consente.

MARCEL.

Elle me sera peut-être moins défavorable que vous; où peut-elle être?

AMBROISINE.

Elle vient de sortir, sa tête était montée et bien disposée à vous punir de votre manque d'égards.

MARCEL.

Que pourrait-elle faire?

AMBROISINE.

Que sais-je! la conduite que vous avez tenue tantôt lui fournira quelques idées.

MARCEL.

Vous voudriez me faire entendre....

AMBROISINE.

Que vous serez puni par où vous avez péché.

MARCEL.

Y songez-vous ?

AMBROISINE.

Il vous sied bien de montrer du courroux lorsque vous êtes aussi criminel ! ma sœur est venue, elle a trouvé ici le vicomte d'Oransai, il est aimable, elle est en colère, il sont sortis....

MARCEL.

Sortis tout seuls.... ?

AMBROISINE.

Vous pouvez vous apercevoir que je ne les ai point accompagnés.

MARCEL.

Où donc ont-ils été ?

AMBROISINE.

Le vicomte avait sa voiture, je l'ai entendu dire à son cocher de sortir de la ville ; la nuit est obscure......

MARCEL, *tout hors de lui.*

Ah ! j'entends, une femme en fureur a écouté vos pernicieux conseils, vous l'avez livrée et vous avez la cruauté de me le dire ; mais sa-

vez-vous à quoi vous mènera cette odieuse conduite? A ma mort, à celle du vicomte, ainsi qu'au malheur éternel de votre sœur!

Il dit encore tout ce que la plus violente colère peut enfanter. Ambroisine riant à gorge déployée, la redoublait aussi par ses discours; enfin, au moment où Marcel éperdu, sortait de l'appartement, la fureur dans l'âme et brûlant du désir de me rencontrer, la folle de Closange l'arrêtant par le bras, «calmez-vous,» lui dit-elle.

MARCEL.

Le puis-je, après vos discours?

AMBROISINE.

Oui, Marcel, vous le pouvez encore.

MARCEL.

M'auriez-vous trompé?

AMBROISINE.

Infidèle! il fallait bien vous punir; allez cette vengeance est trop douce, vous eussiez mérité que ma sœur vous eût rendu la pareille; mais il n'en est rien. Elle est ici; elle pleure un ingrat qu'elle devrait haïr!

MARCEL.

O délire du bonheur!

AMBROISINE.

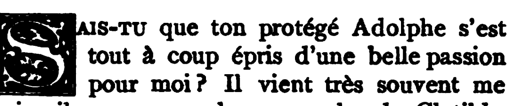
Venez, venez Euphrosine; que votre époux meure à vos genoux de repentir comme

de confusion. Elle dit, et gardant le plus cruel sérieux, elle ouvre la porte du cabinet! Euphrosine en sort avec précipitation; son époux est à ses pieds. Ambroisine le persifle, tandis que je me tiens à quatre pour ne pas éclater. Je te laisse à penser l'excès de notre surprise lorsque nos entendîmes le commencement de cette inimaginable conversation. Quoique dans mes bras Euphrosine se mourait de peur; quand elle parut, l'émotion du plaisir, celle de la crainte se confondaient sur son charmant visage. Le bon Marcel crut que ces signes étaient ceux du dépit; il implora son pardon, il cria merci : enfin on reçut ses excuses, et il reconduisit chez lui son épouse vengée, pendant que lui était c..., battu et content. Je te dépeindrai mal la gaîté d'Ambroisine et la mienne. Lorsque ce couple rapatrié se fut retiré, nous fîmes encore des folies; mais comme je voulais paraître à la soirée de madame de Ternadek, je me séparai de ma nouvelle amie, non sans nous être promis de nous revoir le plus souvent que nous pourrions. Il était tard lorsque j'arrivai chez madame de Ternadek. Imagine-toi, Maxime, l'étendue de ma surprise, lorsqu'en entrant dans le salon j'aperçus Charles de Mercourt, debout, devant une fenêtre, et causant avec la belle de Téligni... Ici je quitte la plume. Charles t'écrira demain sa conversation avec cette jeune personne, et puis je reprendrai ma narration.



LETTRE XXX.

Philippe d'Oransai à Maxime de Verseuil.



Sais-tu que ton protégé Adolphe s'est tout à coup épris d'une belle passion pour moi ? Il vient très souvent me voir, il ne cesse de me parler de Clotilde, dont il me paraît toujours épris ; cette femme lui portera malheur, elle ne peut pas l'aimer, elle veut, je gage, le perdre. Quant à Emilien, on n'en entend plus parler ; l'opinion publique est qu'il a quitté la France ; puisse-t-on dire vrai ! Il est un homme que je voudrais bien revoir, c'est cet inexplicable Léopold ; mais il a aussi, selon toute apparence, disparu sans retour ; il a manqué à la promesse qu'il m'avait faite de venir me retrouver à M... Je ne serai jamais content si je ne puis approfondir le mystère qui environne ce personnage. J'ai reçu l'autre jour une visite qui m'a causé une joie

extrême, c'était celle du général Hippolyte, comblé d'honneurs qu'il a mérités ; il possède, d'une façon particulière, la faveur du célèbre monarque sous lequel nous vivons (1). Hippolyte est comme tu sais, l'ami, le libérateur de ma cousine, mademoiselle de Barène ; je dois aussi la vie à cet excellent jeune homme, et je voudrais bien par mes actions lui témoigner ma reconnaissance, Hippolyte souhaiterait que je prisse du service : je le ferais bien, mais je ne veux point m'éloigner de Nantes avant d'avoir revu mon Honorée.

---

(1) Je n'ai point voulu parler de la journée du 18 brumaire ; je n'ai mêlé les récits historiques à mes mémoires, que lorsque je l'ai cru nécessaire.



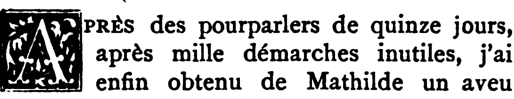


CHAPITRE XI.

LES ROMANCES ET LA VIEILLE GOUVERNANTE.

LETTRE XXXI.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.



APRÈS des pourparlers de quinze jours, après mille démarches inutiles, j'ai enfin obtenu de Mathilde un aveu sincère de ses sentiments : elle m'aime, elle me l'a juré ; ce n'est pas à cet aveu que je prétends m'arrêter : elle est dans ce moment au désespoir, elle vient de perdre sa tante qui lui a servi de mère. Comme elle n'a plus aucun parent qu'un oncle assez maussade, on a résolu de la marier sur-le-champ...... Mariage ! .... ce mot me fait frissonner ! Il te paraîtrait naturel que je fusse

l'époux, mais il n'en sera rien, je ne puis être qu'à Honorée. Ensuite, mademoiselle de Téligni est promise dès son bas âge à un monsieur qu'elle n'a jamais vu; il doit arriver dans un mois pour serrer avec elle les liens conjugaux; elle m'eût préféré peut-être. Sais-tu comment j'ai appris son amour pour moi? non. Eh bien! je vais te l'apprendre: sa tante venait de mourir depuis quelques semaines; Mathilde, vraiment peinée de cette mort, s'était retirée dans un jardin qu'elle possède aux portes de la ville, avec madame de Ternadek qui ne l'a point quittée dans ces douloureux moments. Sous le prétexte de voir mon ancienne amie, j'avais mes entrées en ce lieu, séjour de la beauté. Charles, quelque peu piqué du succès de son féal parent Philippe, avait renoncé à des prétentions qu'il ne pouvait plus garder; cependant il me semblait que sa retraite était bien prompte, car enfin de légères préférences ne voulaient rien dire; on ne m'avait point dit : Je vous aime; ainsi la balance ne penchait absolument pas de mon côté et le cruel se piqua malgré nos conventions. Je fis tout mon possible pour lui donner une meilleure opinion de lui-même: il m'embrassa en me répétant qu'il me cédait la place. Me voilà donc seul, tous les avantages étaient pour moi; quoique je visse avec quelque déplaisir la résolution de Charles, elle ne me désespéra pourtant pas. Un après-dîner, je partis donc dans



l'intention de faire une visite à Mme. de Ternadek. En arrivant, le portier me dit que cette dame était revenue à Nantes pour quelque affaire, qu'en s'éloignant, elle avait laissé l'ordre de prier les visites qui pourraient lui venir, de vouloir bien attendre son retour; je ne fus point fâché de cette disposition; je ne voulus point de prime abord demander mademoiselle de Téligni. Je descendis de ma voiture et suivis une femme de chambre qui vint m'ouvrir l'appartement de madame de Ternadek. Je restai environ une heure occupé à lire *les Provinciales* que je trouvai sur une table; ce livre inimitable m'intéressait extrêmement. Je riais aux dépens de la compagnie de Jésus, lorsque le son d'une harpe parvint jusqu'à moi: je me levai de dessus mon siège et je parcourus l'appartement pour apprendre d'où partaient les accords qui me charmaient; j'aperçus une porte d'une forme égale à celle de la boiserie d'un petit boudoir; je la poussai, elle me donna l'entrée dans une galerie revêtue de riches peintures; cette galerie renfermait plusieurs instruments de musique; au bout opposé à celui par lequel j'étais entré, il se trouvait une seconde porte dont je m'approchai; alors, regardant au travers le trou de la serrure, je reconnus Mathilde qui jouait quelques légères variations; j'allais me présenter devant elle, quand elle se mit à chanter une romance en ces termes :

ROMANCE.

Ah! dans ce jour où la tristesse,
Vient assiéger mon sombre cœur,
D'un seul nom la magique ivresse,
Parfois sait charmer ma langueur,
Celui que j'aime à son jeune âge
Est bien digne de me charmer :
Ses traits, son renom, son langage,
Tout en lui devrait enflammer.

On dit que son âme volage,
Trompe, et ne veut point se fixer
On dit qu'il ne fut jamais sage,
On dit qu'un mot peut le blesser;
Mais on dit aussi qu'il sait plaire.
Par son esprit, par sa gaîté;
De Mars, de l'enfant de Cythère,
Il est, dit-on, l'enfant gâté.

L'étourdi souvent se parjure,
Vient-on me dire tous les jours;
Il a causé mainte blessure,
Sans cesse il trahit ses amours;
N'importe, dans mon vain délire,
Je ne saurais lui résister;
Ah! si pour moi ton cœur soupire,
Philippe je veux t'écouter.

Transporté de joie, en écoutant une telle romance, je veux lui répondre; je me place à un piano qui se trouve auprès de moi et après un léger prélude, ma voix se fit entendre :

ROMANCE.

Il eut des torts, il fut volage,
Mais il ne te connaissait pas.
Ah ! désormais son cœur s'engage
A n'adorer que tes appas;
    Toujours fidèle
    Tu le verras,
    Mais point cruelle
    Tu ne seras.

Femme charmante, il est possible,
A vingt ans de changer d'amour.
Si pour moi ton cœur est sensible,
Je veux te chérir sans retour,
    Toujours fidèle
    Tu me verras,
    Mais point cruelle
    Tu ne seras.

On te dépeint mon caractère
Avec de trop fortes couleurs,
Et malgré mon âme légère
e chéris constantes ardeurs;
    Toujours fidèle
    Tu me verras,
    Mais point cruelle
    Tu ne seras.

La suprise, mille autres sentiments avaient, pendant le temps de mon impromptu, agité le cœur de Mathilde. Elle était restée immobile sur son fauteuil, sans oser faire un pas. Enfin je terminai; alors ouvrant la seule porte qui nous séparait, je fus tomber aux genoux de mademoiselle de Téligni; elle avait son teint paré des plus vives couleurs, sa respiration

était entrecoupée, son sein agité, son œil en feu; j'étais aimé, nous étions seuls. O Maxime! nous fîmes ce qu'on fait toujours à notre âge, lorsqu'on n'est que deux, et lorsqu'on ne se déteste point. Ce gentil boudoir fut le témoin de nos plaisirs. Ah! ils ont été trop grands pour que j'essaye de les retracer. Maxime! peins-toi la seconde des grâces, et tu pourras te former une idée des beautés de Mathilde. A ces charmes extérieurs, elle joint un esprit cultivé, des connaissances solides: elle joue plusieurs instruments; elle compose elle-même de fort jolies romances, dont elle fait encore la musique; elle brode avec perfection, elle danse.... Pour ce dernier talent, tu connais combien peu je l'estime : à mes yeux il n'est rien s'il n'éclipse tous les autres. Mathilde, née dans les provinces méridionales de la France, a tout le feu, toute l'impétuosité de ces brûlantes contrées; ses passions sont énergiques; elles se développent sur une mobile figure que pare une profusion de cheveux noirs, de sourcils plus noirs encore; ils s'arquent sur des yeux du plus bel ébène; mais la peau est de l'albâtre sur lequel se refléterait un bouquet de roses. Je m'arrête, il est d'autres charmes dont je sais jouir, mais dont je ne veux point t'entretenir. En un mot, Mathilde est si belle, que je me suis juré, dans ses bras, de ne plus chercher de nouvelles conquêtes, jusqu'au retour d'Honorée. En vérité, Maxime,

je suis enivré de mon bonheur; rien n'a, jusqu'aujourd'hui, approché des délices que je goûte: tout, jusqu'ici, m'avait fait croire que je n'apprendrais plus rien dans les mystères de l'Amour. Eh bien! il me semble, depuis que je connais Mathilde, que jusqu'aujourd'hui je n'avais été qu'un écolier, tant je me trouve habile à épuiser, à ranimer sans cesse le plaisir par mille tableaux qu'inventent nos deux fertiles imaginations. Bonsoir, Maxime; je t'en souhaite autant.





CHAPITRE XII.

LA PERFIDIE DÉJOUÉE.

LETTRE XXXII.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

Maxime! ô mon ami! félicite-moi, prends part à mes transports, partage ma joie : Honorée est de retour, elle n'a point cessé de m'aimer, elle vient pour être mon épouse ; je n'en puis plus, mon cœur est étouffé, je pleure, je ris, j'ai de la peine à croire à mon bonheur. Quoi! cette femme que j'aime tant, malgré la légèreté de mon caractère, peut consentir à me donner sa main, elle sera à moi... à moi... elle m'appartiendra, je me reposerai sur son sein! Ah! devant elle, disparaissez, amours volages! plus de perfidie, plus de nouvelles conquêtes; dé-

14*

sormais amant, époux d'Honorée, à elle seule se consacrera toute ma vie; je me croirais bien coupable si je ne rapportais pas à cette tendre amie tous les sentiments qui peuvent m'animer.

Je t'ai dit dans le temps que le duc de Barene fut chargé d'une mission secrète qui le fit partir pour la Russie; sa fille ne voulant point l'abandonner partagea avec lui les fatigues de ce voyage lointain. Le séjour du duc nécessité par d'importantes affaires, se prolongea beaucoup plus qu'il ne pouvait le croire, plusieurs années s'écoulèrent; ainsi Honorée, toujours le modèle des enfants, renfermant dans son cœur ses peines secrètes, n'apprit jamais à son père avec quelle impatience elle désirait de revoir et son amant et sa patrie. M. de Barene la voyant si calme à l'extérieur, ne douta plus qu'elle ne m'eût oublié; il lui proposa plusieurs partis, entre autres, le prince de G... que mon Honorée refusa, comme elle avait déjà refusé tous les autres.

Sur ces entrefaites, le marquis de Montolbon vint la rejoindre; la présence de ce fidèle ami lui rendit quelque satisfaction; il sollicita vivement M. de Barene de rentrer en France; mais ce fut en vain : ce seigneur conservant toujours ses premiers sentiments, avait pour jamais renoncé à revoir les lieux qui l'avaient vu naître. Honorée perdait tout espoir de se rapprocher de moi, quand la mort frappa le

duc; une longue maladie le conduisit au tombeau; avant le moment terrible il fit appeler sa fille.

«Honorée, lui dit-il, c'est à ma dernière «heure que je dois réparer mes torts envers vous.»

HONORÉE.

Vous, mon père; vous, des torts?

LE DUC.

Oui, ma fille : trop obstiné peut-être à la défense d'une cause que le ciel ne soutient pas, je vous ai contrainte à partager mon exil, je vous ai séparée d'un parent qui vous est bien cher; mes malheurs ont été les vôtres, mon bonheur, je vous le dois. Ah! que je puisse du moins aujourd'hui vous en récompenser, s'il m'est possible! Honorée, je vous commande même, de prendre pour époux votre cousin Philippe.

HONORÉE.

Mon père!...

LE DUC.

Dès que mes yeux se seront fermés sans retour, partez pour la France; si j'en crois de certaines nouvelles, mes biens n'ont pas été spoliés, le souverain qui règne dans ce beau pays est juste; il vous rendra une fortune qui, réunie à celle du vicomte d'Oransai,

vous permettra de tenir un état digne du rang que vous aviez autrefois. Ma fille, vous direz à Philippe que je lui pardonne, vous lui direz de faire votre bonheur. Ah! tous les jours on n'a pas une épouse telle qu'Honorée!» En parlant ainsi, le duc s'affaiblit sensiblement, sa parole s'éteignit dans sa bouche et bientôt l'inconsolable Honorée ne serra plus dans ses bras que les restes insensibles du plus vertueux des hommes.

Je tire le rideau sur les suites de cette scène douloureuse où Honorée apprit encore à mieux connaître le marquis de Montolbon : ce fut sous la conduite de celui-ci, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, que ma cousine se mit en route pour revenir respirer l'air pur de la France heureuse.

J'étais dans mon boudoir, couché sur un divan, enfoncé dans des rêveries profondes; je repassais dans mon esprit les événements divers qui avaient tour à tour agité ma vie; je me rappelais toutes les femmes qui avaient parlé à mon cœur, ou au moins à ma tête. Je suis arraché à ces rêves par le bruit de la porte qu'on ouvre avec fracas; je veux me retourner avec quelque impatience, mais avant que je puisse exécuter ce mouvement, je me sens embrassé. Ah! je ne tardai pas à reconnaître Honorée; ivre d'amour, éperdu de joie, je ne me connaissais plus, je ne savais que rendre à mon amante les caresses dont

elle m'accablait. Quel moment, quelle volupté pure quels délices incompréhensibles pour tous autres que pour nous! nous nous regardions, nous ne nous en lassions pas; nos baisers se confondaient aux pleurs d'une douce joie. Honorée n'était plus une enfant, l'âge avait développé toutes ses grâces : elle est maintenant d'une beauté miraculeuse, vingt et un ans il ne lui reste plus rien à acquérir.

Après les premiers moments de notre entrevue, je me hâtai de lui demander si ce n'était point une illusion, que tout ce que j'avais vu dans le château de la forêt.

«Mon ami, me répondit-elle, vos sens n'ont «point été séduits, c'était bien moi que vous «avez vue; mon père voulant se rendre en «Russie se confia en Léopold, qui l'assura «que sans danger il lui ferait traverser la France. «Nous débarquâmes à Nantes secrètement, je «ne voulais point m'en éloigner sans vous «avoir vu; Léopold me jura de me procurer «cette satisfaction, vous savez le reste. Lorsque «je vous quittai je croyais vous revoir encore, «mais le duc ne crut point devoir me le per«mettre; nous partîmes sur-le-champ toujours «escortés par Léopold, qui ne nous abandonna «qu'après que nous eûmes dépassé les fron«tières. Qu'il est extraordinaire, mon ami, cet «inexplicable personnage! je n'ai pu le deviner «quoique j'aie bien cherché à y parvenir; «l'as-tu revu depuis?»

— «Oui, ma tendre amie, mais depuis bien «longtemps il s'est soustrait à mes regards, et «si même j'en crois la rumeur populaire, il «aurait cessé de vivre.»

— «Nous perdrions en lui un ami bien «utile et bien cher.»

— «Ma reconnaissance sera éternelle.»

Honorée et moi nous vîmes alors entrer la comtesse ma mère, qui me présenta le marquis de Montolbon; je fis à ce jeune seigneur l'accueil distingué qu'il méritait; tout en lui me charma, son air, ses manières, ses qualités, je ne tardai pas à reconnaître qu'il était digne de mon amitié, et en nous embrassant nous nous promîmes un attachement inviolable.

Honorée a revu avec un vrai plaisir le généreux Hippolyte. D'après ses conseils, ma cousine m'a sollicité de demander du service ; j'ai chargé Hippolyte de mon placet; mais quel a été mon étonnement, lorsqu'il m'a remis un brevet de lieutenant que l'empereur m'accordait ! j'ai reconnu dans cette démarche, Hippolyte.

«Je savais bien, m'a-t-il dit, que vous finiriez «par rentrer dans une carrière si bien faite pour «vous; ainsi je n'ai fait que devancer votre «demande en travaillant pour vous.»

Maxime, tout est conclu, sous trois semaines je deviens l'époux d'Honorée : mon bonheur serait complet si ta présence me prouvait la sincérité de tes sentiments.



LETTRE XXXIII

CLOTILDE DERFEIL A JUSTINE DE R....

QUE de temps s'est écoulé depuis le jour où, heureuse pour la première fois avec Philippe......... Ah! Justine, ne rappelons plus ces délicieux moments, ils se sont écoulés avec la rapidité de l'éclair; mais ils ont laissé dans mon cœur une impression bien cruelle. C'en est fait, mon amie, il n'est plus de bonheur sur la terre pour Clotilde. La dissipation, les nouvelles intrigues, rien ne peut cicatriser ma fatale blessure. Oui, j'aime encore le mortel qui m'abhorre, c'est encore à lui qu se rapportent toutes les pensées de mon âme ; c'est toujours pour lui qu'elle est embrassée. Hélas! pourquoi n'ai-je point su lui plaire jusqu'au tombeau? Pourquoi ai-je entre lui et moi élevé une barrière qui ne pourra jamais s'abaisser ? Et quand elle disparaîtrait, aurai-je encore le temps de jouir de mon nouveau bon-

heur? Justine, je ne sais, mais de sinistres pensées viennent m'affliger sans cesse; tous mes crimes passés se retracent à ma vue; pendant la nuit mon lit qui repousse le sommeil, est entouré des ombres de ceux qui me durent leur perte. Que je suis faible! je crois du moins les voir; ils me glacent, ils me présagent la mort. Ah! qu'elle ne tarde point, qu'elle vienne, je l'appelle, je l'appelle, je l'invoque; un sommeil éternel me guérira de tous mes maux...! Dormirai-je éternellement.... Oh! pensée désespérante, et toi,...... toi, source première de mes infortunes, barbare Philippe, te riras-tu de ma douleur sans en être puni? Te verrai-je tranquillement le bienheureux époux de cette odieuse Honorée! Elle est revenue, elle a paru, et sa présence a soudain fixé pour jamais le volage d'Oransai; il ne soupire qu'a près l'instant de son union avec elle; et, je le laisserais s'unir sans y apporter des obstacles! Si je le faisais, je ne serais pas moi. Non, Philippe, ne te flatte point de posséder Honorée avant que je t'aie puni; je veux que la société dont tu brigues les suffrages avec tant de soin, te repousse comme le plus méprisable des calomniateurs; je veux que la haine publique..... Eh! sais-je ce que je veux? N'importe, il faut que je me venge, dussé-je périr l'instant après. Adelphe de Melclar, qui toujours m'adore, qui m'aime d'autant plus qu'il ne me possède pas; Adelphe est digne de me

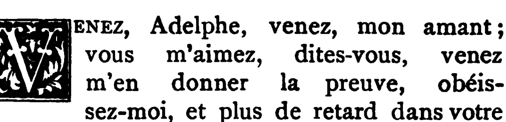


seconder; je séduirai facilement ce jeune homme, je l'entraînerai dans ma perte; car si Clotilde doit succomber, ce ne peut être que d'une façon qui laisse d'elle-même un terrible souvenir. Adieu, Justine; t'écrirai-je encore? Oh ciel!....quelle épouvantable vision me frappe, je crois voir un glaive sanglant,... je ne vois rien; mais un cœur dans l'état du mien croit voir tout ce qu'il aime ou qu'il redoute.



LETTRE XXXIV.

CLOTILDE DERFEIL à ADELPHE DE MELCLAR.



Venez, Adelphe, venez, mon amant; vous m'aimez, dites-vous, venez m'en donner la preuve, obéissez-moi, et plus de retard dans votre récompense, vos désirs deviendront les miens, nous serons heureux ensemble; avant ce moment enchanteur, je veux vous convaincre de la déloyauté du vicomte d'Oransai, ainsi que de mon innocence; vous me verrez telle que je suis, et tel qu'il est; vous serez satisfait; accourez, ne tardez pas, j'ai besoin de vous pour conduire à sa fin l'entreprise que je médite; encore une fois, venez ce soir, servez-moi demain matin, et deux heures après.... vous m'entendez. Adieu, mortel que j'aime et que je ne cesserai jamais de chérir.



LETTRE XXXV.

Adelphe de Melclar à Clotilde Derfeil.

Puis-je croire ce que je viens de lire? Quoi! vous répondrez à mes désirs? O Clotilde! et à quel prix mettez-vous cette faveur enivrante? Que faut-il faire? Quelle chose impossible me demandez-vous? je tenterai tout, je ne doute pas de tout réussir, tant je mettrai de l'opiniâtreté à vous satisfaire : je serai chez vous à l'heure que vous me dites de m'y rendre, j'y viendrai avec la ferme résolution de vous prouver l'excès de mon dévouement.



LETTRE XXXVI.

PHILIPPE D'ORANSAI à MAXIME DE VERSEUIL.

Tu peux venir, Maxime, tu ne trouveras plus d'hymen, plus de bonheur; tu trouveras ton Adelphe couché sur un lit de mort et victime de l'exécrable Clotilde; écoute et frémis. Ce matin, à neuf heures, je me levais lorsque annoncé par Robert, Adelphe a paru dans ma chambre; depuis quelque temps il me comblait de politesse, je me faisais un vrai plaisir de le voir, je le reçus avec un sourire amical.

PHILIPPE.

Eh! bon Dieu, cher Adelphe, quel est le projet de conquête qui vous occupe à cette heure-ci?

ADELPHE.

Qui peut vous faire penser cela ?

PHILIPPE.

Mais votre brillante parure.

ADELPHE.

En revanche, vous n'avez point d'aussi grands desseins, je gage car vous vous mettez trop simplement.

PHILIPPE.

Ainsi qu'il convient pour une promenade du matin.

ADELPHE.

Vous n'avez donc point aucune affaire importante ?

PHILIPPE.

Non.

ADELPHE.

Dans ce cas, vous allez venir avec moi.

PHILIPPE.

Où donc, s'il vous plaît ?

ADELPHE.

Chez madame Derfeil.

PHILIPPE.

Y songez-vous? moi! chez madame Derfeil? depuis longtemps j'ai renoncé à l'honneur d'aller lui rendre mes devoirs.

ADELPHE.

Vous y viendrez cependant.

PHILIPPE.

Je vous assure bien que non.

ADELPHE.

Vous m'écouterez au moins?

PHILIPPE.

Ah! pour cela, tres volontiers.

ADELPHE.

Vous avez, pendant longtemps, été l'ami, l'amant même de madame Derfeil; vos assiduités auprès d'elle ont donné naissance à mille bruits plus ridicules ou plus odieux les uns que les autres; on prétend que vous avez renoncé à paraître chez elle, parce qu'elle avait voulu vous empoisonner; cette infâme calomnie se répand, la malignité l'accrédite, déjà on se refuse à voir Clotilde, le monde est si impitoyable! vous qui savez mieux que personne la fausseté de cette accusation, vous devez la faire tomber par votre conduite; hier madame Derfeil ayant invité la société de ma-

dame de Nelsor à venir déjeuner ce matin chez elle, a dit que vous aviez promis de vous rendre à son invitation.

PHILIPPE.

Moi?

ADELPHE.

Oui, vous Philippe; vous ne démentirez point cette femme malheureuse, vous n'accréditerez pas d'atroces rumeurs en refusant.

PHILIPPE.

Vous m'embarrassez, Adelphe; je ne sais ce que je dois faire; mais j'ai promis à ma cousine une entière confiance, je cours la consulter, et je vous apporterai sa réponse.

Je descends chez Honorée qui loge dans l'hôtel voisin de celui de notre famille, je lui raconte ce qui se passe, je lui fais part de la tentative d'empoisonnement que madame Derfeil employa jadis pour me perdre; d'une autre part, je lui montre une femme vindicative, emportée, que pouvait exaspérer un refus, que pourrait, peut-être, désarmer une complaisance; je lui dis combien les calomnies de madame Derfeil nous seraient désagréables; je lui jurai de prendre les plus sévères précautions pour me dérober à de nouveaux pièges; enfin, je terminai en lui laissant l'entière liberté de me

retenir ou de me permettre de me rendre chez Clotilde.

Honorée, vivement émue de tout ce que je venais de lui dire, ne sachant, d'abord, que me conseiller, finit cependant par m'engager à faire une dernière démarche qui ôterait à madame Derfeil tout prétexte de m'accuser d'ingratitude ; elle me fit promettre de ne manger que ce que tout le monde aurait goûté, de ne rien accepter de la main de mon ennemie; je lui donnai l'assurance certaine de ma prudence; nous nous séparâmes après nous être tendrement embrassés et je fus rejoindre Adelphe qui m'attendait avec impatience; sa joie fut extrême lorsqu'il apprit que je consentais à le suivre; nous partîmes sur-le-champ; j'avais déjà fait une centaine de pas, lorsqu'une pensée subite m'ayant frappé, je m'arrêtai:

«Attendez-moi, dis-je à Adelphe, je suis sorti «sans prendre un mouchoir, je vais en toute «hâte en chercher un.»

Ce n'était pas un mouchoir qui me manquait, mais une inspiration de ma bonne fortune venait de me dire qu'il ne fallait pas que je revinsse chez Clotilde, sans porter avec moi la lettre que j'avais retenue lorsque je lui rendis tous ses dons; cette lettre en disait beaucoup plus que je n'eusse pu en dire moi-même.

Après m'être muni de cette pièce importante, je suis revenu et nous avons continué notre

course; je ne pourrai te dire pourquoi j'ai pris une pareille précaution.

Je ne saurais pas rendre compte de ma pensée, mais j'allais chez une femme dangereuse, et je jugeais nécessaire de ne point m'y présenter sans être prêt à l'attaque comme à la défense; nous sommes arrivés dans cette maison où jamais je n'eusse dû paraître; nous avons franchi l'escalier; en arrivant dans l'antichambre, Bastienne s'est présentée devant nous.

«Messieurs, nous a dit la friponne, madame «Derfeil, contrainte à sortir pour une affaire «indispensable et qui ne souffrait point de «retard, m'a chargée de prévenir les premiers «convives qui viendraient, qu'elle désirait qu'ils «fissent en son absence, les honneurs de sa «maison.»

Elle dit, et au lieu de nous introduire dans le salon, elle ouvre pour nous la chambre de Clotilde dans laquelle elle nous introduit; ensuite, nous ayant fait une profonde révérence, elle ferme la porte et nous laisse. La vue de cette chambre me rappelant de désagréables souvenirs, je ne pus m'empêcher de le témoigner par la subite altération de ma figure.

ADELPHE, *le remarquant.*

Qu'avez-vous donc, d'Oransai? vous changez de visage?

PHILIPPE

On n'est pas toujours maître de soi.

ADELPHE.

Eprouveriez-vous quelques douleurs?

PHILIPPE.

Non; le physique ne souffre pas chez moi; mais ici, je vous l'avouerai, le moral est au supplice.

ADELPHE.

Voyez ma simplicité! j'eusse cru que cette chambre ne pouvait vous rappeler que des idées agréables.

PHILIPPE.

Ce n'est pas chez madame Derfeil où le passé pourra me retracer des plaisirs.

ADELPHE.

Vous avez eu donc bien à vous plaindre de la charmante Clotilde?

PHILIPPE.

Tous ceux qui l'aiment doivent un jour porter la peine de cette faiblesse.

ADELPHE.

Vicomte, puis-je vous parler franchement? N'avez-vous point eu des torts envers elle? n'avez-vous pas quelque peu exagéré ses légères erreurs?

PHILIPPE.

Les exagérer, Adelphe? ah! la vérité est mille fois au-dessus de tout ce que j'ai pu en dire; vous frémiriez vous-même si je déroulais à vos yeux l'affreux tableau de l'odieuse conduite de Clotilde.

ADELPHE.

Non, Philippe, vous ne pouvez plus longtemps me cacher ce qu'il faut que j'apprenne; je ne vous tairai point que madame Derfeil a su toucher mon cœur. Eclairez-moi sur le danger que je cours; faites-moi connaître son caractère, que sans doute je n'ai vu que de son côté brillant. Au nom de l'amitié, au nom de Maxime, notre ami commun, parlez, parlez, je vous en conjure!

PHILIPPE.

Eh bien! puisque vous le voulez, je ne vous déguiserai rien; vous connaîtrez à fond le caractère de cette femme dangereuse.

Alors j'ai raconté à Adelphe toute la vie de Clotilde; je l'ai prise dès son berceau; j'ai parlé d'un certain Joseph..... quelle horreur!.... J'ai nommé les amants qu'elle avait fait monter à l'échafaud; les dilapidations dont elle s'était rendue coupable, d'intelligence avec Emilien; les crimes qu'elle avait partagés avec celui-ci, ses débauches, ses fureurs, l'empoisonnement dont je devais être la victime; enfin

rien ne fut oublié pendant mon récit. Emu, sans doute, par l'air de vérité qui régnait dans mes accusations, je voyais Melclar pâlir, rougir tour à tour.

A peine ai-je terminé, qu'il s'écrie avec emportement : «O! Clotilde, pourrez-vous vous justifier!»

— «Oui, sans peine, je le pourrai, dit celle-ci en sortant de son alcôve, dont les portes s'ouvrent avec impétuosité, en me laissant voir mesdames de Nelsor, de Montalbain, etc., messieurs de Ternadek, Armand de Sérac, etc. Je connus à l'instant dans quel piège j'étais tombé, mais je ne craignais rien, j'avais avec moi apporté la vengeance. Toute l'assemblée jetait sur moi un regard d'indignation:

«Monsieur, dit Clotilde, vous qui m'accu-«sez, où sont vos preuves? Indigne calomnia-«teur! vous êtes démasqué: un sot peut se «vanter des faveurs qui lui furent accordées, «un fat suppose celles qu'il n'obtint jamais.»

Cherchant à imiter son sang-froid, voulant retenir ma juste fureur: «Madame, lui dis-je «avec tranquillité, comme je ne veux point pas-«ser ni pour un sot, ni pour un fat, voici une «lettre qui dans la minute va décider lequel «de nous deux est le vrai coupable.» Je dis, et je sors de ma poche la lettre accusatrice. A cette vue foudroyante, Clotilde a senti sa perte; elle pousse un cri m'appelle monstre! s'élance pour m'arracher le fatal papier; mais

les forces l'abondonnant, elle tombe évanouie sur le plancher. Lisez, dis-je, lisez, vous qui «avez pu consentir à me laisser conduire dans «le plus exécrable des pièges.»

«Monsieur Philippe, me répond-on, monsieur «Philippe, ah! tout est expliqué. Sortez, lais«sez une femme digne de notre mépris.»

— «Jamais, leur dis-je, je n'eusse poussé la «vengeance aussi loin; et toi, vil satellite d'une «furie, faible et lâche Adelphe, m'écriai-je, c'est, «toi qui dois payer et pour toi et pour elle. «Oseras-tu me suivre au champ d'honneur? «les perfides rarement en ont le courage.»

— «Oui, oui, me dit-il d'une voix étouffée, «je vous satisferai; marchons sur-le-champ.» En vain quelques personnes de la société cherchent à nous calmer, il n'est plus temps; on ne peut arrêter ma colère; le devoir parle trop impérieusement dans mon cœur. Nous sortons laissant Clotilde toujours évanouie; Adelphe et moi nous allons chercher des armes. Armand de Sérac consent à être le second de Melclar; Charles réclame notre amitié pour que je le choisisse; je n'en eus pas pris un autre. Nous volons au lieu du rendez-vous.

«Philippe, me dit Adelphe, voulez-vous employer les pistolets?» — «Non, lui répondis-je, «nous sommes gentilshommes, c'est l'épée qui «doit être notre arme.» Nous ne tardons pas à nous attaquer. Poussé par la fureur, je combats avec une espèce de rage; Melclar, plus

calme, pare mes coups plutôt qu'il ne cherche à m'en porter; cependant il parvient le premier à faire couler mon sang; alors, me précipitant sur lui comme un forcené, je ne lui donne point le temps d'éviter mon fer, qui le frappe par sept différentes fois dans le bras ou dans la cuisse : il tombe. «Ah! me dit-il, je vous pardonne.» Ma vengeance apaisée, j'accusai l'excès de ma colère. Je reviens chez moi; là m'attendaient les larmes et la douleur. Honorée, la comtesse étaient dans un état difficile à décrire; la nouvelle de la scène qui s'était passée chez Clotilde n'avait point tardé à parvenir jusqu'à elles; elles savaient aussi que j'étais sorti pour aller venger mon injure : elles tremblaient pour moi. Elles m'ont revu, leur crainte s'est dissipée. Avais-je tort de te dire que madame Derfeil perdrait Adelphe? On vient de m'apprendre que cette femme détestable vient de partir : je crois qu'elle nous quitte sans retour. Le ciel en soit loué! me voilà délivré de tous mes ennemis.



LETTRE XXXVII.

ADELPHE DE MELCLAR A MAXIME DE VERSEUIL.

Le voile avilissant qui couvrait mes yeux aveuglés est enfin tombé ; mais dans quel moment ! mais de quelle manière ! Trompé par celle que j'aimais, par celle que je croyais au-dessus de son sexe, je me suis vu déshonoré, trahi par elle. Comme elle avait su me surprendre avec art, depuis un si long espace de temps, elle m'enlaçait dans ses lacs perfides. Ah ! Clotilde, deviez-vous abuser ainsi ma faiblesse comme mon inexpérience ? Deviez-vous vous parer de la vertu quand votre cœur était le receptacle de tous les crimes ? Maxime, vous ne savez pas par combien d'art elle a su me conduire à la seconder dans son lâche projet ; c'était, non pour punir un ingrat, mais pour rétablir sa réputation, qu'il fallait que Philippe fût pu-

bliquement démenti. Que de larmes! que de promesses mensongères sont venues me contraindre à lui céder! L'amour a étouffé la voix sacrée de l'honneur. Je n'ai plus été ce que je devais être; je suis devenu l'instrument de la perfidie : leçon épouvantable pour tous ceux qui comme moi s'attacheront dès leur début à des femmes dont la société est aussi pernicieuse. Qu'elle est immense, la différence qui existe entre de pareils hommes et entre ceux qui ont porté leur premier hommage à d'innocentes beautés qui sont encore vertueuses, même en cédant au délire de leurs sens! Ne craignez rien pour ma santé; je commence à être hors de danger, puisque je vous écris moi-même. Mes blessures se cicatrisent; j'espère pouvoir sortir de mon lit avant la fin du mois. C'est ici le lieu de rendre une justice éclatante au généreux Philippe; je ne doute pas que sa modestie ne vous ait tu sa conduite envers moi après qu'il m'a eu couché sur la poussière; ce n'a plus été mon ennemi, il s'est précipité sur moi, il m'a prodigué les plus tendres soins; depuis lors il envoie deux fois par jour savoir de mes nouvelles; ses amis sont venus me voir d'après le désir qu'il leur en a témoigné; il est aussi venu hier. A sa vue j'ai rougi; mais c'est avec la plus aimable délicatesse qu'il a cherché à diminuer mon embarras, il a diminué mes torts, il a exagéré les siens: «Adelphe, m'a-t-il dit, notre conduite a été

«justement répréhensible, trop de confiance nous «a perdus l'un et l'autre; ce ne sont point «deux amants de madame Derfeil qui ont le «droit de se faire de mutuels reproches.» Elle est partie, cette femme dont je ne prononce plus le nom sans frémir. On ignore le lieu de sa retraite; je lui conseille de le choisir profond, si elle veut vivre sans être l'objet de la publique exécration. C'est sous peu de jours que le vicomte Philippe épouse sa cousine mademoiselle de Barêne; notre combat a retardé l'époque de leur bonheur; enfin ils le verront bientôt luire; les orages qui grondaient sur eux ont disparu; l'avenir ne leur présente que d'agréables espérances; puissent-ils être aussi heureux qu'ils méritent tous deux de l'être! et moi, Maxime, puisse ma conduite dorénavant faire excuser mes erreurs!



CHAPITRE XIII

LA CATASTROPHE

LETTRE XXXVIII.

CHARLES DE MERCOURT A MAXIME DE VERSEUIL.

AXIME, c'est un ami desolé qui vous écrit au nom d'une famille malheureuse. C'en est fait, le crime triomphe, et sans doute Philippe n'est plus, ainsi que sa belle cousine. Vous frémissez sans doute à ce début sinistre. Hélas! la douleur qui m'accable ne me permet pas de vous préparer à l'affreux événement qui nous a tous attérés. Vous savez que, après la scène dernière dont madame Derfeil fut justement la victime, d'Oransai defia le jeune Adelphe; ce duel jeta de la confusion dans les prochains préparatifs du mariage de Philippe et d'Honorée, fatal retardement, cause détestable de leur infortune!

Madame Derfeil, quelques heures après sa tentative, quitta Nantes : on espérait qu'elle cesserait de nuire à un homme qu'elle avait trop longtemps poursuivi. Fausse espérance ! elle ne s'éloigna sans doute que pour mieux préparer les derniers coups dont elle voulait le frapper. Depuis longtemps aussi on n'entendait plus parler d'Emilien ; le monstre vivait encore ; selon toutes les apparences, il a dirigé la nouvelle entreprise dans laquelle notre ami et son amante ont enfin succombé. Hier, la comtesse d'Oransai donna une fête charmante à sa belle terre de Montjoli, vous savez que ce château à une très-petite distance de Nantes ; toute la societé y était réunie ; rien ne fut épargné pour faire de cette journée une journée délicieuse : elle devait être comme le prélude de celle de l'union d'Honorée et de Philippe ; journée qu'on avait fixée pour mardi prochain.

Dès que la nuit fut profonde, le jardin se trouva illuminé avec goût et promptitude ; les danses, les jeux nocturnes commencèrent. Alors on se rapprocha de la grande pièce de gazon, dans laquelle on avait établi la salle du bal, parée de guirlandes et éclairée par des verres de couleur. Après quelques contredanses, Philippe, prenant la main de mademoiselle de Barène, engagea celle-ci à venir se promener pour prendre l'air, car la chaleur était étouffante ; plusieurs groupes les

les suivirent ; bientôt ils restèrent seuls ; depuis lors on ne les à point revus : on ne s'aperçut point d'abord de leur absence ; mais au souper, voyant qu'ils ne paraissaient pas, on envoya des domestiques à la découverte ; déjà les plaisants s'égayaient quelque peu aux dépens des futurs époux ; mais la gaîté se changea en une profonde tristesse, quand Robert, le vieux valet de chambre du vicomte, vint apporter à la comtesse une lettre qu'un individu venait de lui remettre. A l'instant madame d'Oransai s'empresse de briser le cachet ; elle lit ce que je vais vous transcrire.

Ton fils, ta nièce, avant deux heures ne seront plus ; ils ont voulu toujours nous braver, ils sont les causes premières de notre perte, ils doivent en porter la peine.

A cette lecture effroyable, la comtesse s'évanouit, les femmes s'empressent autour d'elle, tandis que le général Hippolyte, le marquis de Montolbon, moi, Armand, Louis d'Arsan, et quelques autres, nous courons de toutes parts pour sauver, pour arracher, s'il est possible, ce couple infortuné aux scélérats qui veulent leur mort. En un instant la nouvelle de cet enlèvement parvint jusqu'à Nantes. Les autorités civilis et militaires s'assemblent sur-le-champ ; on donne ordre à toutes les troupes de se mettre à la quête des ravisseurs ; d'heure en heure il part des courriers pour les communes en-

vironnantes; mais on n'a encore eu aucun renseignement, mes recherches ont toutes été infructueuses; on vous décrirait mal le désespoir de la comtesse, de madame de Ternadek, le mien, et généralement celui de tous les amis de Philippe. Maxime, se pourrait-il que le trépas frappât ces deux têtes charmantes! Affreuse idée, pourquoi vient-elle me désespérer!

(*Ici finit la correspondance; le reste fut écrit quelque temps après par Philippe, mais ne fut point adressé à Maxime; car cet ami véritable, en apprenant le danger de d'Oransai, s'empressa de voler à Nantes, où il le retrouva.*)

Voyant déjà luire en espérance le jour prochain de notre heureuse union, Honorée et moi, nous abandonnant à des rêves agréables, nous fûmes, loin du bruit, nous entretenir de nos projets à venir; des idées délicieuses nous berçaient; nous étions ensemble, tout désormais devait s'embellir pour nous. Enfoncés dans nos réflexions, nous nous éloignâmes du reste de la société. Nous avions déjà dépassé un petit pont chinois, quand je sentis qu'on jetait sur ma tête un linge qui enveloppa tout mon corps. En un moment je fus lié; on me plaça un bâillon dans la bouche, mes yeux furent bandés, et Honorée

subit le même traitement; les scélérats qui voulaient notre perte, nous entraînèrent sans qu'il me fût possible de porter obstacle à leur dessein. Cette entreprise s'exécuta avec tant de promptitude, que je suis encore à chercher comment ils purent la mettre à fin aussi lestement. Pendant les quelques heures de mon voyage, mes réflexions furent cruelles : je ne doutai point que je ne fusse tombé dans les mains d'Emilien, de Saint-Clair et de madame Derfeil. Dès lors je ne doutai plus que ma mort ne fût assurée; mais combien mon désespoir fut-il redoublé par la pensée que ma cousine devait partager mon sort! Oh! que de fois j'invoquai le ciel! que de fois je lui reprochai la protection qu'il donnait à des coupables, tandis qu'il souffrait que des innocents fussent accablés! On nous avait placés chacun de nous deux sur un cheval, un homme nous portait attachés à sa ceinture, il courait au grand galop, et, autant que je pouvais le deviner, il me semblait qu'il était suivi par plusieurs personnes, qui toutes gardaient pourtant un profond silence. Ce qui redoublait mon inquiétude, était la crainte qu'on me séparât d'Honorée, et qu'il ne me fût plus permis de la revoir; j'étais plus que certain que madame Derfeil commencerait sa vengeance en immolant cette tendre amie. On s'arrêta : les bandeaux qui couvraient mes yeux furent enlevés. Alors j'aperçus Honorée, je

voulus m'élancer dans ses bras; mais les barbares s'opposèrent à nos transports: on nous conduisit dans une chambre voûtée dont les portes, ainsi que les fenêtres, étaient garnies de grosses barres de fer; nul meuble ne parait ce triste lieu Nous nous assîmes sur un banc de pierre; nos persécuteurs s'éloignèrent alors; rompant le silence, où sommes-nous? dis-je à mon Honorée.

HONORÉE.

Hélas! Philippe, nous sommes au pouvoir d'une puissance qui, sans doute, veut consommer notre ruine.

PHILIPPE.

Est-ce la mort qu'on nous destine?

UNE VOIX.

Oui! la mort, et la mort la plus cruelle.

HONORÉE.

Mon Dieu, venez à notre secours.

PHILIPPE.

Lâches ennemis, frappez-nous, mais ne cherchez pas à aggraver nos maux.

LA VOIX.

Philippe, Honorée, vous ressouvenez-vous du château de la forêt?

PHILIPPE.

Où j'ai puni un assassin, où j'ai été reçu par le plus généreux des amis.

LA VOIX.

Eh bien! c'est dans ce château où vous à conduits la vengeance.

PHILIPPE.

O Léopold! tu n'es donc plus; si tu vivais encore, ces murs ne serviraient point de repaire au crime.

LA VOIX.

Ce Léopold que vous implorez, est enfin tombé lui-même sous un pouvoir supérieur au sien.

HONORÉE.

Tout espoir nous est donc enlevé!

LA VOIX.

L'espérance a dû vous quitter aux portes de ce lieu redoutable.

PHILIPPE.

Est-ce toi, Emilien? toi, dangereuse Clotilde! toi, sanguinaire Saint-Clair, vous tous qui avez réuni contre nous votre infernal génie?

LA VOIX.

Tu parles de Clotilde, tu ne tarderas pas à la voir.

PHILIPPE.

Ah! tout m'est expliqué, rien ne peut opposer un frein à la vengeance d'une femme; c'est elle qui a machiné ce complot odieux.

LA VOIX.

Portes de fer, barrières insurmontables, ouvrez-vous; et vous, malheureux dévoués aux supplices, sortez du cachot qui vous renferme; allez contempler le châtiment que nous infligeons aux perfides.

Ici la voix cesse de parler; dans le même instant la porte roule avec fracas sur ses gonds d'airain, une flamme bleuâtre nous éclaire, je passe mon bras autour de la taille d'Honorée comme pour défendre cette amante infortunée, et machinalement nous sortons de la prison qui nous renfermait; je ne tardai pas à reconnaître l'escalier du château mystérieux; autrefois je l'avais franchi accompagné d'un être dont la puissance assurait mon repos: aujourd'hui je le monte pour aller, peut-être, à la mort. Le cœur brisé, nous avancions à pas lents; au haut de l'escalier je retrouvai la salle dans laquelle Léopold me laissa, et où je le crus un instant perfide; ce souvenir m'arracha un soupir; au milieu de la salle était une table; tout auprès on avait placé un siège sur lequel une femme était assise; la ête cachée dans ses mains, elle paraissait



rêver profondément; le bruit de notre marche, qui retentissait sur le pavé de marbre, l'arracha à sa rêverie; elle se retourna pour nous voir, et malgré la pâleur, la consternation empreinte sur ses traits, en frémissant, je reconnus Clotilde; en me voyant, en m'apercevant avec Honoré, elle se leva avec précipitation.

CLOTILDE.

Ces deux fantômes me poursuivront-ils toujours? viennent-ils m'annoncer que la justice divine à sonné ma dernière heure?

PHILIPPE.

Non, madame, nous vivons encore, c'est à nous à vous demander quel est le traitement que vous nous préparez?

CLOTILDE.

Le sais-je, sais-je moi-même celui qui m'attend? oui, je sais le mien, il doit être affreux s'il est destiné à punir tout le mal que j'ai fait dans le monde; ils ont donc su vous conduire ici? y avez-vous été traînés comme moi?

PHILIPPE.

Se pourrait-il que Clotilde ne commandât point dans ce château?

CLOTILDE.

Y commander? j'y suis prisonnière, j'y attends le supplice.

HONORÉE.

Madame, ne nous trompez-vous point ?

CLOTILDE.

Ciel vengeur, quelle voix retentit à mon oreille ! n'est-ce point une erreur ? est-ce toi femme dont la beauté, dont les vertus ont achevé ma ruine ? sans toi, peut-être que Philippe encore.... éloigne-toi, laisse-moi ; non, non, il n'est pas de tourment qui égale l'horreur que m'inspire ta vue... Mais arrête-toi, ne t'en va point, car il voudrait te suivre, et je veux m'enivrer du plaisir de le voir ; c'est peut-être pour la dernière fois ; on ne tardera pas à nous séparer pour toujours, oui, pour toujours ; après la mort nous n'habiterons pas les mêmes lieux. Savez-vous quels sont ceux qui commandent ici ? ce n'est plus le redoutable Léopold, ils disent qu'il n'est plus : c'est le vil Emilien, le méprisable Saint-Clair, c'est à de pareils monstres que nous sommes abandonnés ; je fuyais Nantes sans retour, j'allais chercher une lointaine contrée qui pût dérober aux yeux de tous, ma honte comme mes remords ; je voulais être moins malheureuse ; je partais en adorant toujours Philippe : ils ont environné ma voiture, je n'ai plus vu des amis en eux, ils m'ont conduite ici, ils m'ont annoncé la mort !... Qu'elle vienne, qu'elle vienne ! il me tarde de n'être plus.

Elle achève, son œil s'éteint, les paroles meurent dans sa bouche, elle retombe sur son

fauteuil en versant des larmes, en poussant d'effrayans sanglots; nous ne pouvions pas revenir de notre étonnement, nous ne pouvions pas deviner comment la complice d'Emilien, de Saint-Clair, pouvait être devenue leur victime; nous nous égarions en de vaines conjectures, mais malgré tout le mal que nous avait fait Clotilde, il nous était impossible de ne pas avoir pitié d'elle; Honorée la regardant avec attendrissement, n'osait point l'approcher dans la crainte d'aigrir sa douleur; pour moi, m'approchant d'elle ; «Clotilde, lui dis-je, les malheureux doivent tout oublier, mais comment se peut-il que ceux qui furent vos amis, vous enveloppent dans notre infortune ?»

CLOTILDE.

Des amis! ah! les criminels n'en ont point; ils n'ont que des complices; ils sont eux-mêmes leurs plus féroces ennemis; ils seraient trop à craindre si eux-mêmes ne se déchiraient pas. Que veulent-ils faire de moi? je l'ignore. Pourquoi m'ont-ils arrêtée? n'ai-je point fait tout ce qu'ils ont désiré, ne me suis-je point rendue aussi coupable qu'eux tous! nous avons tous partagé les mêmes forfaits. Pourquoi notre situation n'est-elle point la même? ils viendront peut-être m'expliquer ce problème. Veulent-ils que je périsse?

PHILIPPE.

Si telle est leur pensée, si votre sort doit re le nôtre, hâtez-vous de vous y résigner; èmplorez avec nous le ciel, et cessez de frémir d'un trépas inévitable.

CLOTILDE.

Que toi, que ton amante, vous voyiez la mort sans une terreur extrême, je puis le concevoir; votre vie n'a point été souillée par les forfaits; vous n'avez point de châtiment attendre; mais moi que ne dois-je pas redouter du moment terrible qui me mettra en présence de l'Etre Suprême et rénumérateur de mes actions! Que pourrai-je répondre aux accusations de mes victimes? elles m'accableront. Eh! pourquoi le doute n'est-il pas resté dans mon cœur! peut-il y rester quand s'approche le terme de notre vie? Plus d'athéisme, plus d'incrudulité quand on sent déjà la main divine pesant sur notre front.

PHILIPPE.

Eh bien! ce Dieu que vous reconnaissez maintenant, s'il est sévère est encore plus miséricordieux. Clotilde, il en est temps encore, implorez sa clémence, reconnaissez vos fautes. O oui! Dieu aime que le pécheur revienne à lui; les portes du céleste séjour ne sont jamais fermées à celui qui se repent.

CLOTILDE.

Non, non, il ne peut me pardonner; mes crimes sont trop grands pour que sa bonté les expie; il me repousserait; je sens déjà qu'il prépare sa vengeance. Vous ne voyez pas cette foule de fantômes hideux qui m'environnent, qui me crient : *Viens, viens, l'enfer réclame sa proie.* Oui, les tourments des démons doivent être les miens; ils commencent déjà, puisque je suis haïe de Philippe. Malheureuse Clotilde, si jeune, faut-il voir se fermer une carrière qui eût pu être si brillante! Si la vertu eût fait écouter sa voix à ton âme innocente, tu ne serais point ici, tu ne renfermerais point dans ton âme les remords qui la dévorent.

Incapable de supporter plus longtemps la vue de cette femme malheureuse, Honorée allait s'éloigner quand une porte venant à s'ouvrir, nous montra Emilien, Saint-Clair, suivis d'une douzaine de bandits.

SAINT-CLAIR, *s'écriant en paraissant :*

Philippe, n'est-ce point ici où tu crus me donner la mort?

PHILIPPE.

C'est ici où je crus que le ciel s'était servi de mon bras pour délivrer la terre du monstre qui la souillait.

SAINT-CLAIR.

Ta vengeance n'a point été remplie ; la mienne est aujourd'hui plus certaine ; tes coups mal assurés ne me firent point des blessures mortelles ; je fus longtemps à recouvrer mes forces, et pendant tout ce temps, je ne cessai de désirer et de préparer ta punition.

PHILIPPE.

Hâte-toi d'assouvir ta rage ; frappe celui qui ne peut se défendre.

EMILIEN.

Avant ton trépas, Philippe, il faut que tu sois le double témoin du supplice de Clotilde, ainsi que du déshonneur de ton amante.

HONORÉE et PHILIPPE.

Exécrables scélérats !

CLOTILDE.

Ainsi, c'est Emilien qui veut me faire périr ?

EMILIEN.

C'est moi qui veux venger et la France et moi-même.

CLOTILDE.

Que t'ai-je fait ?

EMILIEN.

Ne m'as-tu point préféré Philippe? N'as-tu point voulu toi-même ma mort?

CLOTILDE.

Moi!

EMILIEN.

Toi! démentiras-tu ta lettre?

CLOTILDE, *après avoir lu la lettre qu'Emilien lui présente.*

Ne tarde plus à me punir. Oui! j'ai cherché à t'arracher une odieuse vie; je ne te demanderai pas de prolonger la mienne; je sens que mes jours ont été comptés, et que celui-ci fut marqué pour être le dernier de mon existence; Emilien, c'est toi qui m'as conduite jusqu'au bord de l'abîme, et c'est toi qui m'y précipites; tu fus l'instigateur de mes crimes; tu veux en être le vengeur, mais tu me suivras bientôt. Non! je ne puis pas croire que le ciel te laisse encore longtemps pour commettre des forfaits misérables. La mesure est comblée. Oui, oui, je vous devancerai dans la tombe de peu d'instants; ce vase renferme sans doute le breuvage mortel que tu me destines: hâte-toi donc de me le donner; je veux qu'une femme t'apprenne à mourir (*le vase est remis dans ses mains*); et toi, Philippe, toi, que j'ai poursuivi avec tant d'acharnement, toi

qui me fus toujours cher, toi qui me l'es encore, hélas! en ce moment, ce n'est que toi que je regrette; ce n'est que sur toi que je pleure. O! Emilien, que vous seriez grand, si, content de ma mort, vous rendiez la liberté à Philippe, ainsi qu'à son épouse!

PHILIPPE.

Généreuse Clotilde!

HONORÉE.

Que je vous plains

CLOTILDE.

Philippe, ne t'ai-je pas dit que tu m'avais toujours mal connue? mais, me pardonnes-tu? oublieras-tu mes erreurs? te rappelleras-tu d'une infortunée à qui tu fus bien cher? ah! ton trépas va suivre le mien; adieu (*elle boit le poison*). C'en est fait, pardonne-moi.

PHILIPPE.

Oui! je vous pardonne; voyez couler mes larmes.

CLOTILDE.

Je meurs contente puisque ton cœur s'est rouvert pour moi; et toi, ô mon Dieu!.... ah!.... quelles douleurs! La violence du poison lui coupe la parole; elle tombe sur le plancher; elle pousse des hurlements horribles;

tout son visage se défigure; elle se roule; le râle de la mort la saisit; elle n'est plus!.... Honorée s'était évanouie à genoux devant elle; je cherchais à ranimer ses sens, ainsi qu'à lui dérober la vue de l'affreux spectacle dont j'étais le témoin. Malheureuse Clotilde, aurais-je dit que ta fin me coûterait des pleurs! elle avait cessé d'être, cette femme qui eût pu faire l'ornement de la société; elle était morte par le plus affreux de tous les supplices. Oh! comme son trépas me convainquit de l'existence de la justice divine! Clotilde avait trouvé par l'ordre du Ciel ses bourreaux dans ses complices; pour eux, sans s'émouvoir, ils contemplaient avec un exécrable sang-froid les dernières convulsions de celle dont ils avaient partagé les plaisirs. Aurais-tu pu croire, Clotilde, quand, pour la première fois, tu reçus Emilien dans tes bras, que lui-même un jour te présenterait le breuvage empoisonné qui devait terminer ta carrière! Dès qu'elle eut expiré, Saint-Clair ordonna que ce cadavre défiguré fût emporté et rendu à la terre qui le réclamait; ce fût alors qu'Honorée recouvra l'usage de ses sens; ses yeux en s'ouvrant se portèrent vers la place où Clotilde était tombée; Honorée craignait encore de l'apercevoir, mais ne voyant rien: «O Philippe! me dit-elle, eussions-nous pu croire à un sort pareil?

SAINT-CLAIR.

Ecoutez-moi tous les deux : vous venez de

voir avec quelle facilité nous disposons de la vie de ceux qui sont en notre pouvoir ; la vôtre nous est pareillement livrée, et deux heures ne s'écouleront pas avant celle qui sera la dernière pour vous.

HONORÉE.

Eh bien ! Saint-Clair, avance ce moment ; c'est une grâce que tu ne peux nous refuser !

SAINT-CLAIR.

Si, au lieu de la mort à laquelle vous vous attendez, je vous rendais à la vie, ainsi qu'à la liberté ?

HONORÉE.

Un tel effort serait incapable de toi.

SAINT-CLAIR.

Eh bien ! votre sort futur est remis dans vos mains ; pesez vous-mêmes ou votre trépas ou votre délivrance.

HONORÉE.

Une telle grâce ne nous sera accordée qu'à une épouvantable condition.

SAINT-CLAIR.

Les années, les événements n'ont point changé mon cœur ; je vous aime toujours, Honorée, et toujours mon bonheur doit être attaché à votre

possession; ainsi vous pouvez à votre gré désarmer la vengeance suspendue sur votre tête, comme sur celle de votre parent. Vous aimez Philippe, il vous adore; désormais il faut vous prouver mutuellement votre tendresse, en renonçant l'un à l'autre; par là vous pouvez vivre; si vous me refusez, le sort de Clotilde sur-le-champ devient le vôtre.

HONORÉE, *impétueusement.*

Non, non, ne pense pas obtenir mon consentement; va, Saint-Clair, la vie ne serait rien pour moi si je n'étais à Philippe, et Philippe ne survivrait pas à ma perte; ainsi prépare tes tortures; mais ne conserve jamais la pensée de me faire approuver un hymen qui, tu le vois, m'épouvante plus que la mort.

SAINT-CLAIR.

Et vous, monsieur Philippe, partagez-vous les mêmes sentiments?

PHILIPPE.

Il faut être Saint-Clair pour oser me faire une question pareille.

SAINT-CLAIR.

Couple insolent! vous êtes en mon pouvoir, et vous osez me braver! C'en est trop, ma clémence se lasse : Saint-Clair, reviens toi-même, arrache ce que tu ne peux obtenir, et

frappe ensuite du même coup les deux audacieux qui t'outragent.

EMILIEN.

Oui, nous avons trop tardé à nous venger, j'avais eu trop de condescendance pour toi; Saint-Clair, il ne faut pas que Philippe survive à la femme qu'il m'enleva jadis; allons tout préparer pour leur supplice, et que le moment qui t'assurera cette jeune beauté soit le dernier de leur existence. Ils achèvent et se retirent en nous lançant des regards affreux. Dès qu'ils eurent quitté la salle, leurs satellites s'élançant sur nous, malgré ma fureur, malgré nos cris, nous garrottent et chargent nos bras de lourdes chaînes; on nous revêt une robe noire, on éteint les flambeaux, on nous laisse seuls un instant.

HONORÉE

Adieu pour jamais, ô mon Philippe! adieu, mon époux! nous nous rejoindrons dans un meilleur monde.

PHILIPPE.

O mon amie! le ciel peut-il ainsi t'abandonner? Sans doute j'ai eu des torts; mais toi, si belle! si pure! si vertueuse! Je le vois, la terre n'est pas digne de toi. Ici je fus interrompu par le son lugubre d'une cloche qui tinta par sept fois; en même temps nous en-

tendîmes un bruit souterrain pareil au mugissement d'une mer agitée; le tonnerre gronda sur nos têtes; à la pâle lueur des éclairs nous Vîmes errer de tristes fantômes enveloppés dans de blanches draperies; parmi eux je reconnus, en frémissant, celui de Clotilde!... . Ensuite la salle s'éclaira subitement; nous fûmes entourés d'une multitude de personnages uniformément vêtus d'une robe rouge, et portant un masque noir qui cachait leur figure; ils portaient tous une hache d'une main et un flambeau de l'autre; à leur tête, deux hommes vêtus ainsi que des squelettes tenaient chacun une bannière de velours rouge sur lesquelles étaient brodés des ossements, des instruments de supplice; sur celle de la droite on avait écrit ce mot: VENGEANCE; sur l'autre : MORT; des bourreaux s'avancèrent pour nous conduire; nous fûmes contraints de suivre ce sinistre cortège; il s'arrêta après avoir traversé plusieurs appartements dans une immense salle, à un des bouts de laquelle s'élevait un tribunal sur lequel était placé un cortège de juges, tous masqués et tous revêtus d'une ample draperie rouge; on nous fit avancer vis-à-vis eux; alors je distinguai le président de cette assemblée qui était assis dans un fauteuil élevé de plusieurs marches, deux juges, ses inférieurs, étaient placés à ses côtés; le plus profond silence régnait partout; Saint-Clair l'interrompit, en disant : «Puissances! je demande «vengeance, je demande la mort des deux

«coupables qui sont conduits devant vous.» Un des juges inférieurs répliqua: «Ce jour est «celui de la justice, il faut qu'elle se signale.»

«Oh! qui que vous soyez, m'écriai-je à mon «tour, n'ayez point pour cette jeune beauté la «barbarie des monstres qui nous poursuivent: «de quel crime peuvent-ils la charger! qui a «pu lui mériter le trépas dont on la menace! «Ah! s'il vous faut une victime, prenez-moi, «mais sauvez, oui, sauvez Honorée.»

«Non, dit impétueusement cette fille char- «mante, non, je ne veux pas d'une vie que «ne partagerait pas mon époux, je n'attends de «vous d'autre grâce que de périr en même temps que lui.»

Ces mots m'arrachèrent des larmes que n'avait pu obtenir de moi ma triste situation; nous nous regardâmes croyant que c'était pour la dernière fois, car le silence de nos juges ne nous semblait point annoncer quelque pitié; Emilien élevant la voix: «Qu'attend-on, dit-il, «pour prononcer l'arrêt fatal?»

«On n'attend plus rien, dit le premier juge; «que les scélérats succombent et que les in- «nocents soient délivrés!»

Il disait; soudain nos chaînes tombent, on saisit Paul et Emilien, et je vois Léopold arrachant son masque, s'élancer du tribunal et venir dans mes bras.

Quelque éloquente que fût ma plume, elle ne pourrait jamais rendre ce que tous nous éprou-

vâmes dans ce moment; passer de la plus affreuse situation à la position la plus heureuse, au moment de perdre la vie recouvrer le bonheur, non, toutes ces émotions étaient trop fortes pour nos âmes, nous allions perdre nos sens; mais Léopold nous a touchés avec sa baguette, une nouvelle force vient nous animer Léopold! Honorée! Philippe! et quelques mots sans suite, voilà tout que nous pouvons dire; la joie nous étouffait, tandis que la rage et le désespoir devenaient le partage des deux scélérats. Après les premiers transports, Léopold reprenant un air sévère, remonta sur son siège.

«Misérables, dit-il à Saint-Clair ainsi qu'à «Emilien, quel démon a pu vous aveugler? «avez-vous pu vous flatter que je ne vivais «plus? pouviez-vous concevoir l'espérance de «l'impunité? trahi par votre haine, vous avez «mis votre confiance en ceux qui devaient «vous punir; vous avez osé penser que ce «château, refuge de la vertu, pouvait devenir «le repaire du crime. Un funeste réveil doit «maintenant vous faire trembler: apprenez que «je n'ai fait courir le bruit de ma mort que «dans l'idée de vous engager à pousser vos «détestables entreprises, enfin l'Etre des êtres «vous a livrés à ma justice, vous allez expier «vos forfaits; déjà par vos mains est péri une «de vos complices; sans doute j'eusse pu vous «arracher Clotilde, mais ses jours étaient «comptés, elle ne devait plus vivre. Vous,

«méchants, reconnaissez la main d'un Dieu qui «dirige le fer qui vous frappe.»

Léopold n'avait point achevé, que les têtes impures de nos persécuteurs étaient déjà tombees sous l'acier vengeur: en expirant, leur bouche blasphémait encore. Dès qu'ils ne furent plus, nous nous trouvâmes transportés dans la salle brillante que j'avais vue autrefois : les sylphes, les fées, les génies y paraissaient encore; ils se groupèrent autour d'Honorée, cherchant à la distraire des scènes épouvantables dont elle avait été l'un des acteurs. Léopold me prenant en particulier avec elle:

«Il est temps, nous dit-il, de quitter ce séjour; il faut, sans perdre de temps, que nous «volions à Nantes pour calmer les publiques «craintes enfantées par votre subite disparition; «mais, avant de partir, je veux, Philippe, je «veux lever le voile épais qui couvre mon «existence mystérieuse. Apprenez que ce Léo«pold, votre ami, ce Léopold qui travaillera «toujours à votre bonheur, est . . . .
«. . . . .»

Ici finit le manuscrit du recueil des aventures de M. d'Oransai. Il est aisé de voir que

ce jeune homme a eu de fortes raisons pour ne pas divulguer le secret de l'existence de ce singulier personnage qu'il nomme Léopold. Quelques recherches qu'on ait pu faire à ce sujet, elles ont été infructueuses ; M. d'Oransai, aujourd'hui colonel et comte, n'a jamais voulu rien dire sur ce mystère intéressant, et même il a répondu toujours par des plaisanteries aux questions sérieuses qu'on a pu lui faire.

Quant à lui, son caractère a changé ainsi qu'il l'avait prédit : d'amant volage il est devenu époux fidèle ; son épouse est toujours le modèle des femmes ; Charles de Mercourt, Maxime de Versetil, Hippolyte, le marquis de Montolbon sont toujours les amis les plus chers de Philippe. Adelphe de Melclar s'est distingué dans les dernières guerres, il a épousé mademoiselle Mathilde de Téligni, celle qui fut la dernière inclination de d'Oransai ; madame de Rampaud est devenue folle. Enfin toutes les belles qui eurent tant de bontés pour le héros de ces Mémoires, tout en conservant de lui un tendre souvenir, se consolèrent de sa perte avec des époux qui ne cessent de jurer par la vertu de leurs femmes.

(*Note des Éditeurs.*)

FIN.

En vente chez le même éditeur.

Utilité de la flagellation dans les plaisirs de l'amour et du mariage, traduit du latin de J-H. Meibomius, 1 vol. in-12, papier vergé. fr. **10**

La bastonnade et la flagellation pénales par J-D. Lanjuinais et autres pièces en vers, 1 vol. in-12, papier vergé fr. **10**

Mémoires d'une femme de chambre écrits par elle-même, 1786, 1 vol. in-12, papier vergé fr. **10**

Ce roman presque introuvable et inconnu aux bibliophiles, est intéressant et bien écrit. On y retrouve la vie libertine, de bon ton alors, de la société aristocratique anglaise du siècle dernier.

L'abbé en belle humeur, Nouvelle galante, par Macé, avocat. Réimpress. de l'édition de 1747, in-12, vergé. fr. **4**

Frontispice gravé. Charmant petit roman galant et amusant.

La Nuit et le moment ou les matinées de Cythère, par Crébillon fils, 1 vol. in-12. fr. **4**

